

2

DORNAY

LYSISTRATA

LA VRILLE

EUX

LYSISTRATA

LA VRILLE • EUX



Lysistrata. — O, Salabaccha, pourquoi te tiens-tu ainsi a l'écart avec tes compagnes ?

MAURICE DONNAY
de l'Académie française

LYSISTRATA

LA VRILLE — EUX

ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES DESSINS
DE
JEAN JAMET



PARIS
MODERN-THEATRE
ARTHÈME FAYARD et Cie, ÉDITEURS
18-20 RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20

PERSONNAGES

	Grand Théâtre	Vaudeville
	MM.	MM.
AGATHOS	Guitry.	Dumény.
LYCON	Montbard.	Calmettes.
PHIDON	Calmettes.	Maury.
DRACES	Lugne-Poë.	Boisselot.
SACAS	Courcelles.	Lagrange.
STRYMODORE	Lacroix.	Numès.
PROLOGOS / CLYSTHENE	Gauthier.	Gauthier.
CYNESIAS	Matrat.	Numa.
TARAXION	Schutz.	Torin.
DERCYLE	Gildès.	Gildès.
NICOSTRATE	Numa.	J. Fredal.
ACESTOR	Pujol.	Dauvillier.
THEORUS	Flers.	J. Kemm.
SOSIAS	Parizot.	Leubas.
STYLBONIDE		Prevost.
	Mmes	Mmes
LYSISTRATA	Réjane.	Réjane.
SALABACCHA	Tessandier.	Rosa Bruck.
LAMPITO	A. Leriche.	Cécile Caron.
CALLYCE	Suzanne Carlix.	Suzanne Carlix.
PHILINNA	Moncharmont.	Cécile Sorel.
MYRTALE	Blanche Dufrêne.	Lucie Gérard.
CYNNAH	Suzanne Munte.	Drunzer.
GLYCERE	Aimée Martial.	Melcy.
HIRONDELLE	Diana Vernon.	Duluc.
ROSEE	Parys.	Grimault.
MYRRHINE	Guertet.	Suzanne Avril.
NICODICE	Yves Roland.	Renn.
CALONICE	Suger.	Colbert.
RHODIPPE	Claudia.	Burkel.
DORIS	Bernys.	Darbel.

Matrones, Courtisanes, Soldats, Esclaves.

La scène se passe à Athènes, vers l'an 420 avant Jésus-Christ, à l'époque de la guerre du Péloponèse.

A

Madame RÉJANE

Affectueux hommage,

M. D.

LYSISTRATA

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Conforme à la représentation du *Vaudeville*

Représentée pour la première fois à Paris, au Grand-Théâtre,
le jeudi 22 décembre 1892.
Reprise au Vaudeville, le mercredi 6 mai 1896.



Salabaccha. — Au secours ! accourez tous mes amis.



PROLOGUE

Prologos, revêtu d'une blanche tunique avec, dans les cheveux, une couronne de lierre et de violettes, devant que les chandelles soient allumées et le rideau étant encore baissé, aux spectateurs parle ainsi :

O Parisiennes, et vous,
Parisiens, salut à tous!

Devant que l'intrigue déroule,
Ainsi qu'un chemin montueux,
Ses mille replis tortueux,
Que son œuvre éclate ou s'écroule,
L'auteur m'envoie en vérité
Vers toi, public tant redouté,
Monstre, Dragon, Hydre de Lerne,
Pour t'apporter quelque clarté
Ce qui motive ma lanterne,
Et je viens, périlleux fardeau,
Soulever un coin du rideau.

Ce n'est pas une tragédie,
Remettez-vous d'un tel émoi ;
Encor moins une parodie,
Car pour quel motif, dites-moi,
Chez vous la Grèce, votre mère,
Toujours, alternative amère,
Parle-t-elle en alexandrins
Qui vont comme de grands flandrins
Deux à deux, classiques et mornes,
Ou tombe-t-elle à des refrains
D'une irrévérence sans bornes
Et d'une bêtise sans freins?
Pourquoi Charybde Tragédie
Si près de Scylla Parodie ?

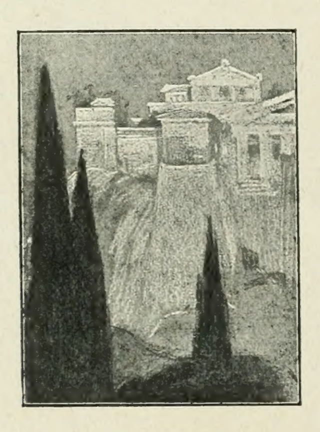
Ils n'étaient pas tous des héros
Ces bons Grecs, pas plus que des pitres,
Aristote, en plusieurs chapitres
Dont j'ignore les numéros,
Le prouve de façon congrue,
Et, quand ils allaient dans la rue,
C'était avant tout des humains :
Que ce fût Phèdre ou bien Oreste,
Ils avaient des pieds et des mains,
Des cœurs, des cerveaux... et le reste.
Alors vous allez voir des gens
Contre l'ordinaire coutume
Pareils à vous, sauf le costume;
Soyez-leur donc très indulgents,
Ils parleront comme vous-mêmes,
Et, dans leurs conversations,

Aux plus futiles questions
Mêlant les plus graves problèmes.
Que voulez-vous ? L'auteur comprit
Par leurs écrits que leur esprit
De votre esprit était l'ancêtre :
Les Grecs faisaient des à-peu-près,
Par conséquent tenez-vous prêts,
Car vous en entendrez peut-être!

Seulement ils avaient des Dieux,
C'est plutôt cela qui vous manque;
C'était leur côté radieux,
Leur temple n'était pas la Banque,
Mais depuis le vieux Parthénon
Debout sur ses colonnes blanches,
Jusqu'à l'humble rocher sans nom
Perdu sous la mousse et les branches,
Chaque endroit était habité
Par la pure divinité :
Que ce fût la Nymphe anonyme
Gardienne d'une source infime,
Ou bien la Pallas Athéné,
La sage et la victorieuse,
Veillant sur sa cité rieuse
Comme sur un bel enfant né
Sous son égide glorieuse,
Les Dieux, les Dieux étaient partout!
Ce n'est donc pas chose hardie
D'en mettre en cette comédie.

Maintenant, pour vous dire tout,
Je crois que les oreilles prudes
Vont subir des épreuves rudes.
Les Athéniens, gens d'un goût,
Vous l'admettrez, plutôt attique,
Dans la critique dramatique
Apportaient la bonne esthétique
Qui rit et ne se fâche pas;
La pudeur était inconnue,
Et la Vérité toute nue
Au théâtre portait ses pas.
De même que dans leurs combats
Du stade, ils exposaient leurs lignes,
Sans nulle intention maligne
Depuis le haut jusques en bas,
Ils approuvaient que la pensée
De tout voile débarrassée
Se montrât telle qu'elle était,
Et leur poète Aristophane
N'était pas traité de profane
Quand sur la scène il transportait
Quelques actes d'après nature.
Lorsqu'il faisait une peinture
Très rigoureuse de leurs mœurs,
Il n'excitait pas de rumeurs.
Le corroyeur comme l'Archonte
Ne trouvait pas étrange, non,
Qu'on donnât aux choses leur nom,
Et chacun y trouvait son compte,
Sans que jamais l'on empêchât
La rude franchise du maître,
Franchise qui peut vous paraître
Extrême, à vous qui nommez chat
Ce qui n'est pas du tout un chat.
L'auteur ne vous prend pas en traître,
Il vient alarmer vos pudeurs.
Salut à vous, bons entendeurs!
Il vous prévient en sa clémence,
Pendant qu'il en est temps encor.

Je vois que personne ne sort,
Je vais dire que l'on commence.





LAMPITO. — FAITES SILENCE ! FAITES SILENCE !

ACTE PREMIER

Une place à Athènes. Au fond un petit temple. A droite et à gauche des maisons.

SCÈNE PREMIÈRE

DRACES, STRYMODORE

Au lever du rideau, les portes du temple sont fermées. Sur un banc, deux vieillards sont assis, vêtus de manteaux sombres, appuyés sur de longs bâtons. Ils écoutent, car, sur un rythme lointain et lent, on entend dans le temple des voix de femmes.

Artémis, pure déesse,
Nous t'adorons à deux genoux :
Nous implorons que ta sagesse
Vienne en nous.

Si nos gorges sont embrasées
Par les rouges désirs vainqueurs,
Répands tes clartés apaisées
En nos cœurs.

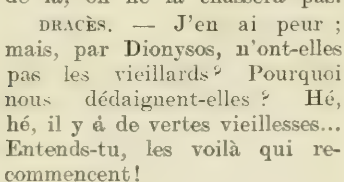
Artémis, dans tes routes fraîches
Et chastes nous voulons marcher ;
Tu nous protégeras des flèches
De l'Archer.

Le Désir est semblable à l'homme
Qui te guettait, sœur d'Apollon !
Mais tu sauras le punir comme
Actéon.

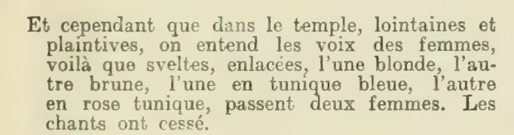
DRACÈS. — Entends-tu, Strymodore ?

STRYMODORE. — J'entends bien, Dracès : ce sont nos chères concitoyennes qui prient Artémis d'écarter d'elles le désir. Depuis que leurs maris et leurs amants sont partis pour cette interminable guerre, les femmes d'Athènes se languissent, les pauvres ! et pour ne pas être en proie aux torturants désirs de Cypris, elles ont chassé la déesse de volupté de tous ses temples, et elles ont remplacé sa statue par la statue d'Artémis,

la déesse de chasteté. Mais, par Zeus sauveur, elles ont beau chasser Cypris de ses temples, car ce n'est pas dans quelques murs de froide pierre que la déesse est enfermée. O Dracès, chaque femme a son temple de Cypris, son temple intime et, de là, on ne la chassera pas.



DRACÈS. — J'en ai peur ; mais, par Dionysos, n'ont-elles pas les vieillards ? Pourquoi nous dédaignent-elles ? Hé, hé, il y á de vertes vieillesses... Entends-tu, les voilà qui recommencent !



Et cependant que dans le temple, lointaines et plaintives, on entend les voix des femmes, voilà que sveltes, enlacées, l'une blonde, l'autre brune, l'une en tunique bleue, l'autre en rose tunique, passent deux femmes. Les chants ont cessé.

STRYMODORE, *d'un air potinier.* — Tu connais ces deux petites femmes-là : c'est Hirondelle et Rosée...

DRACÈS. — Jolies filles !

STRYMODORE. — Je dis comme toi. La brune est Hirondelle et la blonde est Rosée.

DRACÈS, *rire plein de sous-entendus.* — Hé ! Hé ! Hé ! (*Petit silence.*) C'est égal, il est grand temps que les hommes reviennent ; mais du train dont vont les choses, ils ne reviendront pas de sitôt. C'est une guerre sans issue... et puis nous accumulons sottises sur sottises. Comment ! nous sommes battus... battus, massacrés en Sicile où Nicias s'est fait tuer. Nicias mort, il fallait confier le commandement à Alcibiade. Au lieu de cela, on l'a tellement taquiné, embêté, jalousé, menacé même, qu'il s'est réfugié à Sparte. Nous voilà bien avancés : à présent il se venge, il leur donne de bons conseils aux Spartiates, ils viennent de fortifier Décélie. Ah ! oui, laisser partir Alcibiade, voilà la gaffe !

STRYMODORE. — Mais que veux-tu, nous sommes comme ça, nous sommes comme ça. On ne se plaît ici qu'aux nouveautés ; nous changeons de généraux comme de chlamydes, et quand il n'y a pas de stabilité dans le commandement, il n'y en a pas non plus dans la victoire. Par Héraclès nous le voyons bien. Voilà trois grands mois qu'Agathos est devant Décélie, et il n'est pas plus avancé qu'au premier jour.

DRACÈS. — Par Castor, à quoi servent ces hoplites qu'on lève à chaque instant à Zacynthe, à Milet, à Argos et dans les îles. Il y en a des hommes là-bas ; moi je n'irais pas par quatre chemins. (*Il trace des plans sur le sable avec son bâton.*) Voilà Décélie, là : je masserais mes cavaliers et mes hoplites et, un beau matin, je les lancerais tous à l'assaut.

STRYMODORE. — Il les a lancés aussi à l'assaut, et la rivière !

DRACÈS. — Quelle rivière ?

STRYMODORE. — Là, entre Décélie et l'armée d'Agathos, il y a une rivière... seulement on n'a pas pu la passer : les eaux avaient grossi... il n'y avait plus de gué.

DRACÈS. — C'est toujours la même chose : on n'avait pas prévu la crue des eaux.

STRYMODORE. — On ne prévoit jamais la crue des eaux.

DRACÈS. — Mais de mon temps, Strymodore, la moitié de l'armée se serait jetée dans le fleuve pour servir de gué à l'autre moitié.

STRYMODORE. — C'est ce qu'on faisait de mon temps, et, par les divins frères, s'il n'y avait pas assez de soldats, après nous être jetés nous remontions et nous nous rejetions jusqu'à ce que le fleuve fût plein.

DRACÈS. — Mais alors, on savait faire la guerre, tandis qu'à présent nous avons des généraux de gynécée tels qu'Agathos, un homme à femmes.

STRYMODORE. — Un guerrier qui fait nettoyer ses tuniques à Corinthe, parce qu'il trouve qu'on ne dégraisse pas bien à Athènes. Par Zeus, cela fait pitié : seulement les femmes se pâment.

DRACÈS. — Pensez donc, un homme qui fait dégraisser ses tuniques à Corinthe... voilà un stratégiste !

STRYMODORE. — Et ce sont comme toujours les soldats qui souffrent et qui pâtissent de l'incurie des chefs.

DRACÈS. — Mais le soleil commence à taper dur... viens dans ma maison, à l'ombre, ô Strymodore, et en mangeant des figues fraîches, nous parlerons mieux des souffrances qu'endurent nos pauvres soldats.

Ils s'en vont.

SCÈNE II

HIRONDELLE, ROSEE

ROSÉE. — O Hirondelle, quels sont ces hommes qui criaient et qui gesticulaient?

HIRONDELLE. — Sans doute des gens qui parlent politique.

ROSÉE. — Ce sont des sorciers; ils ont tracé sur le sol des signes bizarres et incompréhensibles.

HIRONDELLE. — Ce sont des vieillards, de bons vieillards qui, selon la coutume, parlent guerre et combats, pendant que les peuples là-bas se cassent la tête.

ROSÉE. — Ce sont alors d'anciens soldats de Marathon, durs comme l'yeuse et l'érable dont ils sont faits à coup sûr.

HIRONDELLE. — Non, par Cérès. L'un d'eux, Dracès, est un fournisseur de l'armée qui a tripoté dans la récente affaire des boucliers; l'autre, l'homme au nez crochu, est un marchand venu de Palestine et qui fait un peu l'usure par-dessus le marché : il se fait appeler Strymodore, mais son vrai nom est Schlomo. Tout porte à croire que c'est un juif.

ROSÉE. — Qu'est-ce que les juifs?

HIRONDELLE. — C'est un peuple d'Asie qui n'adore qu'un seul dieu, Jéhovah, et qui s'en prétend le peuple élu.

ROSÉE. — Cela donne une triste idée de ce dieu.

HIRONDELLE. — Oui. Et voilà ceux qui critiquent tes généraux, ô République! des gens qui ne furent jamais soldats et qui ne sont pas même Athéniens.

ROSÉE. — Hirondelle, j'ai rêvé cette nuit que nos maris combattaient devant Décélie. En ce moment, ils sont blessés peut-être.

HIRONDELLE. — Peut-être.

ROSÉE. — Et s'ils avaient trouvé la mort.

HIRONDELLE. — Que veux-tu, c'est la vie! Mais que les tristes pensers, ma bienfaisante Rosée, ne viennent pas assombrir ton front charmant. Laissons les vieillards discuter, laissons nos compagnes prier Artémis, mais nous, conjuguons le plus doux des verbes, à l'actif...

ROSÉE. — Au passif...

HIRONDELLE. — Et au moyen. Viens donc, ô Rosée, nous promener aux bords de la mer violette, et accompagnée par le chant monotone des flots berceurs, je te réciterai cette ode de la divine Sappho, qu'elle composa pour la courtisane égyptienne Rhodopis.

Rhodopis, ton amant est comme
Un dieu, son bonheur me courrouce.
Quand je pense que c'est un homme
Pour qui ta voix se fait si douce,

Et que c'est Charaxos, mon frère,
Qui possède ta chair superbe,
Et ta Beauté dont j'étais fière,
Je deviens plus verte que l'herbe.



HIRONDELLE. — VIENS DONC, O ROSÉE, NOUS PROMENER AUX BORDS DE LA MER VIOLETTE.

Mes yeux se troublent, mes oreilles
S'emplissent de murmures vagues,
Et de grandes rumeurs pareilles
Au bruit que fait le choc des vagues.

Et voilà qu'une sueur froide
Inonde tout mon corps qui tremble;
Puis je reste sans souffle, et roide
Ainsi qu'un cadavre, il me semble
Que je meurs, que je meurs!

Elles disparaissent.

Les portes du temple s'ouvrent : les femmes sortent, se répandent sur la place, forment des groupes, se dispersent.

SCÈNE III

LAMPITO, MYRRHINE, CALONICE NICODICE, CALLYCE, RHODIPPE

Elles forment un groupe principal.

LAMPITO, *d'une voix forte.* — Femmes, il ne faut pas vous éloigner : n'oubliez pas que Lysistrata vous a convoquées toutes sur cette place pour la dixième heure après les



LAMPITO. — TANTOT JE NAGE ÉPERDUMENT...

prières. Or, notre chère Lysistrata ne peut tarder à venir, car elle est exacte comme feu Clepsydre elle-même. Donc ne vous éloignez pas; promenez-vous aux alentours ou, si vous êtes fatiguées, asseyez-vous.

NICODICE, *se couchant.* — Parfaitement, voilà qui est bien dit.

LAMPITO. — Admirez Nicodice : on lui dit de s'asseoir, elle se couche.

NICODICE. — Fais-en autant, ma belle Lampito.

LAMPITO. — Se coucher toute seule, merci bien... j'aime encore mieux rester debout.

MYRRHINE. — O Lampito, femme au tempérament excessif, je suis sûre que tu penses toujours à Taraxion, ton noble époux.

Elle rit.

LAMPITO, *l'imitant.* — Hi! Hi! Hi! Et toi, à quoi penses-tu, Myrrhine?

MYRRHINE. — Moi, je ne pense à rien : par Cérès, cette petite prière m'a fait du bien.

LAMPITO. — Oui, en voilà pour une heure ou deux, mais après?

MYRRHINE. — Après? tu surveilleras ton esclave, tu carderas ta laine, tu la fileras, tu pétriras tes gâteaux, tu laveras ton enfant, tu prépareras le souper, que sais-je? Ah! par les deux déesses! il y a tant de choses à faire pour une femme dans son ménage : occupe-toi donc de ta maison, tu ne penseras pas à ces choses-là.

LAMPITO. — Est-ce que tu crois par hasard que mon esclave n'est pas commandée comme il sied, et mon enfant lavé comme il convient? Est-ce que je vais te chercher pour ces besognes? Seulement, c'est le soir... Ah! le soir, quand je me mets au lit... Est-ce la nuit, le silence, l'obscurité, ou simplement d'être étendue.

MYRRHINE. — Ça doit être plutôt ça.

LAMPITO. — Toujours est-il que je me tourne et me retourne pendant de longues heures, avant de m'endormir et, plus d'une fois, il m'est arrivé de passer une nuit blanche.

NICODICE. — Moi aussi, j'ai passé plus d'une nuit blanche. D'abord j'ai peur toute seule, je meurs de peur. Et comme le temps semble long!

CALONICE. — N'est-ce pas! On croit que ce maudit coq ne va jamais chanter.

NICODICE. — Et le moindre bruit prend des proportions extraordinaires : un meuble qui craque, le chien qui aboie et me voilà couverte d'une froide sueur.

CALONICE. — Il y a devant ma porte un olivier sacré : la dernière nuit, le vent soufflait dans les branches... ça faisait pschu, pschu, pschu, absolument comme des pas... on aurait dit qu'on marchait dans le vestibule.

NICODICE. — Dans ce cas-là, moi je me cache la tête sous les couvertures et je retiens ma respiration. Moi aussi, par Castor,



LAMPITO. — AU NOM DES DIEUX, QUE DIS-TU LA?

je redoute les nuits blanches; elles me paraissent cent fois plus noires que les autres. Tandis que, lorsque mon mari est à mes côtés, je dors tranquille : il n'y a pas de danger, lorsqu'il y a un homme dans la maison; il est prêt à toute alerte.

MYRRHINE. — Si une souris trotte sur le plancher, vite il saute à bas du lit, prend son casque et son bouclier et la transperce de sa lance.

LAMPITO. — Ah! quand nos hommes reviendront-ils? Je me consume et je languis dans cette solitude.

MYRRHINE. — Tu te languis, avec ce teint vermeil! Quelle vigueur, ma douce amie, tu étranglerais un taureau.

LAMPITO. — C'est l'exercice, l'exercice que je prends pour calmer mes sens, pour les tromper. Tantôt je parcours des stades aux bords de la mer violette, tantôt je nage éperdument comme Léandre quand il allait rejoindre Hero, sa bien-aimée. Je fais de la gymnastique, comme une Lacédémonienne et tous les matins en me levant, tous les soirs en me couchant, je m'évertue à me donner des coups de pied dans le derrière.

NICODICE. — En vérité! quelle santé tu as, ma chère Lampito.

LAMPITO. — Mais c'est en vain... je n'endors pas mes sens; au contraire je les excite; l'exercice me profite trop, mon sang coule plus chaud et plus rapide dans mes veines, et je n'ai jamais tant désiré les plaisirs de l'amour. Ce n'est plus une ardeur cachée dans mon âme, c'est Cypris tout entière attachée à sa proie, comme disent les tragiques.

CALONICE. — O Lampito, femme au tempérament excessif!

LAMPITO. — Que je voudrais être Hirondelle.

NICODICE. — Hirondelle et Rosée. En voilà qui se consolent de l'absence de leurs maris.

MYRRHINE. — Est-ce qu'on sait? Ne soyons donc pas vipères comme ça entre nous. Vous n'admettez pas que deux femmes soient simplement amies, sans que...

CALONICE. — Mais certainement, lorsque deux femmes, jeunes, exquises, adorables, ne se jalousent pas, ne se détestent pas, ne médisent pas l'une de l'autre, c'est qu'il y a entre elles quelque chose de plus fort que la médisance et la jalousie.

RHODIPPE. — Et puis, j'ai des renseignements sur Hirondelle par Thratta, mon esclave, qui était à Milet en même temps qu'elle.

NICODICE. — Raconte-nous ça; hâte-toi, ne perds pas un instant.

MYRRHINE. — Que les dieux soient bénis: nous allons entendre quelque calomnie terrible!

RHODIPPE. — Eh bien, il paraît qu'à Milet, elle était encore jeune fille, elle se promenait dans les rues avec les cheveux courts et bouclés comme un jeune garçon, elle ne s'épilait pas sous les bras et elle avait un grand manteau sombre, un long bâton et des chaussures laconiennes.

NICODICE. — Comme un homme!

RHODIPPE. — Comme un homme! Si bien qu'à la fin, elle n'osait plus sortir, parce que les gamins lui jetaient des pierres.

LAMPITO. — Braves enfants! (*Petit silence.*) Enfin tout cela ne nous rend pas nos hommes: par Cypris! il est dur de s'endormir sans une tendre caresse. Est-ce vrai, Callyce? Tu ne dis rien, ma petite.

CALLYCE. — O Lampito, femme au tempérament excessif, que sont tes souffrances, au prix des miennes! Toi, tu l'as connu au moins l'amour avec ton Taraxion... s'il meurt...

LAMPITO. — Au nom des dieux, que dis-tu là?... Taraxion! mon Taraxion! non, tu sais, il ne faut pas jouer avec ces choses-là.

CALLYCE. — Je ne joue pas... c'est une supposition.

LAMPITO. — Il ne faut pas supposer... c'est vrai, tenez, rien qu'à cette pensée, ça me fait chaud dans le creux des mains.

NICODICE. — C'est bon, c'est bon. Allons, Callyce, mon enfant, reprends ton discours: je suis suspendue à tes lèvres. Tu disais que...

CALLYCE. — Je disais que si mon époux, le brun Nicostrate, périt dans cette malheureuse guerre, je n'aurai jamais connu ses caresses.

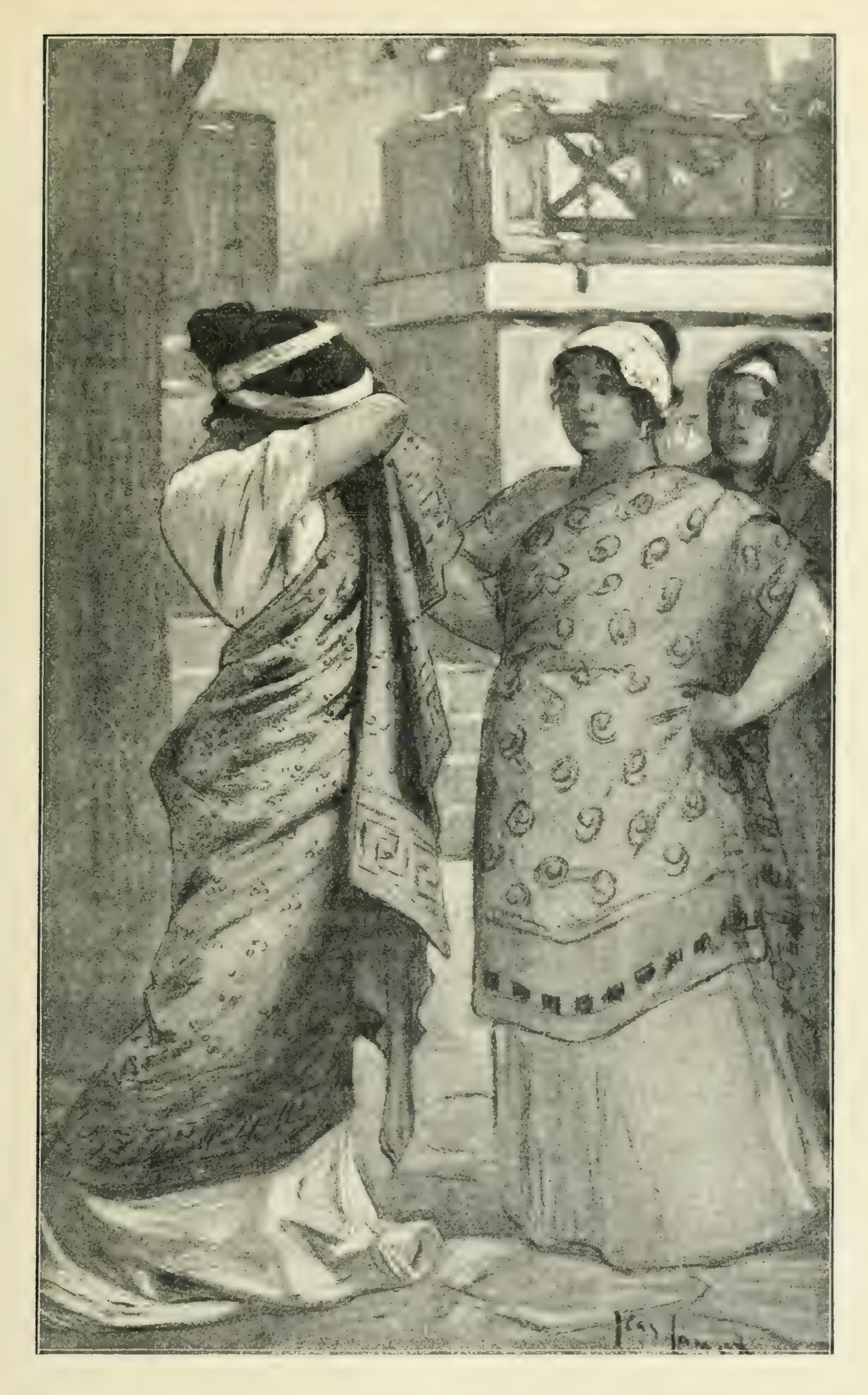
LAMPITO. — Comment cela? N'exagères-tu pas? Parle! que veux-tu dire?

CALONICE. — Callyce ne vous a donc jamais raconté sa nuit de noces?

CALLYCE. — Hélas! elle ne ressemble pas aux autres. La nuit était venue, nos amis nous avaient reconduits avec des flambeaux et des torches en criant : Hymen! Hyménée! Nous arrivons chez nous: les esclaves étaient couchés : on avait tout préparé, nettoyé la baignoire, fait chauffer l'eau et pétri la galette de sésame qui donne la fécondité. Bref, tout était prêt : les amis s'en vont.

NICODICE. — Enfin seuls!

CALLYCE. — Nicostrate me serre contre



CALLYCE. — SI TU CROIS QUE C'EST GAI.

lui, se jette à mes pieds, embrasse mes genoux...

LAMPITO. — Oh! c'est cruel de nous raconter ça.

MYRRHINE. — Allons, du courage, Lampito.

TOUTES. — Femme au tempérament excessif.

CALLYCE. — Il me dit mille choses tendres et jolies, m'appelant de mille noms charmants : mon bijou, mon idole, fille de Cypris, confidente des Muses, sœur des Grâces... moi, je pleurais.

LAMPITO. — Il n'y avait vraiment pas de quoi. Ce n'était pas pour t'insulter qu'il te disait tout cela, ce garçon.

CALLYCE. — Je sais bien, mais c'était plus fort que moi... mais voilà que tout à coup on frappe à la porte de la rue.

MYRRHINE. — L'horrible belle-mère!

CALLYCE. — Non, mais chose plus horrible encore, c'était un ami de mon mari qui criait avec une voix puissante : « Dépêche-toi, Nicostrate, dépêche-toi! — Qu'y a-t-il, par Apollon! — Il y a qu'un messager vient d'arriver... Le stratège demande cinq cents hommes; il faut qu'ils partent pour Pylos cette nuit même. — Tout de suite? — Tout de suite.

LAMPITO. — Alors?

CALLYCE. — Alors Nicostrate était désigné pour partir. Son nom était inscrit un des premiers sur la statue de Pandion. Il s'équipe, prend ses armes. Comme nous étions tous deux orphelins, le festin nuptial avait eu lieu chez ma tante Lysistrata, de sorte qu'il n'y avait rien à la maison, pas une sardine, pas une aile de volaille... il a été obligé d'emporter dans son sac le gâteau de sésame qui donne la fécondité, pour ne pas mourir de faim en route. Et, depuis ce temps-là, je ne l'ai plus revu. Tu vois que j'avais raison, Lampito, et que mon sort est encore plus cruel que le tien.

LAMPITO. — Ne crois pas cela, ma chère Callyce : entre celui qui n'a jamais bu de vin de Chio et celui qui, en ayant bu et s'y étant habitué, n'en peut plus boire, le plus privé et le plus à plaindre est celui qui en a bu.

CALLYCE. — Tu as tes souvenirs, toi.

LAMPITO. — Ça ne tient pas chaud.

CALLYCE. — Tu peux te rappeler tes nuits heureuses... C'est toujours une consolation lorsqu'on est seule... moi je n'ai même pas de souvenirs.

LAMPITO. — Alors tu n'as pas de regrets; mais au contraire une divine espérance.

CALLYCE. — Et si Nicostrate ne revient pas, s'il est tué!

LAMPITO. — Tu es jeune, tu te remarieras.

CALLYCE. — Mais si je meurs, moi! réfléchis à cela: je n'aurai jamais, jamais connu les plaisirs de l'amour... je ne saurai même pas comment... Si tu crois que c'est gai.

Elle pleure.

TOUTES. — Pauvre petite.

LAMPITO. — Ne pleure pas, mon enfant. Ta tante, notre chère Lysistrata, nous a convoquées toutes aujourd'hui sur cette place, pour chercher un remède à nos maux. C'est une femme d'un grand jugement et d'un esprit subtil, et je m'étonnerais fort si quelque invention sublime ne sortait pas de son cerveau, comme Pallas sortit jadis tout armée du cerveau de Zeus. Mais précisément, la voici

---

SCÈNE IV

LES MÊMES, LYSISTRATA, puis SALABACCHA

Lysistrata sort de sa demeure.

DES VOIX. — Nous te saluons, chère Lysistrata.

LYSISTRATA. — Nous allons pouvoir commencer, mes chères amies, mais tout le monde n'est pas là... il en manque: il n'y a pas une femme de la côte, pas une de Salamine.

CALONICE. — Pourtant je sais que, dès l'aube, elles se sont embarquées.

LYSISTRATA. — Et les Acharniennes: elles auraient dû être ici avant toutes les autres; leurs maris sont les plus acharnés partisans de la guerre.

NICODICE. — La femme de Théagène doit sûrement venir. Mais en voici qui viennent et d'autres les suivent.

Pendant tout ce dialogue des femmes arrivent par petits groupes.

LYSISTRATA. — Les courtisanes ne sont pas encore arrivées?

LAMPITO. — Pas encore.

MYRRHINE. — Elles sont donc aussi convoquées?

LYSISTRATA. — Certainement... toutes les femmes: ce sont des femmes et j'ai besoin

d'elles autant que de vous pour mener à bien mes projets; mais quand on leur dit de se réunir ici pour traiter une question importante, elles dorment au lieu de venir.

RHODIPPE. — Elles ne sont pas habituées à se lever d'aussi bonne heure.

Cependant Lysistrata circule dans les groupes.

LYSISTRATA. — Et cette jeune femme, de quel pays est-elle?

LAMPITO. — C'est, par Castor, une noble Béotienne.

LYSISTRATA. — Ah! ma chère Béotienne, toi qui viens du pays des anguilles, tu es fleurie comme un jardin. (*Désignant une autre femme.*) Et celle-là, qui est-ce?

LAMPITO. — C'est une honnête fille : elle est de Corinthe.

LYSISTRATA. — Il n'est pas donné à tout le monde d'en être, ni d'y aller.

CALLYCE. — Voici les hétaïres!

Ayant à leur tête Salabaccha dans un riche costume oriental, un groupe de courtisanes vêtues d'étoffes somptueuses arrive du fond de la scène et, à quelques pas des matrones, s'arrête.

LYSISTRATA. — O Salabaccha, pourquoi te tiens-tu ainsi à l'écart avec tes compagnes? Venez au milieu de nous : dans la cité déserte et dans Athènes désolée, ne sommes-nous pas toutes égales ?

SALABACCHA. — Tu as raison : nous sommes égales, puisqu'il n'y a plus d'hommes.

Lysistrata circule au milieu des courtisanes; cependant :

CALONICE. — As-tu remarqué les pendants d'oreille de la grande brune?

NICODICE. — C'est asiatique, sans doute.

RHODIPPE. — Elle est jolie.

CALONICE. — Tu trouves?... moi je ne trouve pas.

NICODICE. — Elle a été la maîtresse d'Agathos.

RHODIPPE. — Elles ont toutes mis des tuniques brodées pour venir... On ne se met pas en tunique brodée pour sortir le matin, c'est ridicule.

MYRRHINE. — Elles n'en ont peut-être pas d'autres.

CALONICE. — Et puis, pour ce que ça leur coûte.

SALABACCHA. — Dis-moi, Philinna, est-ce que j'ai quelque chose dans le dos?

PHILINNA. — Non, je ne vois rien.

SALABACCHA. — Alors qu'est-ce qu'elles ont toutes ces femmes à me regarder?

LYSISTRATA, *aux matrones.* — Voyons, mes amies, ne restez pas ainsi séparées en deux camps.

MYRRHINE. — Tu veux que nous soyons mêlées avec ces femmes?

LYSISTRATA. — Sans doute, par Pallas, c'est justice puisque nous leur demandons de venir. Et puis, que signifie cette bégueulerie intempestive? Comment vous vous occupez d'elles à chaque instant, vous vous faites raconter leurs histoires, vous les imitez, vous les copiez, vous avez les mêmes goûts, les mêmes costumes, les mêmes amants quelquefois. (*Protestations.*) Oui, les mêmes amants, et vous voulez faire je ne sais quelle distinction humiliante et puérile. Mêlez-vous, mêlez-vous, par Castor. Quand il s'agit de prendre une décision contre les hommes, les femmes ne doivent-elles pas se réunir dans une implacable fraternité? (*Les matrones se dispersent avec les courtisanes.*) Et toi, Lampito, femme de bonne volonté, Athénienne à la voix forte, tu serviras en cette circonstance de héraut. Ordonne à ces femmes de prendre place et d'écouter.

LAMPITO. — Faites silence! faites silence! Priez les dieux et les déesses que tout se passe au mieux dans cette assemblée pour le plus grand avantage d'Athènes et notre propre bonheur. Que la palme soit décernée à celle qui, par ses actes et ses paroles, aura le mieux mérité du peuple athénien et des femmes. Adressez ces vœux au ciel, en demandant le bonheur pour vous-mêmes. Io Pœan! Io Pœan! réjouissons-nous.

MYRRHINE. — Daignent les dieux et les déesses accueillir nos vœux et nos prières. Apollon, Apollon, dieu de la lumière dorée, rédempteur du mal moral, répands sur cette assemblée tes chaudes clartés. Apollon, dieu à la lyre d'or qui règnes sur Delos sacrée, que l'harmonie soit entre nous, comme entre les divins citharèdes que tu inspirais.

SALABACCHA. — Et toi, fille de Zeus tout-puissant et de la belle Leto, déesse de la pure lumière, reine des forêts que l'on adore sous plusieurs noms, qui n'as jamais connu les souillures de l'amour, ô toi la plus pure des vierges et la plus belle, Artémis, chasse de notre chair le désir qui est le pire conseiller, ou qu'il soit dévoré en nous par les chiens de la honte, comme jadis fut déchiré par sa propre meute, Actéon, l'audacieux voyeur!

LYSISTRATA. — Et toi, surtout vierge invincible, Pallas aux yeux d'azur et à la

lance d'or, qui protèges une illustre cité, ô toi l'Immaculée sortie de la tête du dieu suprême, toi la divine Intelligence, accours à notre voix, descends en nous et que la sagesse préside à l'assemblée des nobles matrones d'Athènes!

LAMPITO. — Silence! Ecoutez toutes. L'assemblée des femmes s'est réunie ce matin, afin de rechercher un moyen de faire cesser la guerre qui, depuis vingt ans, prend à la Grèce le meilleur et le plus pur de son sang. Qui demande la parole?

LYSISTRATA. — Moi!

Murmures d'approbation. Elle monte à la tribune.

LAMPITO. — Mets d'abord cette couronne avant de parler. (*Elle lui pose sur la tête la couronne d'olivier.*) Silence! qu'on se taise! Attention! car la voici qui crache, selon l'usage des orateurs : elle en a sans doute long à dire.

QUELQUES VOIX. — Ecoutez! écoutez!

LYSISTRATA. — Si j'ai pris la parole, ce n'est pas par ambition, j'en atteste les déesses, c'est par nécessité, par devoir, parce qu'il y a des choses qu'il faut dire et je les dirai. Il est évident que si j'avais habité sur le Pnyx pendant ma jeunesse, si j'avais passé mon temps à voir et écouter les démagogues faire de grands bras et débiter un tas de mensonges, je pourrais vous faire un discours vide, creux, ronflant et qui me rendrait populaire. Mais je crains fort que, malgré vos prières, Apollon ne se dérange pas, parce qu'il n'inspire pas souvent les rhéteurs dont le métier est d'être éloquent, à plus forte raison n'inspirera-t-il pas une simple femme.

DES VOIX. — Mais si! mais si! Pourquoi pas? Tu es trop modeste.

LYSISTRATA. — Ecoutez-moi cependant! Je ne suis qu'une femme, mais j'ai du bon sens; la nature m'a douée d'un jugement sain que je développe encore, grâce aux sages leçons de mon père et des vieillards. Je demande aussi l'indulgence des courtisanes qui sont ici.

SALABACCHA. — Tu n'en as pas besoin. Lysistrata, et ce commencement me plaît plus que je ne saurais dire.

LYSISTRATA. — Peut-être trouveront-elles mon langage bien vulgaire, elles qui ont coutume de traiter les plus hautes questions esthétiques et d'amour avec les philosophes et les poètes... mais qu'elles daignent songer aussi que, tandis qu'elles rivalisent avec les plus subtils esprits de langage fleuri et de belles conceptions, nous, nous restons dans nos maisons à carder la laine ou à surveiller si le brouet n'est pas trop clair.

DES VOIX. — Très bien... très juste.

LYSISTRATA. — Les courtisanes ont le loisir de s'instruire, parce qu'elles n'ont qu'à faire l'amour; et encore la plupart du temps elles font semblant.

SALABACCHA. — Pas plus que toi.

Rires.

DES VOIX. — Ecoutez donc! Silence! Ecoutez donc!

LYSISTRATA. — Et d'abord, avant tout, il faut que je vous remercie de vous être toutes rendues à mon appel avec cette louable exactitude; oui, je vous remercie, et les hommes devraient prendre exemple sur vous, car pour que vous veniez à l'assemblée, on n'a pas été obligé de fermer les cabarets, on n'a pas eu besoin de tendre la corde rouge autour des retardataires sur l'Agora et enfin, ce qui est mieux, vous êtes venues sans aucun espoir de salaire, même les courtisanes, vous êtes venues sans qu'on vous promette le triobole pour prix de votre présence. Votre conduite doit faire honte aux hommes, car vous avez agi comme aux vieux temps des vertus civiques et guerrières, comme aux jeunes années de la République, alors que nul n'eût osé faire payer les soins qu'il donnait aux affaires de la cité ou de l'Etat : chacun apportait son repas, du pain, deux oignons, quelques olives et du vin dans une petite outre. Ah! ces temps sont loin de nous! Aujourd'hui le citoyen court gagner ses trois oboles; quant aux prytanes, aux héliastes, aux archontes, aux thesmothèthes, aux polémarques, depuis le bas jusqu'en haut, c'est à qui rivalisera de vénalité.

TOUTES. — Très bien, Io, Io, très bien.

LYSISTRATA. — Oui, c'est à qui rivalisera de vénalité et le magistrat est un mercenaire, comme le maçon!

MYRRHINE. — Ah! par Cérès, ça c'est envoyé!

LYSISTRATA. — Certes ma patrie m'est chère autant qu'à vous, mais je gémis de voir ce qui s'y passe. Je vous parlais tout à l'heure des vertus guerrières. La guerre peut être sacrée et nécessaire, sacrée lorsqu'un peuple défend ses croyances et ses dieux, nécessaire s'il doit défendre son territoire même. Mais lorsque la guerre naît de prétextes cherchés et combien futiles! lorsqu'elle devient un jeu, un moyen de s'en-

richir pour quelques stratèges qui reçoivent des amphores de vin de tous les fournisseurs, un moyen de mauvaise popularité pour quelques meneurs ambitieux et braillards, alors la guerre devient barbare, vile et détestable aux dieux! (*Très bien, très bien.*) Or pourquoi avons-nous la guerre depuis vingt ans? Pourquoi la Grèce n'est-elle plus qu'un vaste camp? Est-ce parce que les barbares ont dévasté nos champs, brûlé nos temples et pillé nos cités? Non... c'est pour une bagatelle, un petit incident de ville à ville. Un soir, des jeunes gens ivres vont à Mégare enlever la courtisane Simétha; les Méga-



LYSISTRATA. ... ET MOI JE DIS : LE MILITARISME, VOILA L'ENNEMI !

riens, pour se venger, enlèvent à leur tour deux courtisanes de la maison d'Aspasie et pour trois filles de joie voilà la Grèce en feu! Voyons, ce n'est pas sérieux. Alors les champs sont abandonnés, les paysans se réfugient dans les villes, on ne célèbre plus les Dionisiaques, on n'entend plus les flûtes champêtres. Chaque cité, chaque île, si minime qu'elle soit, doit fournir des chevaux et des soldats. Les arts ne sont plus cultivés, le militarisme règne en maître et moi je dis : le militarisme, voilà l'ennemi!

TOUTES. — Io! Io! elle a raison.

LYSISTRATA. — S'il y a une trêve, une courte trêve, les hommes ne quittent pas leurs armes dans la ville; ils s'en vont la lance au poing sur le marché; on les voit au milieu des marmites et des légumes, armés en guerre comme des Corybantes, et n'est-ce pas une plaisante chose qu'un homme qui porte un bouclier à tête de Gorgone pour marchander des rougets? (*Rires.*) Voyons, est-ce vrai? ai-je raison? Exagéré-je? Moi qui vous parle, j'ai vu l'autre jour sur le marché un phylarque avec de longs cheveux; il était à cheval et versait dans son casque de la purée qu'il avait prise à l'étalage d'une vieille, tandis que son cheval caracolait et piétinait un tas de figues, au grand désespoir d'une petite marchande à côté. Que dites-vous de cela, mes chères amies?

SALABACCHA. — La chose est drôle et veut qu'on en rie.

LYSISTRATA. — Evidemment, nous autres femmes, nous aimons les fanfares, les casques, les crinières, les défilés, les revues et les beaux hommes. Il faut que les hommes aillent dans les palestres, s'exercent à la lutte, lancent le disque, conduisent les chars; mais nous avons besoin qu'ils soient braves, qu'ils soient forts, mais non qu'ils versent du sang, et ce que nous aimons, ce n'est pas qu'ils fassent la guerre, mais qu'ils soient capables de la faire. Certes, il est flatteur d'être caressée par un capitaine à trois aigrettes et à manteau de pourpre. Quant à celles d'entre nous qui aiment la tunique rouge, qu'elles réfléchissent qu'une fois ôtée et accrochée, qu'elle soit rouge ou non la tunique, cela a bien peu d'importance. (*C'est vrai! c'est vrai!*) J'en sais quelque chose : Lycon, mon mari, est capitaine... mais lorsqu'il revient de campagne avec son sac qui empoisonne le ragoût à l'oignon et tout ce cuir dans lequel il a eu chaud, je vous assure que ce n'est pas excitant. (*Rires.*) Enfin, ne regrettez-vous pas que les pères de vos enfants soient loin de vous à l'armée? Car sans doute il n'est pas une de vous dont le mari ne soit absent.

CALONICE. —Le mien est depuis cinq mois en Thrace à surveiller Euorate.

NICODICE. — Il y a sept grands mois que le mien est à Pylos.

LYSISTRATA. — Et puis, n'avez-vous pas horreur de ces tueries et de ces massacres? O femmes, nous enfantons des fils qui vont combattre loin d'Athènes; vos enfants par milliers ont trouvé la mort à Naxos, et comme disait le sage Périclès, notre jeunesse a péri dans les combats, l'année a perdu son printemps. J'en atteste Pallas, la déesse tutélaire à l'aigrette d'or, nous sommes Athéniennes, mais nous sommes mères aussi. Vous me citerez la Lacédémonienne qui, donnant le bouclier à son fils, lui dit : « Reviens dessus ou dessous. » De telles paroles sont faites pour émerveiller les peuples auxquels plus tard on racontera notre histoire. Certainement c'est très beau... « ou dessus ou dessous. »

SALABACCHA. — C'est une devise pour Lampito.

LYSISTRATA. — Mais ce n'est pas le langage courant. Eh bien! si j'ai trouvé un moyen de terminer la guerre, voulez-vous toutes me seconder?

MYRRHINE. — Oui, par les déesses, je le jure, quand je devrais mettre ma robe en gage et en boire l'argent le même jour.

CALONICE. — Et moi, quand on devrait me couper en deux comme une sole et m'enlever la moitié de moi-même.

LAMPITO. — Et moi, pour voir la paix, je gravirais la cime du Taygète.

LYSISTRATA. — Alors, je ne me tairai pas plus longtemps. Femmes, si nous voulons contraindre nos maris à faire la paix, il faut nous abstenir...

MYRRHINE. — De quoi?... Parle donc.

LYSISTRATA. — Le ferez-vous?

LAMPITO. — Nous le ferons, dussions-nous en mourir!

LYSISTRATA. — A la prochaine trêve, lorsque vos maris reviendront, la première chose qu'ils feront, comme toujours, ce sera de vous demander... n'est-ce pas?

LAMPITO. — Nous le leur offrirons même.

LYSISTRATA. — O Lampito, femme au tempérament excessif, c'est justement ce qu'il ne faut pas faire. . il faut leur refuser, au contraire, il faut les repousser avec pertes.

MYRRHINE. — Comment cela?

LYSISTRATA. — Mais oui... quand ils vou-

dront vous... parfaitement, il faut poser vos conditions et ne vous livrer que s'ils vous promettent la paix.

MYRRHINE. — Par Castor, elle a raison.

NICODICE. — C'est clair.

CALONICE. — Ils seront bien attrapés.

RHODIPPE. — Nous les tenons. O Lysistrata, femme ingénieuse.

MYRRHINE. — Esprit subtil!

LAMPITO. — Cerveau sublime!

TOUTES. — Io, Io, réjouissons-nous!

LYSISTRATA. — O nobles Athéniennes, je n'en attendais pas moins de vous. Donc vous êtes prêtes à vous lier par un serment inviolable.

TOUTES. — Oui, oui, prononce la formule.

LYSISTRATA. — Vous êtes bien déterminées... Alors je peux vous dire maintenant que l'heure est proche où vous pourrez mettre à exécution vos sages résolutions.

LAMPITO, *inquiète.* — Comment? que veux-tu dire?

LYSISTRATA. — Oui, les dieux, cette nuit, m'ont envoyé un songe, par lequel j'ai compris que nos hommes vont arriver vers la douzième heure, l'armée n'est plus qu'à quelques stades de la ville. Io! Io! réjouissez-vous! Mais pourquoi vous détourner? Où allez-vous? Eh bien, vous vous mordez les lèvres, vous secouez la tête. Pourquoi cette pâleur? ces larmes? Le ferez-vous, oui ou non? Vous hésitez?

MYRRHINE. — Non, je ne le ferai pas... que la guerre continue.

LYSISTRATA. — Où cours-tu donc, Nicodice?

NICODICE. — Je veux aller chez moi. J'ai à la maison de la laine de Milet qui se ronge aux vers.

LYSISTRATA. — Laisse-la se ronger.

NICODICE. — Par les déesses, je serai de retour dès que je l'aurai seulement étendue sur mon lit.

LYSISTRATA. — Ce n'est pas la laine que tu étendras sur ton lit... Ne bouge pas d'ici, je t'en conjure, si tu donnes l'exemple, une autre fera comme toi.

RHODIPPE, *poussant des cris.* — O divine Lucine, arrête mes douleurs, jusqu'à ce que je sois dans un endroit favorable.

LYSISTRATA. — Qu'est-ce qui lui prend à celle-là? Tu es folle, Rhodippe.

RHODIPPE. — Je ne suis pas folle, je vais accoucher.

LYSISTRATA. — Mais tu n'étais pas enceinte, tout à l'heure.

RHODIPPE. — Je le suis maintenant.

LYSISTRATA. — Ce n'est pas possible.

RHODIPPE. — Je le sais mieux que toi, peut-être. Ah! Lysistrata, laisse-moi m'en aller.

LYSISTRATA. — Et toi, Calonice, que dis-tu, toi qui consentais tout à l'heure à ce qu'on te coupât en deux comme une sole. O ma belle sole, la solitude te fait peur.

CALONICE. — Tout, excepté cela. Ordonne-moi de passer dans le feu, mais ce qu'il y a de plus doux au monde...

LAMPITO. — De principal!...

CALONICE. — S'en priver, ma chère Lysistrata

LYSISTRATA. — Et toi, Nicodice, as-tu aussi changé d'avis?

NICODICE. — Moi aussi, j'aime mieux passer dans le feu.

LYSISTRATA. — O Athéniennes, femmes dévergondées, je n'en attendais pas moins de vous. Mais vous ne pensez donc qu'à ça?

NICODICE. — Que veux-tu, nous ne sommes pas des femmes supérieures comme toi et notre sexe n'est pas dans notre cerveau.

LYSISTRATA. — Mais au contraire votre cerveau est dans votre sexe.

LAMPITO. — Si tu veux. Et puis tu nous dis ça, comme ça... une heure avant. Par Artémis, on n'a pas le temps de se préparer à résister; moi je croyais qu'on avait au moins trois mois. Nous ne sommes pas encore faites à cette idée-là, ce n'est pas notre faute.

LYSISTRATA. — Ainsi donc je n'ai personne avec moi lorsque j'agis pour votre propre bonheur. L'une veut étendre sa laine, l'autre veut accoucher. O folles, ô chiennes que vous êtes, vous êtes indignes du nom de femmes, j'en atteste le soleil qui nous éclaire. Pourquoi invoquiez-vous les dieux et les déesses?

MYRRHINE. — Parce que ça se fait toujours... c'est l'habitude.

On rit.



LYSISTRATA. — Et voilà maintenant que vous blasphémez. C'est complet... Alors je n'ai personne... vous m'abandonnez.

HIRONDELLE ET ROSÉE. — Nous, Lysistrata, nous prêterons le serment que tu veux, tu peux compter sur nous.

LYSISTRATA. — En voilà déjà deux.

LAMPITO. — Bien sûr. Qu'est-ce qu'elles risquent?

LYSISTRATA. — Et toi, Callyce, chère en-

fant, que j'ai élevée comme ma propre fille, ne me seconderas-tu pas?

CALLYCE. — Oh! non, ma tante, tu comprends, moi je ne jure rien du tout. Voilà assez longtemps que j'attends... je ne jure rien du tout. Et s'ils ne veulent pas faire la paix, alors ils repartiront comme ça et je me taperai encore une fois. Oh! non, j'en ai as-



LYSISTRATA. — NOUS NOUS RENDRONS DÉSIRABLES PAR MILLE POSES SAVANTES...

sez : je ne tiens pas du tout à mourir sans avoir éclairci les mystères de Cypris.

LYSISTRATA. — Mais tu ne penses donc qu'à ça!... C'est son idée fixe : mourir avant d'avoir connu les mystères de Cypris. Tu ne serais pourtant pas la seule.

CALLYCE. — Belle consolation!

LYSISTRATA. — Par Hécate, il y en a quelques-unes qui sont mortes avant... elles n'en sont pas mortes... Si, elles sont mortes, mais pas de ça... enfin je veux dire... que ce n'est pas si...

SALABACCHA. — O Lucine, qui délivres les femmes en couches, viens au secours de notre chère Lysistrata.

LYSISTRATA. — Si quelqu'une d'entre vous veut proposer un autre moyen de terminer la guerre, qu'elle demande la parole, qu'elle mette sur sa tête la couronne d'olivier et qu'elle monte à cette tribune... que personne ne sorte.

TOUTES. — Non, non, remets ta couronne.

LYSISTRATA. — Alors... quoi?

CALONICE. — Mais si, ce qu'aux dieux ne plaise, nous nous abstenions complètement de ce que tu dis, en aurions-nous plus tôt la paix?

LYSISTRATA. — Sans nul doute, par les déesses, restons chez nous fardées de céruse, soigneusement épilées à la flamme d'une lampe, répandons sur nos corps des parfums enivrants, et drapons-nous négligemment dans de transparentes tuniques de pourpre; les hommes alors seront troublés; nous nous rendrons désirables par mille poses savantes et ingénieuses et lorsqu'ils seront à bout de patience, ils feront la paix, j'en suis certaine.

LAMPITO. — C'est ainsi que lorsqu'il vit le sein nu de la belle Hélène...

SALABACCHA. — De la bonne Hélène...

LAMPITO. — Le roi Ménélas, dit-on, jeta son glaive.

SALABACCHA. — O nobles matrones d'Athènes, je connais les hommes, refusez-vous, ils vous désireront.

MYRRHINE. — Salabaccha, ma belle, tu ne risques rien. Si nous les décourageons, ils iront chez les courtisanes.

LYSISTRATA. — Mais si les courtisanes prêtent aussi le serment... et elles le feront, car c'est leur intérêt que la guerre se termine. Cette inaction leur est préjudiciable.

SALABACCHA. — Ah! que..

MYRRHINE. — Elles se reposent.

LYSISTRATA. — Sans doute, mais elles ont un train de maison, des esclaves à nourrir, des parasites à entretenir.

SALABACCHA. — Les frais généraux courent pendant ce temps-là.

LYSISTRATA. — Et puis l'homme est ainsi fait que c'est ce qu'il ne peut avoir qu'il désire le plus, surtout lorsque ça lui est dû, et comme nos maris ne nous auront pas, c'est nous qu'ils désireront.

SALABACCHA. — O femmes, écoutez Lysistrata, elle a raison... l'homme préférera tou-

jours aux jeunes qui s'offrent les vieilles qui se refusent...

NICODICE. — Mais s'ils nous frappent.

LYSISTRATA. — S'ils frappent, vous ne leur ouvrirez pas, mais en poussant des cris aigus comme des fourches, vous monterez sur vos terrasses.

CATONICE. — Mais s'ils nous terrassent, ils sont les plus forts.

MYRRHINE. — S'ils nous prennent de force.

LYSISTRATA. — Mauvaise affaire! Le plaisir est un fruit qui augmente lorsqu'il est partagé; donc, ô femmes, ne faiblissez pas, ne vous laissez pas toucher, soyez toujours en éveil comme un paquet d'orties, ne vous laissez ni convaincre, ni corrompre et soutenez vaillamment votre réputation d'entêtement et de malice. Alors songez aux bénéfices que vous retirerez de votre attitude énergique. Vous perdrez peut-être un jour ou deux, mais vous êtes en train de perdre vos jeunes années, votre plus beau temps, tandis qu'en suivant mes conseils, vous êtes l'obstacle qui recule pour être mieux sauté.

RHODIPPE. — Par Héraclès, elle a raison à nouveau.

NICODICE. — C'est nous qui étions folles et imbéciles.

LYSISTRATA. — Eh bien, maintenant êtes-vous décidées à vous lier par un serment inviolable?

TOUTES. — Oui, oui, nous y consentons.

LYSISTRATA. — Et toi, Callyce, ma chère enfant, persistes-tu toujours dans tes sottes idées?

CALLYCE. — Oh! oui, ma tante, je persiste; moi, je ne jure rien. D'abord je ne sais même pas ce qu'il va me demander au juste, mon époux... et si j'allais trahir mon serment, sans m'en apercevoir.

SALABACCHA. — La première fois on s'en aperçoit toujours.

LYSISTRATA. — Pourtant tu nous vois toutes raisonnables et décidées à patienter pour le salut de la République.

CALLYCE. — Oh! moi, ma tante, la République, je m'en moque, il y a encore ça... tu comprends que je ne veux pas mourir sans...

LYSISTRATA. — Oui, oui, nous savons le reste. Tu comprendras aussi que je ne peux pas m'arrêter à l'entêtement d'une petite fille de ton importance, ni admettre que tout le troupeau soit gâté par une brebis de ton espèce.

SALABACCHA. — Tu es dure, Lysistrata.

LYSISTRATA. — C'est ma nièce.

SALABACCHA. — Ça, c'est une raison.

LYSISTRATA. — Par conséquent, tu seras enfermée dans le temple d'Artémis et mise sous la protection de la chaste déesse. Ça te calmera. Vous autres femmes, veillez à ce qu'elle ne s'échappe pas.

Des femmes entourent Callyce.

MYRRHINE. — Allons vite, Lysistrata, lions-nous par un serment inviolable. Chacune de nous, à son tour, prononcera la formule et toutes la répéteront ensemble.

LAMPITO. — Oui, jurons sur sur un bouclier, comme les sept chefs devant Thèbes !

LYSISTRATA. — On ne peut pas jurer la paix sur un bouclier.

RHODIPPE. — Il faut auparavant immoler une génisse et nous partager ses entrailles fumantes.

LYSISTRATA. — Charmant! Tu n'y songes pas, Rhodippe, nous ne devons pas répandre le sang d'une innocente victime, nous qui faisons ce serment par dégoût et par horreur du sang versé.

CALONICE. — Mais comment jurer?

LYSISTRATA. — Voici ce que je propose : plaçons à terre une grande coupe noire; immolons-y une outre de vin de Thasos et jurons de n'y pas mêler une goutte d'eau.

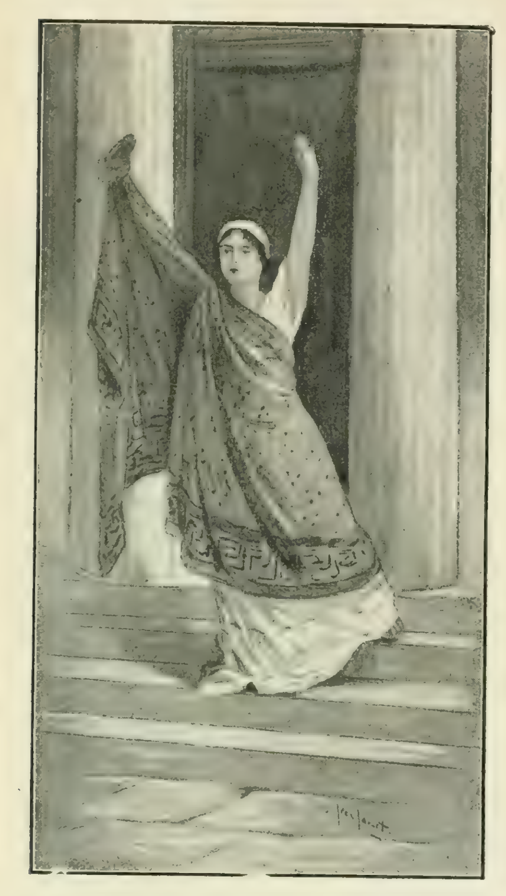
RHODIPPE. — Ah! ce serment me plaît plus que je ne saurais dire.

LYSISTRATA. — Et pour donner à ce serment le caractère sacré qu'il comporte, qu'on aille au temple d'Artémis chercher la prêtresse, les joueuses de flûte, de luth et de cymbales, que l'on m'apporte une coupe et une outre. En même temps vous emmènerez ma nièce Callyce et l'enfermerez en lieu sûr. Allons, Nicodice et toi, Myrrhine, chargez-vous de ce pénible devoir... si cruel qu'il vous paraisse, dites-vous que c'est pour le plus grand bien de toutes et pour le salut de la République.

MYRRHINE. — Viens donc, Callyce, ma pauvre amie.

CALLYCE. — Marchez... je vous suivrai sans résistance. O femmes, retenez bien ceci : c'est qu'il n'est pas permis aux mortels de remonter le courant des lois naturelles. En vain, vous me mettez sous la garde de la chaste Artémis... je ne suis pas prophétesse ni versée dans les sciences méthiques; mais toutes vos précautions n'y feront rien : Eros sera vainqueur et Cypris victo-

rieuse, si les dieux ont décidé que je ne doive pas mourir avant d'avoir connu les mystères de l'amour.



CALLYCE — EROS SERA VAINQUEUR ET CYPRIS VICTORIEUSE.

Elle entre dans le temple. Myrrhine, Lampito, Nicodice, la prêtresse, les joueuses de flûte, de luth et de cymbales, deux femmes portant une grande coupe noire, une autre portant une outre et une autre enfin une coupe d'or apparaissent sous le portique.

CALONICE. — Silence! silence! voici le cortège sacré.

Musique. Cortège. On dépose par terre devant Lysistrata la grande coupe noire.

RHODIPPE. — Ah, mes chères amies, la superbe coupe! Quel plaisir ce sera de la vider.

LYSISTRATA. — Toute-puissante Persuasion, et toi, coupe amie de la joie, recevez ce sacrifice et soyez propice aux femmes.

On verse dans la coupe le contenu de l'outre.

RHODIPPE. — Quel sang vermeil! comme il coule bien et quelle odeur exquise, par Castor!

LYSISTRATA. — Allons, Lampito, Myrrhine, Salabaccha et vous toutes mes amies, étendez la main sur cette coupe et prenez les mêmes engagements.

TOUTES, *chantant.*

Si mon époux ou mon amant
Se présente amoureusement,
Si douce que soit sa caresse,
Avec quelque ardeur qu'il me presse,
Je n'exaucerai pas ses vœux.

CALONICE

Mais je mettrai dans mes cheveux,
Sous la pourpre des bandelettes
La couronne de violettes;
Et grâce aux transparents tissus,
Il aura quelques aperçus
De mes beautés les plus secrètes
Qui lui mettront le cœur en fête.

SALABACCHA

Mais tout ceci n'est encor rien,
Femmes, sur le mode ionien,
Avec des paroles lascives,
Et par des poses expansives,
Je simulerai le plaisir
Pour exaspérer son désir.

LYSISTRATA

Par Zeus! entre l'arbre et l'écorce,
S'il veut s'aventurer de force,
Tant pis s'il se laisse pincer!
Car, avant de me terrasser,
Ce sera la lutte acharnée,
Jusques à l'heure infortunée
Où, le dernier voile arraché,
Les épaules auront touché.

TOUTES

Au serment si je suis parjure,
Que les dieux changent en eau pure
Dans la coupe ce vin vermeil,
Le sang généreux du soleil!

LYSISTRATA. — Maintenant, sacrifions la victime.

Elle boit.

RHODIPPE. — Assez, ma chère, et buvons à la ronde pour cimenter notre amitié.

Toutes boivent à leur tour, la coupe est remplie plusieurs fois. On entend de lointaines fanfares.

RHODIPPE. — Ecoutez, écoutez.



Lysistrata. — Allons Lampito, Myrrhine, Salabaccha... Étendez la main sur cette coupe et prenez les mêmes engagements.

NICODICE. — Ce sont eux.

MYRRHINE. — Ils arrivent... vite courons au-devant d'eux.

SALABACCHA. — Restez là... il vaut mieux leur témoigner de la froideur.

LAMPITO. — Il n'est pas défendu de les voir... puisque j'ai prêté le serment... faites ce que vous voudrez, moi j'y vais!

CALONICE. — Moi aussi.

TOUTES. — Moi aussi.

Elles volent au-devant de l'armée; plusieurs d'entre elles grimpent sur les marches du temple. Fanfares.

LYSISTRATA. — Par les divins Frères, il était temps. Heureusement qu'elles ont prêté le serment.

ROSÉE. — Ils approchent: allons-nous à leur rencontre?

HIRONDELLE. — Nous avons déjà vu cela vingt fois, c'est toujours la même chose.

ROSÉE. — C'est à cause de nos maris: ce serait plus poli...

HIRONDELLE. — Comme tu voudras.

Elles sortent sans hâte. Retour des soldats. Cris et fanfares.





Les femmes sur leurs terrasses, célèbrent les Adonies.

ACTE DEUXIÈME

Une place à Athènes. Au fond un petit temple. A droite et a gauche des maisons.

SCÈNE PREMIÈRE

Les femmes, sur leurs terrasses, célèbrent les Adonies. Elles pleurent la mort d'Adonis. Elles frappent sur leurs tambourins en poussant des cris prolongés.

LYSISTRATA

Je pleure le bel Adonis.

LES FEMMES

Hélas! Hélas! Adonis! Iou! Iou!

Cris et tambourins.

LYSISTRATA

Je plains ton cruel veuvage
O Cypris! Ton jeune amant
Est mort : les bêtes sauvages
Ont meurtri son corps charmant.

Hélas! le chasseur superbe
N'est plus; ses chiens dans le soir
Hurlent; autour de lui, l'herbe
Se teint des flots d'un sang noir.

Au bois parfumé de menthe
En des cris désespérés
La Dryade se lamente;
Les Amours sont éplorés.

Je pleure le bel Adonis.

LES FEMMES

Hélas! Hélas! Adonis! Iou! Iou!!!

Cris et tambourins.

LYSISTRATA

Cypris vers son époux vole par
Monts et vaux, franchit torrents et sources,
Dans le vent de sa rapide course
Ses longs cheveux d'or flottent épars.

Elle va; les ronces malveillantes,
Tentent de l'arrêter, c'est en vain,
Et des gouttes de son sang divin
Soudain naissent des roses sanglantes.

Auprès de l'aimable Assyrien
Elle arrive, l'appelle éperdue,
Le presse contre sa gorge nue,
Mais son amant ne lui répond rien.

Je pleure le bel Adonis.

LES FEMMES

Hélas! Hélas! Adonis! Iou!! Iou!!!

Cris et tambourins.

LYSISTRATA

Elle lève vers le ciel des bras tragiques
Et crie : Adonis, Adonis, Adonis!
Elle dit en vain les mots d'amour magiques
Et le seul écho lui répond : Adonis.

Et voilà que dans leur tristesse, les fleuves
Venus du Liban se colorent de sang.
O Cypris, revêts la tunique des veuves
Et frappe de douleur ton sein frémissant.

Ah! qui ne plaindrait la triste Cythérée.
Hélas! Adonis sur son lit parfumé
Ne reposera plus sa tête adorée.
Pleure, déesse : il est mort le Bien-Aimé.

LES FEMMES

Hélas! Hélas! Adonis! Iou! Iou!!!

Cris et tambourins. Puis les femmes descendent de leurs terrasses... tout rentre dans le silence. La nuit est venue : clair de lune d'une intensité calme. Un gamin passe en sifflant la marche athénienne. Puis on entend soudain, dans la maison de Lysistrata, le bruit d'une altercation violente, de meubles renversés : la porte s'ouvre brusquement, puis se referme derrière Lycon ainsi jeté à la rue.

SCÈNE II

LYCON seul

LYCON, *sans manteau, l'air ahuri, reste quelques secondes sans bouger.* — Par Héraclès, on me jette encore à la porte, et mes esclaves, n'obéissant plus qu'à Lysistrata, me poussent dehors par les épaules. Mais ça ne se passera pas ainsi. (*Criant.*) Holà! Midas, Phrygien, Masyntias?... Maudits esclaves, ils ne me répondent même pas. (*Il s'assied sur une borne.*) Infortuné Lycon, quel sort est le tien. C'est aujourd'hui le premier jour des Adonies et, dès le coucher du soleil, ma femme est montée sur sa terrasse avec un tambourin, et elle a pleuré la mort d'Adonis. A tout ce que je lui disais, elle me répondait : « Hélas! Hélas! Adonis! Adonis est mort! » Mais, par Zeus, je ne suis pas mort, moi; je suis là, bien vivant. Mais allez donc faire entendre raison à une femelle qui pleure la mort d'Adonis; autant vouloir tondre la toison de l'âne. (*Il va à la porte de la maison.*) Lysistrata! Lysistrata! monstre, tigresse, chienne, sorcière... femme, ouvre-moi. (*D'un ton plus doux.*) Non, sérieusement, je sais que tu es là, derrière la porte. Ma Lysis, ma petite femme, mon petit hanneton doré, ma petite biche, ma Lysistratette, ma Lysistratinette... ouvre-moi. Je ne t'ai rien fait en somme... après tout, ce que je te demande c'est mon droit. (*Hurlant.*) C'est mon droit! Tu vois, je te parle doucement. Allons, voyons, puisque je sais que tu es derrière la porte; je vais l'enfoncer d'un coup de pied et te l'envoyer dans le nez... tu sais ton joli petit nez, ton nez exquis, il va être écrasé par une grosse porte. Tu sais que je le ferai comme je le dis... Tu ne réponds pas... tiens. (*Il donne un coup d'épaule.*) Et aïe donc!... Elle ne s'ouvrira pas. O porte, tu es aussi dure que le cœur de ma femme. (*Il donne un autre coup d'épaule.*) Ce n'est pas possible, les ferrures ont été forgées par Hephœstos, le forgeron divin et ses noirs Cyclopes. Tiens, mon vieil Hephœstos, attrape ça. (*A pleine volée il lance dans la porte un coup de pied, puis un autre, puis un troisième.*) Oh! je me suis fait mal, je me suis rudement fait mal même.

Il boite.

SCÈNE III

LYSISTRATA, LYCON

LYSISTRATA, *paraissant sur la terrasse.* — C'est bien fait : c'est Héphœstos qui t'a puni. Tu boites comme lui à présent, c'est bien fait. As-tu bientôt fini de faire ce vacarme? Qu'est-ce que ça signifie? Tu n'es pas honteux à ton âge? Tu te conduis comme un gamin; tu m'empêches de dormir... je

vais te faire empoigner. Où sont les Scythes? ils étaient là tout à l'heure; on ne les trouve jamais quand on en a besoin.

LYCON. — Non je n'ai pas fini : voilà deux heures que je suis à la porte... j'en ai assez. Je trouve que la plaisanterie a assez duré.



LYSISTRATA. — Mais ce n'est pas une plaisanterie... Il ne fallait pas m'en laisser perdre l'habitude. Alors ce serait trop commode ; tu t'en irais batailler pour ton plaisir.

LYCON. — Pour mon plaisir, ô dieux, vous l'entendez.

LYSISTRATA. — Tu me laisserais un an...

LYCON. — Un an, ô dieux, vous l'entendez.

LYSISTRATA. — Mettons sept mois, toute seule, et puis tu reviendrais comme ça, de temps en temps, me parler du pays. Non, tu sais, je le connais, le coup de la trêve, il n'en faut plus.

LYCON. — Vraiment, ma chère, tu as des façons de parler... Je suis contrarié, choqué, froissé, vexé, piqué. Si tu m'aimais...

LYSISTRATA. — Je t'adore, Lycon.

LYCON. — Comment veux-tu que je te croie?

LYSISTRATA. — Non, sérieusement, je t'aime beaucoup... j'ai une grande affection pour toi.

LYCON. — Mais si tu m'aimais, tu serais enchantée de me voir, ne fût-ce que pour trois ou quatre jours... tu en profiterais pour faire provision de tendresse.

LYSISTRATA. — Non, mon ami, je n'ai pas un grenier à la place du cœur. Je te l'ai dit : quand la paix sera faite, je serai ta femme... mais, en attendant, je suis de marbre.

LYCON. — Mais moi, je ne suis pas de marbre.

LYSISTRATA. — Tu le seras, le grand air te calmera... les nuits sont fraîches en cette saison. Tiens, voilà ton manteau.

Elle lui jette son manteau.

LYCON, *le repoussant d'un coup de pied.* — Je n'en veux pas de ton sale manteau.

LYSISTRATA. — Tu as tort, prends-le toujours. Tout à l'heure tu seras bien aise de l'avoir et tu me remercieras. La brise de mer va se lever, et moi je vais me coucher. Bonsoir.

Elle disparaît.

SCÈNE IV

LYCON, puis SOSTRATE, SOSIAS, ACESTOR, CYNESIAS, THEORUS, DERCYLE, NICOSTRATE.

LYCON, *resté seul, va mettre son manteau.* — C'est vrai tout de même qu'il ne fait pas chaud.

Bruit de voix. Surviennent Acestor, Sosias, Sostrate.

SOSTRATE. — Ni moi non plus.

SOSIAS. — Ni moi non plus.

ACESTOR. — Elle continue à m'envoyer aux corbeaux.

SOSIAS. — C'est comme la mienne.

SOSTRATE. — C'est comme la mienne.

A ce moment, voilà que d'une voisine maison, la maison de Myrrhine, un homme, Cynésias, est jeté à la rue et, butant contre une pierre, vient tomber aux pieds de Lycon.

CYNÉSIAS, *par terre.* — C'est comme la mienne.

LYCON, *aidant Cynésias à se relever.* — Eh bien, qu'y a-t-il donc, mon cher petit ami.

CYNÉSIAS. — Merci... c'est cette maudite pierre.

LYCON. — Mais, par Neptune équestre, on dirait que c'est Cynésias, mon lieutenant.

CYNÉSIAS. — C'est moi-même... Cynésias, fils de Péon.

LYCON. — Tu sors de chez toi?

CYNÉSIAS. — Oui, j'en sors, comme tu vois.

LYCON. — Et quoi de nouveau?

CYNÉSIAS. — Adonis est mort; les amours sont éplorées et les fleuves, dans leur tristesse, se colorent de sang. Hélas ! Hélas ! Adonis.

Il pousse des hurlements.

ACESTOR. — Voici Théorus et Dercyle, les maris d'Hirondelle et de Rosée.

Surviennent Theorus et Dercyle.

DERCYLE. — Salut, vous tous!

CYNÉSIAS. — Salut, vous deux!

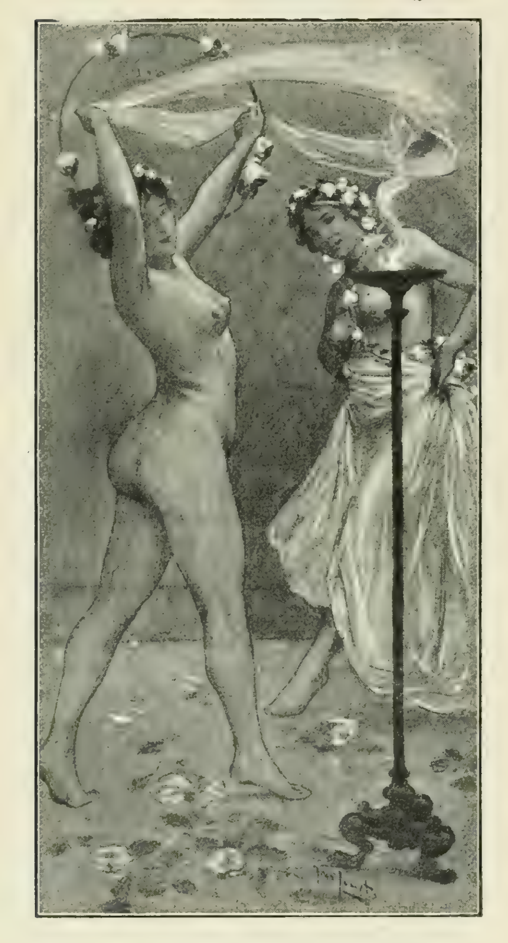
ACESTOR. — Eh bien?

THÉORUS. — Eh bien?

ACESTOR. — Comment vos femmes vous ont-elles reçus?

THÉORUS. — Très mal, nous sommes furieux. Figurez-vous que nous avons soupé tous les quatre ensemble, Dercyle, sa femme, ma femme et moi, soupé très gaiement : c'était très bien, pas Dercyle?

DERCYLE. — Oui, Théorus, très gentil...



THÉORUS. — OUI, DERCYLE, ET ELLES CHANTAIENT EN DANSANT.

nos femmes qui ne se connaissaient pas lorsque nous sommes partis, pendant notre absence sont devenues amies.

THÉORUS. — Je faisais même à mon ami la remarque que plus tard, quand la guerre serait terminée, on pourrait se réunir comme ça de temps en temps, tous les quatre...

LYCON. — De quoi vous plaignez-vous, alors?

THÉORUS. — Ah! voilà, c'est après le souper que ça s'est gâté. Dercyle propose de s'en aller chacun chez soi... vous comprenez. Mais nos femmes disent : restons encore un peu ensemble, c'est si amusant, et les voilà qui se lèvent de table et disparaissent. Nous les laissons partir sans avoir l'air de nous en apercevoir... vous comprenez.

DERCYLE. — Mais comme elles ne revenaient pas, nous commençons à être inquiets : nous les cherchons partout, enfin nous découvrons qu'elles s'étaient enfermées dans une chambre avec du vin, des fruits, des lampes, de quoi passer une nuit dans la joie... C'est Théorus qui a vu tout ça à travers les fentes de la porte... pas Théorus?

THÉORUS. — Oui, Dercyle, et elles dansaient en chantant ou elles chantaient en dansant, comme privées de raison. Nous les suppliions de nous ouvrir, mais elles criaient en riant comme des folles: Faites la paix. faites la paix.

DERCYLE. — Enfin elles éteignent les lampes et nous ne voyons plus rien.

NICOSTRATE, *survenant*. — Vous avez encore de la chance, relativement... vous avez vu vos femmes au moins... moi, il m'est impossible de mettre la main sur la mienne. Je vais demandant partout : Avez-vous vu Callyce, avez-vous vu ma femme? On me rit au nez.

LYCON. — Mais ta tante Lysistrata doit savoir où est sa nièce... le lui as-tu demandé?

NICOSTRATE. — Mais parfaitement, mon oncle, ma femme a encore couché chez Lysistrata la veille de notre arrivée... elle est partie hier matin dès l'aube et on ne l'a pas revue depuis... Elle ignorait le retour de l'armée; elle a peut-être perdu patience depuis sept mois qu'elle est mariée sans avoir consommé l'hymen.

LYCON. — Il ne faut pas penser à ces choses-là.

NICOSTRATE. — Alors où peut-elle être? A moins qu'elle n'ait rencontré un soldat ivre ou quelque vagabond qui ait abusé d'elle! Ah! par Ménélas, pourvu qu'il ne me soit rien arrivé.

SOSTRATE. — Ah! maudites femmes! on a bien raison de dire qu'il n'y a pas moyen de vivre avec ces coquines, ni sans ces coquines.

CYNÉSIAS. — Il était une fois un jeune homme du nom de Mélanion, qui s'enfuit au désert par aversion pour le mariage. Il habitait les montagnes, tressait les filets et n'avait pour compagne qu'un chien avec lequel il chassait les lièvres. Il ne revint jamais, tant il détestait les femmes. Oh! mes chers amis, faisons comme Mélanion.

SOSIAS. — Ah! Zeus paternel! Zeus sauveur! déchaîne un ouragan, un tourbillon qui les enlève toutes comme des brins de paille, les fasse virer, volter et virevolter dans les airs et puis qu'en retombant elles s'empalent!

LYCON. — Mais voici Agathos. Sans doute nous donnera-t-il quelque sage conseil.

SCÈNE V

LES MÊMES, AGATHOS

LYCON, *et tous*. — Salut, Agathos.

AGATHOS. — Salut, mes amis. Qu'y a-t-il donc? le soleil est déjà couché depuis longtemps, la pâle lune monte dans le ciel sombre et vous errez encore dans les rues comme de jeunes débauchés.

LYCON. — D'où sors-tu, Agathos?

AGATHOS. — Je sors de chez moi... Toute la journée, j'ai rédigé mon rapport sur la dernière expédition et j'ai préparé des réponses aux interpellations dont les démagogues ne vont pas manquer de me harceler demain sur le Pnyx. Mais vous, qu'est-ce que vous faites dans les rues à cette heure-ci?

SOSIAS. — Tu ne sais donc rien, Agathos? Nos femmes refusent de remplir leurs devoirs d'épouses... elles nous chassent du lit conjugal!

SOSTRATE. — Plût aux dieux qu'elles nous en chassassent, cela prouverait que nous y serions entrés.

LYCON. — Elles veulent que nous fassions la paix avec les Lacédémoniens.

AGATHOS. — La paix! la paix! Vous ne l'avez pas sur vous, la paix.

ACESTOR. — C'est évident .. mais elles invoquent le bonheur de la Grèce et le salut de la République.

AGATHOS. — Répondez-leur donc que le premier devoir d'une bonne citoyenne est de peupler l'Etat et de faire des enfants, chaque fois que l'occasion s'en présente.

CYNÉSIAS. — Tu vas un peu loin, Agathos.

AGATHOS. — Avec leurs maris, bien entendu. Enfin, que comptez-vous faire? Vous n'allez pas rester toute la nuit dans les rues.

LYCON. — Il le faut bien, à moins d'enfoncer les portes et de pénétrer par la force dans nos propres maisons.

AGATHOS. — Ne vous laissez pas ainsi moquer de vous, par Hermès! et n'ayez pas l'air de tenir tellement aux choses que l'on vous refuse. Votre colère est un triomphe pour vos femmes. Montrez au contraire que vous pouvez vous passer d'elles. Ayez de la dignité et de l'indifférence. Au lieu de vous lamenter sur cette place déserte, courez chez les courtisanes, elles vous recevront à bras ouverts. Il y a justement cette nuit une grande fête chez la brune Salabaccha, et les plus jolies filles d'Athènes y seront. Allez donc, par Cypris, chez Salabaccha, ou chez Pellène ou chez Ampellis, peu importe, et ne rentrez chez vous qu'à la pointe du jour, complètement ivres, couronne en tête et torche à la main... et surtout ne demandez rien à vos femmes.

THÉORUS. — Il a raison... allons chez Salabaccha, pas Dercyle?

DERCYLE. — Oui, Théorus, cela me paraît très indiqué. Venez-vous, vous autres. Viens-tu, Cynésias, fils de Péon?

CYNÉSIAS. — Certainement, je viens.

LYCON. — Viens-tu, Nicostrate?

NICOSTRATE. — Allez-y si vous voulez, mais moi je n'ai pas le cœur à m'amuser. Je rentre à la maison pour attendre Callyce. Je n'ai pas le droit de la tromper... elle ne m'a rien refusé, à moi.

LYCON. — Rentre donc, infortuné Nicostrate... tu es le modèle des époux. Puisses-tu ne t'en jamais repentir! Seras-tu des nôtres, Agathos?

AGATHOS. — Je vous rejoindrai peut-être... mais j'ai besoin d'être seul encore et de me promener dans le silence de la nuit, en préparant les réponses que j'opposerai demain aux interpellations des démagogues.

LYCON. — Prépare tes réponses et confonds tes interrupteurs. En attendant, merci de ton conseil, nous le suivrons avec furie.

Ils sortent.

SCÈNE VI

AGATHOS, seul

Resté seul, Agathos s'avance à pas de loup sous les fenêtres de la maison de Lysistrata et appelle : Lysistrata! Lysistrata! mais voici que dans le fond arrivent un homme et une femme : c'est Lampito et Taraxion.

AGATHOS. — Allons, bon! qu'est-ce qu'ils viennent faire encore, ceux-là?

Il se dissimule derrière un pilier.

SCÈNE VII

TARAXION, LAMPITO

TARAXION. — Est-ce que tu vas me poursuivre encore longtemps comme ça, Lampito?

LAMPITO. — Tant que je pourrai, Taraxion... je veux savoir où tu vas.

TARAXION. — Je te l'ai dit, je vais dormir.

LAMPITO. — Dehors?

TARAXION. — Oui, dehors, parce que je peux pas dormir à la maison.

LAMPITO. — Quel aplomb! ce n'est pas moi qui t'en empêche.

TARAXION. — Quel toupet!. . si c'est toi qui m'en empêches... tu ne fais que remuer.

LAMPITO. — J'ai des fourmis dans les jambes.

TARAXION. — Tu parles sans cesse.

LAMPITO. — J'ai tant de choses à te dire.

TARAXION. — Au moment où je vais m'endormir tu m'embrasses dans l'oreille.

LAMPITO. — Eh bien, c'est gentil, ça!

TARAXION. — C'est assommant.

LAMPITO. — Taraxion! voilà que tu me reproches mes prévenances à présent.

TARAXION. — Mais quand on a sommeil, ce ne sont pas des prévenances... et puis tu me tiens trop chaud. Si tu crois que c'est agréable!

LAMPITO. — Quel ours! Et si tu crois que c'est agréable d'avoir un mari qui dort aussitôt qu'il a soupé.

TARAXION. — C'est ta faute... tu m'as fait trop manger.

LAMPITO. — Tu me reproches ta nourriture! mais c'était dans une bonne intention, c'était pour te donner des forces. Seulement j'ai dépassé le but: à peine la dernière bouchée avalée, tu tombes foudroyé. Vieux guerrier, va. Ah! Ah! ce mari qui revoit sa femme après sept mois d'absence et qui tombe foudroyé après le repas!

TARAXION. — Oh! je t'en supplie, ma bonne amie, ne fais pas d'ironie... d'abord ça n'avance à rien. Eh bien, oui, j'ai sommeil, là, j'ai sommeil... je l'avoue et ne me crois pas déshonoré pour ça. Il y a temps pour tout... plus tard nous verrons, mais, pour le moment, ce que je désire, c'est la paix, la sainte paix.

LAMPITO. — Par Artémis, dire que c'est moi qui devais l'exiger de toi, la paix. O Lysistrata, si tu me voyais, si tu m'entendais. Honte sur moi! Car je t'ai tout raconté, Taraxion, et tu n'as pas été touché. Pour toi je suis prête à me parjurer, à trahir un serment inviolable, hélas! moins inviolable que toi.

TARAXION. — Mais je ne te demande rien: tiens-le ton serment, tiens-le ferme... je veux dormir, je ne réclame qu'une chose, le droit au sommeil... Ce n'est pas la toison d'or, pourtant.

LAMPITO. — Mais où dormir?

TARAXION. — Là, sur un banc, sur ces marches, par terre, n'importe où... pourvu que je dorme.

LAMPITO. — Ecoute, Taraxion, je ne veux pas que tu passes la nuit dehors... rentre à la maison.

TARAXION. — Non, par Héraclès, je sais ce qui m'attend.

LAMPITO. — Rentre, je t'en conjure... je serai bien raisonnable, j'ai peur que tu attrapes du mal.

TARAXION. — Mais non, ça serait à recommencer, je te connais, tu es sincère en ce moment, mais c'est plus fort que toi... tu ne pourrais pas... c'est toujours la même chose... tu as un tempérament excessif.

LAMPITO. — Ah! c'est comme ça, tu m'insultes à présent... j'exige que tu rentres et n'admets pas que tu découches.

TARAXION. — Où prends-tu que je découche?

LAMPITO. — Si tu ne couches pas à la maison, tu découches, c'est clair? Voyons, si ce n'est pas à la maison que tu couches, où que tu couches, tu découches.

TARAXION. — Oh! ne fais pas d'ironie. Ecoute, non, vrai, tu sais, je suis excédé, je n'en peux plus et vais me coucher n'importe où, au coin d'une borne.

LAMPITO. — Alors je te suivrai: qui me dit que tout cela n'est pas une comédie odieuse que tu joues?

TARAXION. — Pourquoi faire?

LAMPITO. — Pour avoir ta liberté et courir chez les filles.

TARAXION. — Ah! grands dieux, non... si tu savais... c'est absurde.

LAMPITO. — Tout à l'heure nous avons bien rencontré Dercyle, Théorus, Lycon qui allaient chez Salabaccha.

TARAXION. — Qu'en sais-tu?

LAMPITO. — Ils le disaient assez haut.



Lampito. — Tu me reproches ta nourriture !

Qu'est-ce qui me prouve que tu ne vas pas les rejoindre? Ah! si tu faisais ça, si tu allais chez une femme!

TARAXION. — Ne sois pas jalouse, va.

LAMPITO. — Je ne suis pas jalouse, je veille sur mon bien.

TARAXION. — Tu ne veilles pas sur grand'chose.

LAMPITO. — Raison de plus : le peu qui reste, au moins, je le garde... partout où tu iras, je te suivrai.

TARAXION, *résigné.* — Comme tu voudras.

LAMPITO. — Et toi, Lysistrata, femme supérieure, matrone sévère, épouse maîtresse de tes sens, dors victime de ton dévouement, dors fidèle à ton serment, pendant que Lycon, ton époux, se vautre dans l'orgie crapuleuse, sur le sein ardent de Salabaccha.

Taraxion disparaît. Lampito court après lui.

SCÈNE VIII

AGATHOS, LYSISTRATA

AGATHOS *sort de sa cachette.* — Enfin elle est partie! Par Zeus, j'ai cru qu'elle ne s'en irait jamais. (*Il reste quelques instants à écouter, à observer, puis s'approchant de la maison, il appelle :*) Lysistrata! Lysistrata! (*Lysistrata se montre sur la terrasse.*) Lysistrata, c'est toi?

LYSISTRATA. — C'est toi, Agathos? Ils sont partis, les bonnes gens.

AGATHOS. — Ah! tu as entendu. Drôle, n'est-ce pas?

LYSISTRATA. — Tordant!

AGATHOS. — Ils sont partis... Est-ce que je peux monter?

LYSISTRATA. — C'est impossible... absolument impossible à cause des esclaves.

AGATHOS. — Ils dorment à cette heure-ci.

LYSISTRATA. — Le moindre bruit peut les réveiller.

AGATHOS. — Je retirerai mes chaussures laconiennes pour gravir les escaliers.

LYSISTRATA. — Et Socrate qui aboiera!

AGATHOS. — C'est vrai, ce maudit chien... je n'y pensais plus. Comment faire? Descends, toi.

LYSISTRATA. — Tu n'y songes pas.

AGATHOS. — J'ai quelque chose de fort important à te dire.

LYSISTRATA. — Ne pourrais-tu pas me le dire d'en bas?

AGATHOS. — Pourquoi pas de l'Acropole pendant que tu y es. Il faut absolument que tu descendes, ou sans cela, j'en atteste les dieux, moi, je monte, j'enfonce la porte, je réveille les esclaves et Socrate aboiera tant qu'il voudra, mais je te parlerai.

LYSISTRATA. — C'est qu'il le ferait comme il le dit. Dieux justes, que tu es ennuyeux! Ne reste pas là planté dans le clair de lune, au moins, attends-moi, je descends. (*Elle paraît quelques secondes après et referme doucement la porte de la rue en parlant au chien.*) Socrate... Veux-tu te taire! Attends un peu... oui là, tu es un beau chien, un beau chien chien, à cha mémère.

AGATHOS. — Enfin, te voilà!... O ma Lysis, je t'adore.

Il veut la prendre dans ses bras.

LYSISTRATA, *se dégageant.* — Fais attention... tu sais, c'est tout ce qu'il y a de plus dangereux ce que je fais là... Lycon peut arriver d'un moment à l'autre.

AGATHOS. — Il n'y a pas de danger... il est en lieu sûr.

LYSISTRATA. — Qu'entends-tu par en lieu sûr?

AGATHOS. — Oui... il fait la fête chez Salabaccha.

LYSISTRATA. — Qu'en sais-tu?

AGATHOS. — Je te dis qu'il y est... c'est moi qui l'ai envoyé... Je t'expliquerai tout ça tout à l'heure. Mais nous avons à causer d'abord, tant de choses à nous dire. Pourquoi n'es-tu pas venue tantôt... Je t'ai envoyé messages sur messages.

LYSISTRATA. — Je les ai reçus.

AGATHOS. — Alors pourquoi m'as-tu laissé t'attendre toute la journée?



LYSISTRATA. — Syra, mon esclave, me faisait une tunique et elle avait besoin de moi, à chaque instant, pour essayer... une tunique jaune, très longue, tu sais comme on les porte maintenant, avec un grand pli dans le dos, en biais, comme ça (*Geste.*), le pli Aspasie... tu verras, c'est très joli.

AGATHOS. — Qu'est-ce que tu me racontes? Te moques-tu de moi? Réponds-moi sérieusement; pourquoi n'es-tu pas venue?

LYSISTRATA. — Ecoute, Agathos, depuis que tu es arrivé, tu as dû entendre parler d'un serment par lequel les femmes se sont engagées...

AGATHOS. — Oui, mais il n'est pas fait pour moi, ce serment-là.

LYSISTRATA. — Quel fat! mais si, il est fait pour toi : les termes en sont formels :

Si mon époux ou mon amant.

AGATHOS. — Enfin, tu n'es pas venue et moi je t'ai attendue... en proie à quelles inquiétudes et à quelles angoisses, tu le devines, tressaillant à chaque pas que j'entendais dans la rue, les yeux fixés sur la clepsydre et le cœur bondissant dans ma poitrine, chaque fois que grinçait la porte d'entrée. Oh! oui, j'ai passé là une journée... je ne la souhaite pas à mon pire ennemi. Et puis je me demandais si tu n'étais pas malade, si Lycon n'avait pas été averti, si tu m'aimais encore.

LYSISTRATA. — Et toi, m'aimes-tu?

AGATHOS. — Je t'adore, Lysis, je t'adore.

LYSISTRATA. — Bien vrai?

AGATHOS. — J'en atteste Phœbé qui nous éclaire et les étoiles qui scintillent là-haut.

LYSISTRATA. — Alors tu m'aimes?

AGATHOS. — Peux-tu en douter... plus que tout.

LYSISTRATA. — Nous verrons ça.

AGATHOS. — Ah! oui, j'en ai passé une journée... il faut que tu sois rudement gentille pour me la faire oublier.

LYSISTRATA. — Nous verrons ça.

AGATHOS. — Voyons tout de suite.

Il l'entoure de ses bras.

LYSISTRATA. — Non, non, sois raisonnable.

AGATHOS. — Avec quelle froideur tu me reçois!

LYSISTRATA. — Il y a si longtemps que je ne t'ai vu... je ne trouve rien à te dire. Sais-tu que voilà sept grands mois que tu es parti! T'es-tu amusé, là-bas?

AGATHOS, *froissé*. — Amusé! tu plaisantes. Une responsabilité de tous les instants, toujours sur le qui-vive, des alertes perpétuelles, des difficultés sans nombre avec l'ad-mi-nis-tra-tion, des approvisionnements qui n'arrivaient jamais à temps, des soldats qui s'en allaient combattre le ventre creux.

LYSISTRATA. — Tu n'as pas maigri.

AGATHOS. — Les soldats... je n'ai pas dit les chefs

LYSISTRATA. — Ce n'est pas juste.

AGATHOS. — Tu n'es pas aimable... Et une chaleur!... impossible de dormir : il y avait des marais dans le voisinage du camp et les moustiques nous harcelaient toute la nuit.

LYSISTRATA. — Ils piquaient les soldats, sans doute, mais pas les chefs.

AGATHOS. — Les chefs aussi, par Neptune... je ne suis qu'une cloque. Oui, voilà comment je me suis amusé, sans compter trois grandes batailles que nous avons livrées... des batailles terribles.

LYSISTRATA. — Oui, je sais, tu t'es bravement battu, Agathos, et j'ai appris tes exploits. J'étais fière de toi, tu n'en doutes pas... mais tu n'as pas été blessé, au moins?

AGATHOS. — Non...

LYSISTRATA. — Si... tu l'as été... à quoi bon me tromper?... tu sais bien que je le verrai toujours.

AGATHOS. — Mais non, rien du tout, une égratignure, un coup de pique, qui a heureusement glissé sur la ceinture.

LYSISTRATA. — Et c'est guéri, maintenant?

AGATHOS. — Complètement.

LYSISTRATA. — Alors, raconte, trois grandes batailles...

AGATHOS. — Et, dans la dernière, nous avons perdu neuf cent cinquante hommes.

LYSISTRATA. — Neuf cent cinquante?

AGATHOS. — Neuf cent cinquante-trois pour être exact.

LYSISTRATA. — Pauvres gens!... enfin tu es là, c'est l'essentiel.

AGATHOS. — Après tout, on ne fait pas de purée sans casser de pois.

LYSISTRATA. — C'est égal, reconnais que ce n'est pas drôle pour les neuf cent cinquante-trois... Ah! vois-tu, la guerre est une chose terrible, odieuse, barbare.

AGATHOS. — Lysistrata...

LYSISTRATA. — Mais oui, par les déesses, je sais que ça choque tes idées... j'en suis bien fâchée. Encore ils sont morts, eux.

AGATHOS. — Leur sort est digne d'envie!

LYSISTRATA. — Oui, c'est ce que prétendent nos hymnes patriotiques, mais leurs femmes, leurs enfants, tous ces orphelins, c'est horrible!

AGATHOS. — Mais ne t'occupe donc pas de tout ça... tu sais comme tu es nerveuse.

Il veut l'embrasser.

LYSISTRATA. — Je ne suis pas nerveuse mais humaine.

AGATHOS. — Mais, pour moi, inhumaine.



Agathos. — O ma maitresse, que tu es belle !

LYSISTRATA. — Laisse-moi, je t'en supplie... Il me semble que tu es un boucher plein de sang... Quand je pense que ces mêmes mains qui ont tué, égorgé peuvent me toucher, moi ausssi, quand je pense à ça, vois-tu...

AGATHOS. — N'y pense pas.

LYSISTRATA. — Ah! si tu crois m'emballer en me racontant ces tueries... tu te trompes... ça me fait horreur, ça me dégoûte.

AGATHOS. — Je ne crois pas du tout t'emballer... tu me demandes si je me suis amusé... alors je te raconte.

LYSISTRATA. — Tu ne t'amusais pas, tu ne t'ennuyais pas non plus: c'est ton bonheur, c'est ta vie de parader en tête des troupes, de crier : En avant! en ouvrant une bouche large comme une écuelle et de percer des ventres et de couper des têtes, des bras et des jambes. Beau métier pour un homme qui se prétend intelligent.

AGATHOS. — Tu es injuste, Lysistrata... au milieu des combats je pensais à toi.

LYSISTRATA. — Ah! oui, si elle me voyait! Suis-je assez beau, suis-je assez brave! Et puis tu veux me faire croire que tu pensais à moi, au plus fort de la mêlée, tu avais d'autres chiens à fouetter... au plus fort de la mêlée!

AGATHOS. — Je n'ai pas dit au plus fort de la mêlée.

LYSISTRATA. — Parce que tu n'as pas osé.

AGATHOS. — Mais on ne se battait pas tout le temps, et, la nuit, plus d'une fois, couché sous ma tente...

LYSISTRATA. — Ah! comme ça, je ne dis pas.

AGATHOS. — Et ne pouvant dormir...

LYSISTRATA. — C'étaient les moustiques.

AGATHOS, *se mettant à genoux devant elle.* — Ce n'étaient pas les moustiques, c'était ta pensée, ma chère Lysis, ma maîtresse adorée, c'était ta pensée et l'obsession si douce et en même temps si poignante de tes chers yeux, de tes beaux yeux où j'ai lu tant de fois...

LYSISTRATA. — Quelqu'un!

AGATHOS. — Où donc?

Il se relève précipitamment.

LYSISTRATA. — Non, personne... c'était pour voir si tu aurais le temps de te relever... Reste debout, pendant que tu y es.

AGATHOS. — Que de fois tu m'es apparue en rêve... j'ouvrais les bras, mais je les refermais sur le vide, je t'appelais des noms les plus voluptueux et les plus doux. Non, je n'ai pas été distrait de toi un seul instant, pas un seul instant... Je t'ai toujours aimée et désirée, et tu comprends, cela m'a semblé cruel, alors que je rentrais à Athènes uniquement pour te voir, que tu ne viennes pas, et que tu ne me fasses même rien dire.

LYSISTRATA. — M'as-tu attendue seulement?... tu es sans doute allé chez ton ancienne maîtresse Salabaccha.

AGATHOS. — Non, par les dieux!

LYSISTRATA. — Rien qu'un peu.

AGATHOS. — Non... si j'ai mis les pieds chez elle, que le tonnerre de Zeus me pulvérise.

LYSISTRATA. — Ne jure pas... je lis la sincérité dans tes yeux... et puis tu mens si bien.

AGATHOS. — Ecoute, Lysis, parlons maintenant sérieusement: je t'ai attendue et tu n'es pas venue. C'est alors que je t'ai fait dire que je repartirais à l'armée sur-le-champ, cette nuit même si tu ne consentais pas à m'écouter... et j'y étais bien décidé. J'étais à bout d'attente et d'angoisses, il fallait que je te voie, que je voie ta maison, il le fallait. Ici, sur cette place, j'ai rencontré Lycon et Cynésias et tous les autres qui gesticulaient et péroraient, et comme je voulais avant tout avoir la place libre, je les ai tous envoyés chez Salabaccha.

LYSISTRATA. — Et quelle tête faisaient-ils les maris?

AGATHOS. — Par Arès, la plus bouffonne du monde. Il faut dire que ce qui leur arrive est extraordinaire. Lorsqu'on revient d'une longue absence, on peut tout prévoir : la maison brûlée, l'esclave en fuite, les enfants malades, la femme morte au besoin; mais on ne peut pas prévoir que sa femme ne voudra pas...

LYSISTRATA. — Alors tu trouves ça drôle?

AGATHOS. — A condition que ça ne dure pas. Mais je trouve que c'est une idée de génie... la femme qui a eu cette idée-là est une femme de génie! Ce n'est pas Lampito à coup sûr.

LYSISTRATA. — Qui est-ce à ton avis?

AGATHOS. — Je ne sais pas.

LYSISTRATA, *modestement.* — Une femme de génie.

AGATHOS. — C'est toi, ô ma Lysis!... tu as voulu te garder pour moi, sans partage.

LYSISTRATA. — Ecoute, Agathos, parlons maintenant sérieusement. Oui, c'est moi qui ai eu cette idée que tu trouves géniale, mais c'était véritablement pour qu'on fasse la paix et sans autre arrière-pensée amoureuse. Si je ne suis pas venue chez toi, si je n'ai pas répondu à tes messages...

AGATHOS. — Tu craignais d'être faible?

LYSISTRATA. — Non, je ne craignais pas d'être faible, mais j'aurais pu être vue, et Lysistrata ne doit même pas être soupçonnée. Enfin, si je suis descendue ce soir, à ton appel, c'est malgré moi et parce que tu m'avais menacée de repartir cette nuit même sans m'avoir vue. Car je t'aime, Agathos, et si je désire que les Athéniens fassent la paix, c'est pour te garder près de moi. Voilà sept mois que je t'attends, et dans quelles angoisses, moi aussi! Songes-tu à l'existence que j'ai menée pendant ton absence, songes-tu que je suis restée seule à la maison, dans la tristesse d'une cité qui semblait morte, sans plaisirs, sans distractions, sans rien, ne sachant où tu étais, ni ce que tu faisais, n'ayant de nouvelles qu'à de rares intervalles, des nouvelles que je redoutais, d'ailleurs, autant que je les espérais, car je craignais sans cesse d'apprendre que tu étais blessé, ou mort. Et la nuit mon sommeil était traversé de rêves horribles, je voyais des mêlées épouvantables et toi, toi, au revers d'un fossé, le corps couvert de blessures béantes. Moi aussi, j'ai passé des journées lamentables et je ne veux pas que tu repartes; voilà pourquoi je veux que cette trêve soit une paix définitive.



AGATHOS. — Mais je ne peux pas faire la paix... ça ne dépend pas de moi... je ne peux même pas la proposer... je suis entouré d'ennemis et de jaloux, et j'aurai déjà assez de peine à répondre demain aux interpellations des démagogues.

LYSISTRATA. — Tes actions répondront pour toi, Agathos.

AGATHOS. — Sans doute, mais le moyen de faire entendre raison à des énergumènes de mauvaise foi et qui pour flatter les plus viles passions de la populace attaquent sans cesse ceux qui sont au pouvoir; des gens qui n'ont jamais manié une pique, par Hèraclès! et qui se mêlent de juger les opérations d'une armée. Je dépends de tous ces gens-là pourtant. Si je propose la paix, ils me traiteront de lâche ou de déserteur: on me comparera à Eucrate qui a trahi ou à Cléonyme qui a jeté son bouclier et je deviendrai la proie des poètes comiques.

LYSISTRATA. — Quand on aime, on se moque des poètes comiques. Mais voilà, tu es un homme public avant d'être un amant. Crois-tu donc que c'est l'homme public que j'aime en toi. Peut-être ai-je été flattée parce que tu commandais aux autres, parce que tu étais le chef redouté et envié. Le courage et l'éclat peuvent déterminer une femme dans son choix, mais une fois que son choix est fait et que son cœur est pris, plus d'une véritable amoureuse voudrait son amant misérable et sans prestige pour l'avoir mieux à elle, pour être sûre qu'on ne le lui enlèvera pas, car en amour, vois-tu, il y a quelque chose de meilleur que la vanité, c'est la sécurité. Je ne suis pas ambitieuse : une blanche maison loin des villes, au milieu d'un bois d'oliviers, à mi-flanc d'une colline, et d'où l'on verrait les flots bleus de la mer, si j'y étais avec toi, Agathos, les dieux auraient comblé mes vœux.

AGATHOS. — Oui, c'est peut-être la vérité; mais tu me demandes de sacrifier mon honneur de soldat, en somme, et je te l'ai dit, c'est impossible.

LYSISTRATA. — Alors, tu ne m'aimes pas comme tu le prétends.

AGATHOS. — C'est toi qui ne m'aimes pas. Si tu m'aimais, tu profiterais de ces quelques jours que nous avons à passer ensemble, pour te griser d'amour et faire provision de tendresse.

LYSISTRATA. — Tu me dis absolument les mêmes choses que mon mari.

AGATHOS. — Parce que tu me refuses absolument les mêmes choses.

LYSISTRATA. — Tout ce que tu dis est inutile. Toutes les femmes d'Athènes, moi la première, avons juré solennellement de ne pas nous donner à nos amants ou à nos maris. Si tu ne veux pas sacrifier ton honneur de soldat, moi je ne veux pas trahir mon serment de citoyenne.

AGATHOS. — Voyons, sérieusement, écoute, Lysis, c'est idiot ce que tu fais là... nous perdons un temps précieux... le jour va se lever et Lycon va rentrer bientôt. Il reviendra dépouillé de tout l'argent de la maison, car on joue gros jeu chez Salabaccha et, grâce aux rigueurs que tu déploies, il ne peut manquer de perdre tout ce qu'il veut. Sois bonne pour moi, Lysis, et pour lui... fais-le gagner. Songe à tes enfants, à la dot de tes filles.

LYSISTRATA. — Comme c'est malin!

AGATHOS. — Allons, viens... laisse-moi te poursuivre de mes assiduités.

Il veut la prendre, elle s'échappe et, laissant entre les mains d'Agathos son manteau, elle apparaît somptueusement vêtue d'étoffes lamées d'or et d'argent. Elle va près de la porte de sa maison.



LYSISTRATA. — AH ! QUAND ON EST BEAU GARÇON, ÇA MODIFIE LES CONDITIONS DES TRANSACTIONS...

LYSISTRATA. — Ne m'approche pas, je crie.

AGATHOS. — O ma maîtresse, que tu es belle! Tu ne m'avais pas dit ça.

LYSISTRATA. — Si tu fais un pas, j'appelle Socrate, qui t'enfoncera dans les jambes des arguments pointus.

AGATHOS. — C'est ta faute aussi... tu es habillée, déshabillée plutôt de telle façon... ces étoffes de Cos sont d'une transparence, d'une suggestion et d'une troublance! Ah! Cypris, ah! Dionysos, ah! Dioscures, ah! Corybantes, ce spectacle est d'un tantalisme raffiné

LYSISTRATA. — Agathos, rends-moi mon manteau.

AGATHOS. — Jamais, par Zeus immortel!

LYSISTRATA. — N'approche pas, je lâche Socrate.

AGATHOS. — C'est cruel de laisser un pauvre général dans cette situation.

LYSISTRATA. — Oh! les hommes! Ils sont tous les mêmes! parce que je suis habillée comme une danseuse, je lui parais cent fois plus désirable. Rends-moi mon manteau.

AGATHOS. — Ecoute, Lysistrata... sois ma maîtresse, et je te jure que je ferai la paix.

LYSISTRATA. — Non, fais d'abord la paix et je serai ta maîtresse.

AGATHOS. — Tu ne crois donc pas à ma parole?

LYSISTRATA. — J'y crois absolument, mais il y a une règle pratique qui doit toujours déterminer notre conduite à nous autres femmes : c'est pour la jeune fille de ne rien accorder avant le mariage, pour la courtisane avant l'argent et pour la maîtresse avant ce qu'elle veut obtenir. Or je désire la paix... Voilà mon dernier mot. Rends-moi mon manteau... tu ne veux pas? eh bien, je rentre... je ne veux pas m'enrhumer pour tes beaux yeux. (*Elle ouvre la porte et parle au chien.*) Allons! Socrate... oui! tu es un bon chien... Oh! comme il l'aime, sa mère. (*A Agathos.*) Adieu.

AGATHOS. — Lysis!

LYSISTRATA. — Quoi?

AGATHOS. — Tu es bien décidée...

LYSISTRATA. — Absolument.

AGATHOS. — Parfait... tu comprends que je ne vais pas rentrer comme un niais au logis. Il ne manque pas de maisons où je rencontrerai des femmes plus aimables que toi.

LYSISTRATA. — Des femmes tout à fait charmantes même : il suffit d'y mettre le prix.

AGATHOS. — Et même sans ça.

LYSISTRATA. — Ah! quand on est beau garçon, ça modifie les conditions des transactions, c'est évident.

AGATHOS. — Oui... je vais aller chez Salabaccha... on s'amuse chez elle... j'arriverai en pleine fête... et j'y retrouverai ton mari, et peut-être aussi Socrate, l'autre, je serai en famille.

LYSISTRATA — Tu ne vas pas y aller avec mon manteau, je suppose?

AGATHOS, *lui tendant son manteau.* — C'est vrai, je n'y pensais plus. Adieu.

LYSISTRATA. — Eh bien, va! mais si tu mets les pieds chez cette femme, tu ne me revois plus.

AGATHOS. — Entendu.

LYSISTRATA. — Adieu. (*Elle guette sur sa porte Agathos qui s'en va, puis lorsqu'il est presque au fond de la scène, elle court après lui.*) Misérable! eh bien, non, tu n'iras pas: je ne veux pas que tu y ailles. Ah! tu prends facilement ton parti de ne pas m'avoir.

AGATHOS — Il le faut bien.

LYSISTRATA. — Oui, voilà comme tu me récompenses de mon amour et de t'avoir attendu sept mois dans la tristesse et dans les larmes. Tu es lâche et égoïste comme les autres... et c'est pour un tel homme que j'ai risqué à chaque instant mon nom, ma réputation, mon honneur, tout enfin. Et après tout mon dévouement et toute ma tendresse, aujourd'hui tu abuses de ce que je ne peux pas être à toi. Tu n'es qu'une brute odieuse.

AGATHOS. — Je ne suis pas une brute odieuse. Si je suis ton amant, reçois-moi comme ton amant. Au lieu de ça, tu me traites comme ton mari, alors tolère que je fasse comme ton mari. C'est toi qui es égoïste! Tu me laisses partir tout seul, tu me renvoies et tu voudrais que je rentre chez moi sagement comme un simple Nicostrate. Tu ne t'inquiètes pas si je dormirai et quelle nuit je vais passer

LYSISTRATA. — Tu peux bien souffrir pour moi qui souffre pour toi. Tu ne sais donc pas à quel point je suis torturée; si je ne voulais pas te voir, si je t'ai montré de la froideur tout à l'heure, c'était plus pour me résister à moi que pour te résister; sois-en certain.

AGATHOS. — Et puis quoi, je vais chez Salabaccha pour passer le temps simplement, parce qu'il y a du bruit, du mouvement et que ça me distraira. Je ne te trompe pas forcément parce que je vais chez une courtisane. On ne va pas là que pour l'amour : il y aura des philosophes, des magistrats, des gens très bien.

LYSISTRATA. — Une fois que tu y seras, elle te gardera.

AGATHOS. — Elle ne m'aime pas à ce point-là.

LYSISTRATA. — Enfin tu ne veux pas me faire le sacrifice de ne pas y aller?

AGATHOS. — Et toi? quel sacrifice me fais-tu?

LYSISTRATA. — Ah! si je n'avais pas fait ce maudit serment! je t'assure...

AGATHOS. — Oui, mais moi je n'ai pas fait de serment... et puis, en somme, ce serment tu l'as fait, mais tu n'avais pas besoin de le faire, puisque c'est toi qui en as eu l'idée...

LYSISTRATA. — Je ne comprends pas.

AGATHOS. — Je veux dire que ce serment c'était pour déterminer les autres et non pour te déterminer toi... par conséquent pour toi ce n'est qu'une formule; ça ne compte pas...

LYSISTRATA. — Pourtant...

AGATHOS. — Ça compte moins enfin.

LYSISTRATA. — Se parjurer est toujours une chose grave.

AGATHOS. — Sans doute, il vaut mieux ne pas se parjurer. Cependant quand il n'y a pas moyen de faire autrement... Et puis tu as fait ce serment dans un but précis, pour avoir la paix...

LYSISTRATA. — Absolument

AGATHOS. — Eh bien, écoute-moi attentivement: il arrive précisément que c'est en voulant rester fidèle à ton serment que tu as le moins de chances d'obtenir la paix, puisque, au contraire, si tu es à moi, je m'engage à m'employer de toute ma volonté, de toute mon autorité, pour que la guerre prenne fin... de sorte qu'en trahissant en apparence ton serment, tu l'affirmes effectivement puisque tu poursuis toujours la réalisation du but primitif qui a motivé ce serment, tu comprends?

LYSISTRATA. — Non, mais c'est un raisonnement... d'ailleurs je pourrais te répondre par de semblables sophismes.

AGATHOS. — Non, Lysistrata, ne fais pas ta sophiste. Nous ne sommes pas ici à l'Académie et deux mots amoureux tombant de tes lèvres valent tous les discours des péripatéticiens.

LYSISTRATA. — Alors, si je suis à toi, tu t'engages à ce que la guerre soit terminée.

AGATHOS. — Je le jure, Lysistrata, par Zeus tout-puissant et par la sage Pallas.

LYSISTRATA. — Ce n'est qu'un serment.

AGATHOS. — Il y a serment et serment. Mais je le jure surtout par tout ton être que j'adore, car c'est ça qu'il faut dire. vois-tu, c'est que je brûle près de toi, que je t'aime follement, que je te désire... que je suis pris, pris, entends-tu, tout entier par toi... Ta froideur, ta vertu même te font plus désirable, ton parfum me grise, ta voix me



LYSISTRATA. — AH! ARTÉMIS, JE FAIBLIS, MAIS SOIS TÉMOIN QUE C'EST POUR LE SALUT DE LA RÉPUBLIQUE

trouble, alors qu'elle m'insulte, et le spectacle que j'ai eu de ta gorge exquise et de ton corps tant caressé me donne la volonté intense et immédiate de nos grandes étreintes d'autrefois.

LYSISTRATA. — Et tu feras la paix. Ah! Artémis, je faiblis; mais sois témoin que c'est pour le salut de la République.

AGATHOS. — Alors tu consens?

LYSISTRATA. — Hélas!... mais où?

AGATHOS. — Chez moi.

LYSISTRATA. — Chez toi... c'est impossible... songe, si nous étions rencontrés... quelque mari peut errer dans la ville.

AGATHOS. — Pauvre garçon! Chez toi, alors.

LYSISTRATA. — Si Lycon rentrait... écoute: il y a bien un endroit.

AGATHOS. — Lequel?... parle vite. (*Lysistrata, d'un signe, désigne le temple d'Artémis.*) Le temple? (*Lysistrata fait signe que oui.*) Oh! oh! c'est un sacrilège.

LYSISTRATA. — Il n'y a pas d'autre endroit... et puis c'est pour le salut de la République... à moins que ça ne te...

AGATHOS. — Moi! oh pas du tout... en cela, je suis de l'école d'Alcibiade... au contraire, dans un temple, ce n'est pas banal... c'est le sacrifice noir. Mais comment pénétrer là-dedans? La prêtresse est partie et les portes sont fermées.

LYSISTRATA. — Il y a une petite porte... je sais où l'on met la clef... à droite sous la troisième pierre. Je vais m'assurer si tout est en ordre. Laisse-moi faire... reste là dans l'ombre et attends-moi... dans quelques instants je viendrai te chercher.

AGATHOS. — Ne sois pas trop longue.

Il se met dans l'ombre. Elle court à la petite porte du temple, l'ouvre et sort bientôt avec la jeune Callyce.

SCÈNE VIII

LYSISTRATA, CALLYCE

LYSISTRATA. — Oui, c'est moi, ma chère enfant... je viens te chercher, je viens te rendre ta liberté pour quelques heures.



CALLYCE. — Pourquoi as-tu été si sévère, si implacable?

LYSISTRATA. — Ma pauvre petite, j'étais obligée de montrer une sévérité qui n'était pas dans mon cœur, à cause des autres qui auraient été jalouses de ton bonheur. Il fallait que la loi fût égale pour toutes... mais tu n'as pas prêté le serment, va rejoindre ton mari, vole auprès de Nicostrate qui t'attend tristement chez lui...



CALLYCE. — Oh! ma tante, que tu es bonne! Combien je te remercie!

LYSISTRATA. — Tu ne m'en veux pas... j'ai agi pour le plus grand bien de la République; mais je te donne ta liberté pour quelques heures seulement... et à une condition il faut que tu sois revenue dès l'aube, au premier chant du coq, il faut en prendre devant Artémis l'engagement solennel.

CALLYCE. — Au premier chant du coq... c'est de bien bonne heure, ma tante. (*Hésitant.*) Est-ce que j'aurai le temps?

LYSISTRATA, *souriant*. — Oh! grandement.

CALLYCE. — Alors, ma tante, sois tranquille... je le jure par la Déesse.

LYSISTRATA — N'oublie pas l'heure surtout, car c'est sur moi que ça retomberait, et quoi qu'il arrive, ne dis pas un mot de ce qui s'est passé. Obtiens aussi de Nicostrate qu'il garde le silence. Tu es contente... tu n'as plus peur de mourir avant...

CALLYCE. — Oh! ma tante.

Elle l'embrasse et se sauve en courant.

SCÈNE IX

AGATHOS, LYSISTRATA

LYSISTRATA, *qui revient près d'Agathos*. — Me voici... je t'ai fait attendre.

AGATHOS. — Un peu.

LYSISTRATA. — Je ne trouvais pas la clef... mais maintenant tout est en ordre.

AGATHOS. — Viens, ma Lysis.

LYSISTRATA. — N'est-ce pas une folie et ne me forceras-tu pas de regretter ce que je fais pour toi?

AGATHOS. — Je serai ton amant fervent et dévoué jusqu'à la mort.

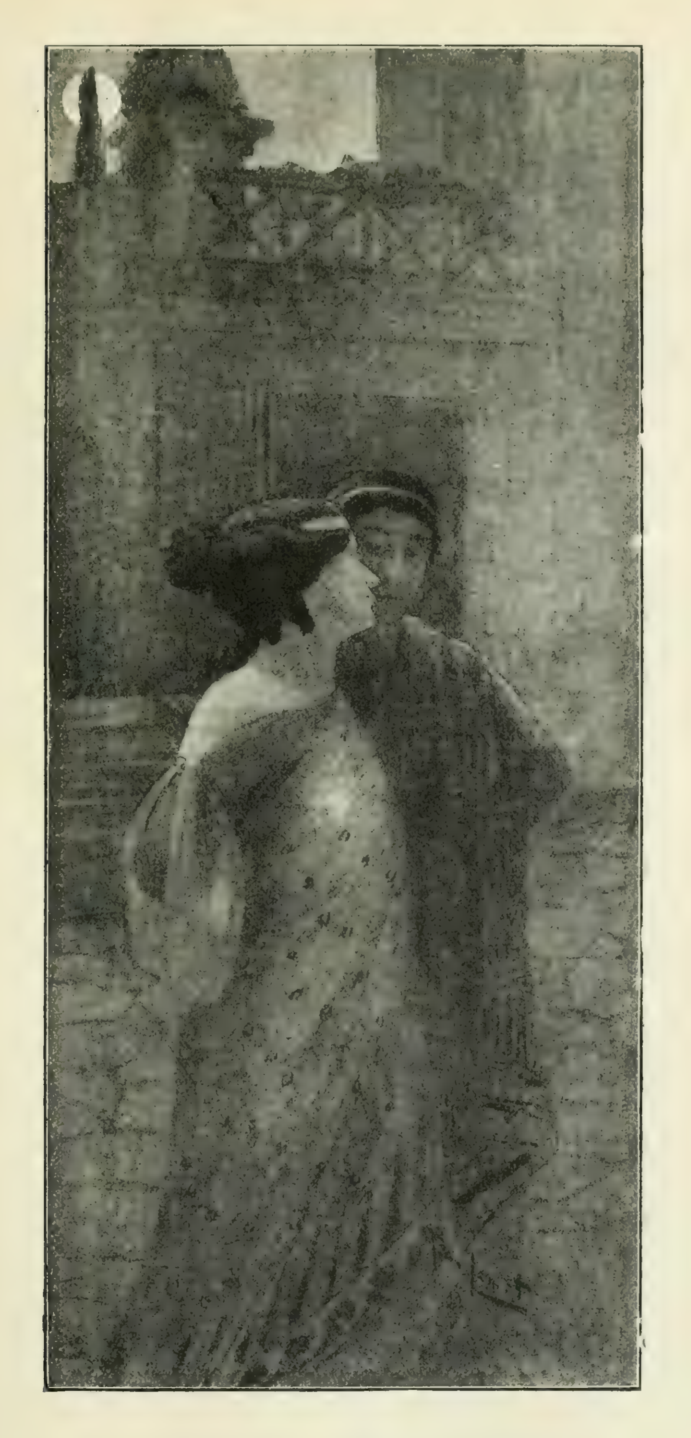
LYSISTRATA. — Ah! Callyce avait raison: on ne remonte pas impunément le courant des lois naturelles. La prédiction de cette enfant retombe sur moi.

AGATHOS. — Que veux-tu dire?

LYSISTRATA. — Rien... mais il me semble qu'une force surnaturelle m'entraîne, que ce n'est pas moi, la sage Lysistrata, qui agis en ce moment, mais une autre femme que je ne reconnais pas. Grands dieux, si on le savait!

AGATHOS. — C'est impossible... on ne peut pas te soupçonner; c'est ce qui fait ta force.

LYSISTRATA. — C'est ce qui fait ma faiblesse. Et non contente de ce double sacrilège, c'est dans le temple d'Artémis que je me parjure. Et si la déesse allait me punir, si la chaste Artémis me faisait sentir le poids de sa colère, à moi la femme déloyale, et adultère, et impudique.



Enlacés, ils s'en vont
vers le temple.

AGATHOS. — Pourquoi veux-tu qu'elle soit en colère... elle est chaste, il est vrai, mais elle est jeune et belle... ce n'est pas une vieille fille jalouse de ce que les autres femmes aiment ou soient aimées.

LYSISTRATA. — Ecoute... n'entends-tu pas?

On entend vaguement les premières phrases de l'hymne d'Artémis.

AGATHOS. — Quoi donc?

LYSISTRATA. — L'hymne! l'hymne sacré!

AGATHOS. — Il n'y a personne dans le temple pourtant.

LYSISTRATA. — O Agathos, dans cette nuit calme il me semble entendre le frémissement d'un orage lointain. C'est la déesse, c'est Artémis qui manifeste sa colère et me rappelle au devoir.

AGATHOS. — Non, si la déesse était courroucée, au ciel son astre se voilerait; mais vois, aucun nuage jaloux ne vient nous en dérober la splendide clarté :

Il n'a jamais brillé d'un éclat plus intense
Et plus calme Regarde : il nous fait un chemin
Jusqu'aux portes du temple, un chemin de lumière,
Chacun de ses rayons est un sourire bleu.
Non, Artémis n'est pas toujours la Chasseresse
Qui, farouche, poursuit les hôtes des forêts.
C'est par de telles nuits que la grave déesse
Dans son carquois d'argent laisse dormir ses traits,
Pour s'en aller, d'un pas léger, selon les Rites,
Chez son frère Apollon mener jusqu'au matin
Les chœurs gracieux des Muses et des Charites,
Et ce que tu crois être un orage lointain
Est la troublante voix des belles Coryphées
Dont la cythare d'or soutient les chants divins.
Oh! viens, car c'est l'heure où les Nymphes décoiffées
Sur les gazons joyeux se donnent aux Sylvains.
Au fond des bois épais leurs beaux couples nocturnes
Echangent des regards et des mots prometteurs,
Et d amoureuses fleurs comme de frêles urnes
Dans la nuit attendrie épandent leurs senteurs.
Viens! l'inflexible Eros tendant son arc flexible
Vise le cœur des Amantes et des Amants,
Et dans cette éternelle et pantelante cible
Plante ses flèches aux pointes de diamants.
La nature n'est plus qu'un immense hyménée :
La fleur de la forêt et la fleur du tombeau
Aimeront cette nuit : la caresse ajournée
Est sacrilège : oh ! vois, là-haut, c'est le flambeau
D'hymen: ne tremble plus, ô ma Lysis,

LYSISTRATA

Je t'aime!

Enlacés, ils s'en vont vers le temple, dans le chemin large et doux que fait le clair de lune.





SALABACCHA. — ET TOI, MON BEAU CAPITAINE, PRENDS PLACE AUPRÈS DE MOI...

ACTE TROISIÈME

Chez Salabaccha. — Une vaste salle qui par une large baie laisse apercevoir Athènes toute blanche sous un ciel de lune et d'étoiles. Autour d'une grande table sont couchés sur des lits bas les convives; auprès de Salabaccha un seul lit inoccupé.

SCÈNE PREMIÈRE

SALABACCHA, PHILINNA, CYNNAH, GLYCERE, MYRTALE, STILBONIDE, CLYSTHENE, PHIDON, STRYMODORE, DRACES, SACAS.

SACAS. — Par Héraclès, mes amis, ne trouvez-vous pas que ce lit inoccupé auprès de Salabaccha est d'un effet déplorable? Rien ne m'est plus pénible qu'un festin joyeux auquel manque un convive: ça me fait l'effet d'une jolie bouche dans laquelle manquerait une dent. Je ne veux pas voir plus longtemps ce trou, cet abîme en face de moi et je te demande, Salabaccha, la permission de m'étendre sur ce lit à tes côtés.

SALABACCHA. — Non, reste à ta place, car ce serait remplacer la dent absente par une dent gâtée.

PHILINNA. — Tu t'es attiré une sévère réponse, petit Sacas ; mais aussi pourquoi veux-tu t'installer à la place d'Agathos?

SALABACCHA. — Je ne crois pas qu'il vienne maintenant: il m'abandonne, mon fol amant; peut-être même est-il en ce moment dans les bras d'une autre!

CYNNAH. — Tu es bien tranquille, puisque toutes les femmes d'Athènes ont prêté le serment.

SALABACCHA. — Le tiendront-elles?

CLYSTHÈNE. — Mais oui, elles le tiennent, les rusées. Toute la ville est en émoi : les maris d'Athènes repoussés par leurs femmes, chassés de leurs demeures, errent par les rues en proférant des imprécations comme les héros d'Homère et en vouant leurs

épouses cruelles aux dieux infernaux. On se bat près de l'Odéon et sur le marché aux farines. Les guerriers ont assiégé au Pirée les maisons des prostituées et une bande d'hommes armés est entrée de force chez Cynalopex.

SALABACCHA. — Par Castor, ce doit être un curieux spectacle.

GLYCÈRE, *poussant un cri.* — Ah, écoute, Stilbonide, ne recommence plus... tu m'as fait horriblement mal.

STILBONIDE. — Glycère, tu es trop délicate... je n'ai pas pu te faire mal.

GLYCÈRE. — Enfin, je l'ai bien senti, peut-être.

STILBONIDE. — Mes chers amis, je l'ai à peine touchée.

GLYCÈRE, *l'imitant.* — Je l'ai à peine touchée... ça n'empêche pas que j'ai encore la marque de tes doigts sur le bras. Tu es tout le temps à me tripoter, à me frôlailler avec tes vieux doigts osseux. C'est vrai, Stilbonide est de ces gens qui ne peuvent pas vous dire un mot sans vous pousser le coude ou vous prendre le bras...

MYRTALE. — Ah! ma chère, j'ai ça en horreur.

GLYCÈRE. — Et c'est toujours pour vous raconter des histoires dégoûtantes.

PHIDON. — Que veux-tu? ces bons Héliastes sont tous les mêmes: ils se rattrapent dans la vie privée de l'austérité que leurs fonctions les forcent de déployer au tribunal.

CYNNAH. — Veux-tu changer de place avec moi, Glycère? Tu seras à côté de Strymodore qui t'embrassera avec une barbe pleine de sauce.

STRYMODORE. — Tes amies sont bien dégoûtées ce soir, belle Salabaccha, tu devrais leur conseiller d'être un peu plus aimables.

PHILINNA. — Nous avons prêté le serment.

STILBONIDE. — Mais nous ne sommes pas des guerriers, et ce maudit serment ne nous vise en aucune façon.

CYNNAH. — Nous avons juré de ne céder à aucun prix et à aucun homme, et nous commençons par vous résister pour nous habituer à des rigueurs qui ne sont pas professionnelles.

GLYCÈRE. — C'est une répétition.

PHILINNA. — Un entraînement.

CYNNAH. — Si les guerriers viennent nous supplier, nous saurons notre rôle, car si nous avons eu le courage de vous être cruelles, nous n'aurons plus de tentations à craindre.

DRACÈS. — Cynnah est très aimable, il faut le reconnaître.

PHILINNA. — Mes amis, voilà Sacas qui pleure... il verse des torrents de larmes.

DRACÈS. — Il est abominablement ivre.

SACAS. — Non, Athéniens...

CLYSTHÈNE. — Il se croit sur le Pnyx.

SACAS. — Non, Athéniens, je ne suis pas ivre; seulement, je pleure en songeant que les guerriers sont revenus: ils vont nous disputer les faveurs de Salabaccha aux cheveux noirs comme la nuit, de Philinna aux yeux couleur de violettes, de Cynnah aux bras blancs comme le lait, de Glycère aux cuisses légères et de tant d'autres jolies filles.

SALABACCHA. — Ne pleure pas, Sacas... Les soldats n'en auront pas plus que vous ou alors tu insultes ces femmes!

SACAS. — Quoi, tu veux me faire croire que tu tiendras le serment?

SALABACCHA. — Sans doute...

SACAS. — Même si Agathos...

SALABACCHA. — Et quand ce serait le roi de Perse lui-même. Par Artémis, ce serment m'a refait une virginité.

CLYSTHÈNE. — Où donc que j'y coure?

Une esclave survient.

DORIS. — Maîtresse, il y a là des hommes qui voudraient te parler.

SALABACCHA. — Qu'ils entrent!

Sur la porte se présente Lycon suivi des maris.

SCÈNE II

LES MÊMES, LYCON, ACESTOR, SOSIAS, NICOSTRATE, CYNESIAS, THEORUS, DERCYLE.

LYCON. — Salabaccha, nous te saluons.

SALABACCHA. — Soyez les bienvenus dans ma maison, beaux étrangers

LYCON. — Nous ne sommes pas des étrangers, mais de bons Athéniens; moi-même je suis un capitaine et je reviens des combats. Ainsi qu'Odysseus suivi de ses compagnons, je me présente chez toi suivi de mes soldats qui, comme moi, ont l'infortune d'être mariés. Nous nous sommes permis de franchir ton seuil, confiants dans le bon renom d'hospitalité que t'ont fait un grand nombre de jeunes hommes et aussi de vieillards.



Lycon. — Les beaux bras,
par Cypris, la belle gorge...

PHIDON. — Il aime à rire.

LYCON. — Mais ne vois pas en nous de vulgaires débauchés qui trouvent plaisant de briser les chaînes sacrées de l'hymen et pour lesquels une nuit d'orgie n'est qu'un jeu. Si nous venons ici, ce sont nos femmes qui nous y ont envoyés en quelque sorte, puisqu'elles se sont refusées à nos légitimes transports, en invoquant je ne sais quel serment ridicule : nous avons été mis à la porte de nos propres maisons et nous venons chez toi, Salabaccha, animés d'un esprit de justes représailles et aussi pour ne pas errer toute la nuit sous les regards froids des étoiles.

CYNNAH. — Il s'exprime bien.

MYRTALE. — Il aura préparé son discours en route.

PHILINNA. — Alors, ça ne va pas comme vous voulez ?

SALABACCHA. — Vous semblez avoir bu le vin aigri de la colère. Soyez les bienvenus, mes amis, dans ma maison. Vous arrivez au milieu du festin, les hommes sont tous fort aimables et les femmes d'un commerce plutôt encourageant : elles ne négligeront rien pour vous rendre légères les heures que vous passerez auprès d'elles.

PHILINNA. — Eh bien, pourquoi restez-vous ainsi sans bouger ? Nous vous faisons peur ?

LYCON. — Il faut les excuser : ce sont des soldats, des époux et des pères, ils n'ont pas l'habitude.

PHILINNA. — Nous ne sommes pas intimidantes pourtant... je crois que nous serons obligées de faire les premiers pas. (*Elle s'approche de Cynésias.*) Tu es gentil, toi... comment t'appelles-tu ?

CYNÉSIAS. — Je m'appelle Cynésias, fils de Péon.

PHILINNA. — C'est un joli nom.

CYNÉSIAS. — Il n'a rien d'extraordinaire.

PHILINNA. — Après tout, je sais bien que ce n'est pas ta faute, si tu t'appelles Cynésias ; peu importe, ton nom me plaît infiniment ; il faut te dire que j'attache une grande importance aux noms.

CYNÉSIAS. — En vérité ?

PHILINNA. — C'est comme je te le dis. Et toi ? Non ?

CYNÉSIAS. — Evidemment, j'aime mieux un joli nom qu'un vilain... quoique j'aie connu de très braves gens...

PHILINNA. — Sans doute, mais enfin on ne sait pourquoi un nom vous plaît ou vous déplaît et rend dès le premier abord un homme sympathique... ça ne s'explique pas... Je veux, à ce propos, te raconter une anecdote qui m'est arrivée il n'y a pas bien longtemps... Mais viens t'asseoir près de moi, je te raconterai cela plus à l'aise.

Cependant, les courtisanes se sont emparées chacune d'un compagnon, Philinna de Cynésias, Myrtale de Théorus, Glycère de Dercyle, Cynnah d'Acestor, Salabaccha de Lycon.

SALABACCHA. — Et toi, mon beau capitaine, prends place auprès de moi sur ce lit qui était réservé à Agathos.

LYCON. — Je ne m'ennuie pas.

SALABACCHA. — Et maintenant, soyons gais. Evohé ! Evohé ! étendez-vous sur ces lits avec vos compagnes. Les amphores sont pleines et les coupes béantes : videz les unes dans les autres et les autres dans vous-mêmes !

Tous se disposent, les uns couchés, les autres debout, autour de la table.

LYCON. — Ah ! quelle différence avec la vie de famille. (*Il caresse Salabaccha.*) Les beaux bras, par Cypris, la belle gorge et quels beaux yeux !

SALABACCHA. — Ils ne sont pas dans un sac à vivres, comme vous dites dans l'armée.

LYCON. — C'est égal, lorsque je revenais la nuit dernière, marchant pesamment sous mon harnais de bataille, celui qui m'eût dit que je ne serais pas, la nuit suivante, étendu auprès de mon épouse, la sage Lysistrata..

SALABACCHA. — Lysistrata ! c'est ta femme, Lysistrata ?

LYCON. — C'est ma femme.

SALABACCHA. — Par Cérès, tu deviens tout à fait intéressant. Le mari de Lysistrata, tu es quelqu'un. Sais-tu que Lysistrata est la femme du jour, tout simplement ?

LYCON. — Du jour, je ne dis pas, mais ce n'est pas la femme de la nuit, à coup sûr.

SALABACCHA. — Charmant, très drôle. J'ai bien vu, lorsque tu es entré, que tu n'étais pas tout le monde : il y a quelque chose dans ton regard, dans ton allure, quelque chose de dominateur... j'étais attirée vers toi, mais sans pouvoir préciser pourquoi. Maintenant, je comprends : c'est que tu es le mari d'une femme supérieure.

CLYSTHÈNE. — Et tu la reflètes : c'est le reflet qui t'avait attirée, Salabaccha.

LYCON. — Vraiment, je vous en prie.

SALABACCHA. — Oui, par Pallas, c'est une grande citoyenne, une patriote véritable. Si tu l'avais entendue ce matin, tu aurais été ému et convaincu, comme nous l'avons été nous-mêmes, et tu aurais été fier. C'est une femme de génie.

CLYSTHÈNE. — Prends ma couronne, cher ami.

LYCON. — Que fais-tu là?

CLYSTHÈNE. — Je ne peux pas voir le mari de Lysistrata boire la tête nue, lorsque moi, un débauché, un inutile, je suis couronné de roses.

LYCON. — Mais je ne souffrirai pas.

PLUSIEURS VOIX. — Si, si, il faut qu'il la garde.

SALABACCHA. — Alors, raconte-nous comment ça s'est passé.

LYCON. — C'est bien simple. Je rentre à la maison, ce matin : naturellement je veux prouver à Lysistrata ma tendresse et la joie profonde que j'ai de la revoir, mais elle me fait observer que je suis couvert de poussière, que j'ai marché longtemps sous le soleil cuisant et qu'elle m'a préparé la baignoire.

SALABACCHA. — Ça doit être une femme très soignée, cette chère Lysistrata.

LYCON. — Je me plonge dans l'eau bienfaisante et tiède; le bain m'avait donné une faim terrible. Heureusement ma femme avait apprêté un repas extraordinaire : je mange comme Héraclès, je bois comme Dionysos; bientôt je me sens tout enflammé des fureurs de Cypris et je m'ébroue comme un petit âne bien repu d'orge; mais Lysistrata remarque que je suis très rouge, que j'ai le sang à la tête et qu'après avoir mangé, comme ça, tout de suite, c'est très dangereux.

CYNNAH. — La congestion!

PHILINNA. — L'apoplexie!

MYRTALE. — La mort peut-être!

LYCON. — Je reconnais qu'elle a raison, d'autant plus qu'un sommeil pesant commence à me gagner. En campagne on est habitué à manger du pain frotté d'oignon, et puis, tout à coup, on vous fourre des huîtres, du turbot, du lièvre, des pâtisseries, que sais-je? L'estomac n'est pas habitué à toutes ces nourritures... il y avait surtout un certain sylphium au miel qui ne voulait pas passer.

MYRTALE. — Rien n'est plus lourd... j'en ai mangé l'autre soir à souper chez Glycère... et la nuit j'ai eu un de ces cauchemars! J'aurais eu sur l'estomac un hoplite avec toutes ses armes et pour trois jours de vivres dans son sac que ça ne m'aurait pas incommodée davantage.

SALABACCHA. — A poids égal, j'aime mieux l'hoplite; mais continue, petit Lycon, tu nous intéresses.

LYCON. — Bref, je m'endors et je me réveille dans les meilleures dispositions. J'appelle Lysistrata; elle apparaît fardée de céruse; elle a répandu sur son corps des parfums enivrants et elle est drapée dans une transparente tunique de pourpre.

SOSIAS. — C'est comme Nicodice.

ACESTOR. — C'est comme Calonice.

LYCON. — Je pense que c'est pour moi qu'elle s'est ainsi parée, mais au lieu de venir près de moi, ma femme se met à danser comme une Dardanienne.

CYNÉSIAS. — C'est comme Myrhine.

LYCON. — Et en dansant elle chantait des chansons dont les paroles t'eussent fait rougir, Salabaccha.

SALABACCHA. — Pas possible?

LYCON. — Je veux la poursuivre, elle m'échappe : elle imite les cris de la passion et de la volupté.

SALABACCHA. — C'est joindre l'ironie à l'insulte, comme disait ce tigre auquel on voulait apprendre le béotien, après l'avoir arraché du désert natal.

LYCON. — En vain je veux la fléchir, autant vouloir cuire une pierre... je la supplie d'être à moi, je me roule à ses genoux, je la menace même, rien n'y fait... Enfin à bout de patience et d'attente, dans un état facile à saisir, je veux employer la force et violer ma propre femme.

LES HOMMES. — Io! Io! hardi Lycon.

LYCON. — Mais alors elle me fait jeter à la porte par ses esclaves en me criant : Faites la paix! faites la paix!

LES FEMMES. — Io! Io! Gloire à Lysistrata.

SALABACCHA. — En vérité tout cela est fort triste. Infortunés époux! N'est-ce pas ton avis, Phidon?

PHIDON. — Sans doute, je plains leur sort, mais je ne partage pas leur douleur. Toutes les femmes seront toujours à moi, car je ne prends de leur beauté que ce qui appartient à tout le monde, c'est-à-dire le spectacle. Je me contente de ce qu'elles ne peuvent me refuser, l'éclat de leurs yeux, l'harmonie de leur costume, la musique de leur voix, le parfum qui les escorte : nulle femme ne peut se plaindre d'être écoutée, regardée, admirée. Je reste dans le sillage des séductions qu'elles laissent derrière elles, et les soldats peuvent faire la paix ou la guerre, les femmes peuvent tenir leur serment ou se parjurer, peu importe ce qui arrivera pourvu que je ne devienne pas sourd et que, comme dit le sage, je puisse jouir de mes yeux!

DRACÈS. — Regardez donc Glycère : elle ouvre des yeux larges comme des boucliers.

CLYSTHÈNE. — Ta comparaison n'est pas juste, bon Dracès, car les yeux de Glycère sont plutôt faits pour l'attaque que pour la défense. La chère enfant est étonnée d'entendre un philosophe parler des femmes avec cette éloquence désintéressée et fleurie. C'est la nouvelle école : il y a vingt ans, Phidon aurait porté un long manteau d'étoffe grossière, un long bâton et une longue barbe, et il eût fait de longs discours. Aujourd'hui, il a une élégante tunique en laine de Phrygie, il est couronné de roses et il n'a pas plus de barbe qu'un éphèbe.

SALABACCHA. — Oui, mais il fait toujours de longs discours. Qu'en penses-tu, Lycon?

LYCON. — Ce philosophe, qui n'aime pas faire l'amour, me semble bouffon.

PHIDON. — Le geste de l'amour est rarement beau et je le dédaigne.

LYCON. — Nous le connaissons, ton dédain : c'est le dépit d'un eunuque!

PHIDON. — Ou le mépris d'un dieu.

LYCON. — Mais les dieux eux-mêmes font l'amour là-haut; par Cypris, ils ne s'en privent pas... ils descendent même sur la terre pour prendre nos femmes. Zeus a eu pour maîtresses des mortelles.

CLYSTHÈNE. — Philon l'a nié.

PHIDON. — Je ne l'ai pas nié, car nier c'est encore affirmer. Comment peut-on dire entre deux choses, c'est l'une qui est vraie et non l'autre? Tandis que moi je dis que ce sont les deux et peut-être une troisième.

CLYSTHÈNE. — Tu n'as pas nié, tu as ironié.



PHIDON. — C'est-à-dire que j'ai cherché à débarrasser le Zeus éternel et tout-puissant de légendes puériles, d'amours terrestres et de transformations animales qui l'amoindrissaient. Je ne l'ai pas discuté comme dieu, tant qu'il restait dans son olympe, je l'ai seulement jugé comme homme, lorsqu'il venait chez nous, ou comme animal, cygne ou taureau; c'était mon droit. C'était mon droit, mais quant à diminuer sa divinité, loin de moi cette pensée! Au contraire, car tandis que vous admettez, dans les hauteurs de l'éther, un Zeus souverain, trônant dans sa majesté, et en même temps, en bas, une puissance aveugle et sourde, mais sous laquelle tous, mortels, dieux et Zeus lui-même courbent la tête et que vous appelez le destin, moi, le premier, j'ai démontré que Zeus et le destin étaient un même principe, une même force et se confondaient. De sorte que si j'ai un peu plaisanté le maître des dieux, je l'ai singulièrement élevé en revanche, et c'est encore lui mon obligé.

DRACÈS. — En vérité, j'admire comme tu sais te retourner toujours à propos.

PHIDON. — Je dois cela, cher Dracès, à mon éducation; je fus initié de bonne heure aux mystères d'Agra, de Samothrace et d'Eleusis... j'ai fait partie du collège des prêtres qui interprétaient à Delphes les paroles de la Pythie... c'est une bonne école. Oui, je sais me retourner en ce sens que si je vois des oiseaux s'envoler à ma gauche, mauvais présage, alors vite je me retourne et les vois à ma droite... excellent présage : de sorte que si les événements deviennent malheureux, je me dis : C'était à gauche, et s'ils deviennent heureux, je me dis : C'était à droite, et de cette façon je peux croire encore à l'intervention des dieux. Deux augures ne peuvent se regarder sans rire... or, je cultive soigneusement en moi-même non pas deux, mais plusieurs augures, et vous comprenez que plus on est d'augures, plus on rit.

STRYMODORE. — C'est évident.

SALABACCHA. — Tu as fini de parler, Phidon. (*A l'esclave qui est derrière elle.*) Apportez les bassins et les cratères pour les ablutions.

Les convives se lavent les mains qu'ils tendent au-dessus des bassins que leur présentent des esclaves, tandis que d'autres esclaves portant des cratères leur versent de l'eau.

DRACÈS. — Maintenant que les ablutions sont terminées, il convient de faire des libations aux dieux.

CLYSTHÈNE. — Ne trouvez-vous pas, mes chers amis, qu'il est inutile de faire intervenir à chaque instant les Immortels dans les moindres actes de notre existence ! Nous les fatiguons à la fin, et les fatiguer n'est pas les prier. Ne nous occupons donc pas plus d'eux qu'ils ne s'occupent de nous et contentons-nous d'aimer les choses de la nature pour elles-mêmes, lorsqu'elles sont douces et bonnes, de même que nous aimons Salabaccha pour sa forme pure et ses lignes impeccables, sans nous inquiéter si une déesse habite en elle. (*Il se lève.*) C'est pourquoi je fais des libations à la seule Beauté dont la recherche constante élève l'âme et dont la possession, même rapide, nous fait semblables aux dieux, et je répands ce vin parfumé en l'honneur du rythme et de l'harmonie dont les lois éternelles président au

chœur des astres, comme à la majesté des vers et à la forme des formes qui est la femme!

Lycon bâille bruyamment.

SALABACCHA. — Est-ce que tu ne t'amuses pas, cher Lycon, avec nous?

LYCON. — C'est ce damné philosophe qui m'a assommé avec ses discours.

SALABACCHA. — Que veux-tu? A présent c'est une mode, une manie, une rage. Il ne se passe pas de festin sans qu'on y discute philosophie à perte de vue.

LYCON. — Par Apollon, disons des fables et chantons des chansons. Qui sait quelque bon mot, qu'il le sorte! Voulez-vous que je vous dise un conte dans le genre d'Esope ou dans la manière de Sybaris?... Tenez, je vais vous chanter l'écharpe d'Iris.

CLYSTHÈNE. — Non, mon vieux, reste donc tranquille : si tu n'as que ça en fait de nouveauté.

LYCON. — Ça m'est égal, moi, je ne tiens pas à chanter... je n'y mets pas d'amour-propre; mais, par Dionysos, qu'on fasse quelque chose! Voulez-vous que je vous propose une énigme?

GLYCÈRE. — Il a raison... plus de philosophie. Allons, Salabaccha, ordonne à Myrtale de nous dire quelque poétique légende.

CLYSTHÈNE. — Peut-être n'a-t-elle pas apporté sa musique?

SALABACCHA. — Myrtale est la complaisance même; qu'on lui donne la lyre d'ivoire aux cordes d'airain, elle ne se fera pas prier.

Une esclave apporte la lyre.

MYRTALE, *tirant quelques accords.* — Je vous dirai donc pourquoi la blonde Cypris est sortie des eaux violettes de la mer.

Elle chante en s'accompagnant sur la lyre.

Ainsi que les flots que l'écume argente,
Qu'ils soient noirs ou bleus, gris ou violets,
Ou bien verts avec de pervers reflets,
Les yeux sont pareils à la mer changeante.

Et pareils à la vague paresseuse
Qui suit son chemin rythmé sous le vent,
Les seins se baissant et se soulevant
Ont le rythme lent de la mer berceuse.

Tout à tour câline et grave et captante,
Et sachant trouver de subtils accents
Pour dire les mots d'amour caressants,
La voix est semblable à la mer chantante.

Et, de même que l'onde ensoleillée
Répand dans les airs sa fine saveur,
La Chair que l'Amant baise avec ferveur,
Joyeuse, a le goût de la mer salée.

Or voilà pourquoi Cypris, notre mère,
Tordant l'or de ses cheveux éclatants
Sortit, un matin du jeune Printemps,
O flots argentés, de votre onde amère.

SALABACCHA. — Nous te remercions, charmante Myrtale : tu as la voix des sirènes comme tu en as la grâce et la blondeur. Vraiment il était grand temps que tu nous chantasses ces choses eurythmiques, pour nous faire oublier les subtilités du cher Phidon.



MYRTALE. — JE VOUS DIRAI DONC POURQUOI LA BLONDE CYPRIS EST SORTIE DES EAUX VIOLETTES DE LA MER.

STILBONIDE. — Qu'attends-tu, Salabaccha, pour faire venir les danseuses et les joueuses de flûte?

SALABACCHA. — Elles viennent : mes chers amis, je vous ai ménagé une surprise.

Danseuses et joueuses de flûte. C'est d'abord avec les bras, puis avec les hanches, une danse

très lente et voluptueuse ; puis peu à peu les danseuses s'animent, tournoient en un mouvement qui s'accélère de plus en plus et finalement tombent à terre, cependant que les convives excitent les danseuses en frappant dans leurs mains.

DRACÈS. — Comment appelles-tu cette danse, divine Salabaccha?

SALABACCHA. — Elle n'a pas de nom : c'est une danse de mon pays que toutes les femmes connaissent.

STILBONIDE. — Ce n'est pas évidemment la danse que l'on est accoutumé de voir à Athènes, à Corinthe et dans les autres villes, mais elle n'en est pas moins curieuse et éminemment suggestive.

STRYMODORE. — Ce n'est pas de la danse, c'est de la décadence.

PHIDON. — Platon la trouverait immorale et dissolvante et la bannirait de sa République.

CLYSTHÈNE. — Platon est avant tout un empêcheur de danser du ventre... il n'admet que la pyrrhique et la caryatique.

SALABACCHA. — Et maintenant, mes chers amis, si vous êtes las d'être couchés, car tout fatigue, même le repos, je vous permets de vous lever pour vous dégourdir les jambes. Donc allez où bon vous semble, circulez comme il vous plaira ; vous le savez, toute la maison est à vous. Ceux qui veulent jouer trouveront des osselets, des dés, des échecs et des cottabes... que ceux qui ne jouent pas fassent la cour à mes amies... enfin vous êtes entièrement libres.

Tous se lèvent, se groupent, se dispersent

DRACÈS. — Je te propose douze coups aux dés, Strymodore; l'enjeu est de douze mines.

STRYMODORE. — J'accepte, par Hermès, tu n'as pas encore mon argent.

DRACÈS. — Tu ne joues pas, Phidon?

PHIDON. — En ma qualité de philosophe, je n'ai jamais touché un osselet; mais j'aime à regarder jouer et même je parie volontiers.

Ils disparaissent.

SALABACCHA, *à Lycon*. — Tu ne joues pas, mon beau capitaine... Viens faire une partie de dés.

LYCON. — Je ne joue jamais.

SALABACCHA. — Avec moi... tu ne peux pas me refuser.

LYCON. — Oui, mais si l'on ne joue pas trop d'argent... parce que si je gagne, ça m'ennuierait de te voir perdre et si je perds, ça m'ennuierait bien plus de ne pas gagner. Voyons, ça se comprend.

Il rit lourdement.

SALABACCHA. — Nous jouerons ce que tu voudras.

Cependant des couples se sont formés : Théorus et Myrtale, Acestor et Cynnah, Dercyle et Glycère, Cynésias et Philinna.

LYCON. — Tes amies auront fort à faire cette nuit; le vin et les danseuses ont singulièrement excité mes soldats.

Ils sortent. Passent Philinna et Cynésias.

SCÈNE III

PHILINNA, CYNESIAS

CYNÉSIAS. — Mais certainement je t'adore.

PHILINNA. — Tu me désires.

CYNÉSIAS. — C'est la même chose, par Héraclès!

PHILINNA. — Comme tu es prompt à t'enflammer, petit Cynésias... tu me dis que tu m'adores et tu me connais à peine.

CYNÉSIAS. — Je peux te le prouver.

PHILINNA. — Je n'en doute pas.

CYNÉSIAS. — Tu es aussi enrageante que Myrrhine.

PHILINNA. — Tu vois, tu parles toujours de ta femme, tu y reviens sans cesse... ah! tu sais, je suis très jalouse. Va, c'est Myrrhine que tu aimes et non pas moi, et qui me dit, si je te cède, que ce n'est pas sa bouche que tu embrasseras sur la mienne.

CYNÉSIAS. — Par Zeus paternel! une bouche est une bouche, et vous avez chacune la vôtre... tu plaisantes.

PHILINNA. — Dis-moi : donnerais-tu de l'argent à ta femme... pour avoir d'elle ce que tu demandes de moi?

CYNÉSIAS. — Sous aucun prétexte... c'est comme si tu me demandais si je donne de l'argent chaque fois que je prends du vin à la grosse outre que j'ai dans ma cave : j'ai payé l'outre une fois pour toutes, j'imagine, et c'est ça le mariage.

PHILINNA. — En outre. Alors si tu veux que je croie que tu fais vraiment une différence entre ta femme et moi, donne-moi cinq mines.

CYNÉSIAS. — Ça fait cinq cents drachmes,



C'est d'abord avec les bras, puis avec les hanches, une danse très lente...

c'est beaucoup... est-ce que tu ne pourrais pas!...

PHILINNA. — Oh! je t'en prie, ne me marchande pas comme une lamproie : tu as des façons de traiter les femmes! Tu crois sans doute parler à ton outre de Myrrhine. Sache bien que donner, ce n'est pas dans nos mœurs : recevoir à la bonne heure, ainsi font les déesses! L'exemple vient de haut! Regarde la position des mains dans leurs statues; lorsque nous leur demandons des grâces, elles nous tendent leurs mains renversées, non pour donner mais pour recevoir.

CYNÉSIAS. — C'est vrai pourtant : je n'avais jamais remarqué.

PHILINNA. — Allons, cher Cynésias, ne sois pas confus et maussade; d'ailleurs ce que je disais c'était pour t'éprouver, car avant tout je suis liée par mon serment et je ne le trahirai pas... pour cinq mines du moins, et même si le Pactole sortait de son lit pour couler dans le mien.

Ils ont passé. Viennent Théorus et Myrtale.

SCÈNE IV

MYRTALE, THEORUS

THÉORUS. — Sitôt que je suis entré ici, en te voyant, je me suis dit : Tiens voilà une figure que je connais! Tu ne te souviens pas de moi... Théorus, le fils du boulanger?

MYRTALE. — C'est-à-dire que c'est vague.

THÉORUS. — Voyons, rappelle-toi... rue des Trépieds, nos maisons étaient voisines, je t'ai vue haute comme ça. Nous avons grandi ensemble : j'ai même dû un moment t'épouser.

MYRTALE. — M'épouser? Je devrais me rappeler pourtant : il n'y en a pas des flottes qui aient eu cette idée-là. C'est curieux!

THÉORUS. — Ta mère Crobyle était bien la fruitière qui faisait le coin...

MYRTALE. — Qu'entends-tu par faire le coin?

THÉORUS. — Que de fois, étant enfant, je suis allé avec ma mère chercher des légumes chez la tienne.

MYRTALE. — Ah! alors, tu te trompes, mon ami. D'abord ma mère ne s'appelait pas Crobyle et apprends qu'il n'y a jamais eu de fruitières dans ma famille.

THÉORUS. — Je ne savais pas... d'ailleurs ce n'est pas déshonorant. Euripide est le fils d'une fruitière.

MYRTALE. — Ça le regarde, c'est son affaire... mais encore une fois, tu te trompes : tu confonds sans doute avec Glycère, cette jolie blonde qui vient derrière nous... Chut! c'est mon amie.

THÉORUS. — Je te demande pardon, si je t'ai froissée... tu sais, moi, je parle sans chercher mes mots, comme ça me vient... mais le cœur y est : tu serais même la fille de Cléon que je voudrais encore de toi.

MYRTALE. — Non, tu ne m'aimes pas tant que ça, puisque tu t'es trompé de mère!

Ils ont passé ; viennent Dercyle et Glycère.

SCÈNE V

GLYCERE, DERCYLE

DERCYLE. — Alors, ce serment, c'est sérieux?

GLYCÈRE. — Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

DERCYLE. — Pourquoi me dis-tu ça d'un air courroucé?

GLYCÈRE. — Je ne suis pas en colère, je suis triste, parce que tu as été grossier... c'est vrai, tu m'as parlé comme à une fille... parce que tu m'as rencontrée ici, tu t'imagines sans doute... Va, je ne suis pas ici dans mon milieu et je vaux mieux que toutes les femmes qui m'entourent.

DERCYLE. — Par Castor, je n'en doute pas... Je n'ai pas eu l'intention de t'offenser... je ne sais pas comment il faut te parler... moi aussi, je ne suis pas dans mon milieu.

GLYCÈRE. — C'est vrai, ce n'est pas tout à fait ta faute, et tu as l'air d'un excellent garçon. Plus tard, si nous nous revoyons, quand la paix sera faite, je te raconterai à la suite de quels malheurs de famille j'ai connu ce monde pour lequel je n'étais certes pas née. Fille d'un ancien officier supérieur...

Ils ont passé ; viennent Acestor et Cynnah.

SCÈNE VI

CYNNAH, ACESTOR

ACESTOR. — Par exemple, si je m'attendais à ça en venant ici!

CYNNAH. — A quoi t'attendais-tu donc?

ACESTOR. — Par Neptune équestre, on ne se moque pas des gens à ce point-là.

CYNNAH. — Où prends-tu qu'on se moque de toi? En tout cas, moi je t'ai prévenu que l'amour n'avait pour moi aucun attrait... je trouve ça assommant. Ce n'est pas ma faute : il y a deux sortes de tempéraments, Pasiphaë et moi. Tu comprends que dans ces conditions-là, je serais bien bête de trahir mon serment, puisque ça ne doit me faire aucun plaisir.

ACESTOR. — Toujours ce serment! Vous vous êtes donc toutes donné le mot?

CYNNAH. — Absolument.

ACESTOR. — Comment, nous ne pourrons pas venir à bout de ces femelles, de ces pestes!

CYNNAH. — Acestor, t'as tort... ne te mets pas en colère : tu as contre toi toutes les femmes d'Athènes, tu ne peux pas lutter : il faut en prendre ton parti et te contenter, comme dit Phidon, de l'éclat de nos yeux, de l'harmonie de notre costume et de la musique de notre voix... enfin de tout... excepté ça.

SCÈNE VII

LYCON, SALABACCHA

SALABACCHA, *amenant Lycon dans un coin isolé devant la baie.* — Tiens, venons ici, nous serons très bien : il n'y a plus personne. Les hommes sont en train de jouer et nos amies sont fort occupées avec tes compagnons.

LYCON. — Tu crois qu'on ne viendra pas nous déranger?

SALABACCHA. — Etends-toi là, et ne t'inquiète de rien.

LYCON. — Tu vas venir près de moi?

SALABACCHA. — Tout à l'heure... je vais d'abord te chercher un coussin pour mettre sous ta tête.

LYCON. — Je n'en ai pas besoin...

SALABACCHA. — Si... si... tu seras mieux.

Elle va chercher un coussin et le dispose sous la tête de Lycon.

LYCON. — Viens, maintenant.

SALABACCHA. — Où ça?

LYCON. — Près de moi, par Cypris! couche-toi à mes côtés.

SALABACCHA. — Comme tu es pressé, petit Lycon. Veux-tu boire?

LYCON. — Je n'ai soif que de tes lèvres.

SALABACCHA. — Contente-toi d'abord de la coupe. Bois, c'est du vin de Chio, et c'est Salabaccha elle-même qui te le verse.

LYCON. — Les dieux eux-mêmes dans



SALABACCHA. — COMME TU ES PRESSÉ, PETIT LYCON.

leur Olympe vermeil n'ont pas de plus bel échanson. Viens, ma divine Hébé!

Il lui prend la taille et veut l'attirer près de lui.

SALABACCHA. — Eh bé, eh bé, que fais-tu là? (*Elle trempe ses lèvres dans la coupe.*) Tiens, tu boiras où j'ai trempé mes lèvres.

LYCON. — Par Castor, ce vin en est tout parfumé.

Elle s'assied près de lui.

SALABACCHA. — La belle nuit!... admire ce clair de lune et sens-tu le parfum des lauriers-roses que nous apporte la brise du soir. Ne trouves-tu pas qu'une telle nuit porte à la rêverie.

LYCON. — Je trouve surtout qu'elle porte à l'amour.

Il l'embrasse brutalement.



SALABACCHA — Regarde plutot.

SALABACCHA. — Voyons, reste tranquille.

LYCON. — Mais tu crois donc que je ne ressens rien près de toi. Ecoute, Salabaccha, dès que je t'ai aperçue, je me suis senti brûlé d'une flamme soudaine et dévorante. Les poètes parlent de sentiments semblables. Jusqu'à présent, j'ai cru qu'ils exagéraient; mais je me rends bien compte que ça peut arriver. J'éprouve quelque chose qui est étrange et qui n'est pas naturel et tu me demanderais de te sacrifier ma fortune, mes enfants, ma femme même, par Zeus paternel, je crois que je n'hésiterais pas un seul instant.

SALABACCHA. — A la bonne heure, c'est parler en homme.

LYCON. — Mais insensé que je suis! Consentirais-tu à me suivre dans ma pauvre maison, à partager ma vie laborieuse et sans luxe? Et puis, je ne suis qu'un rude soldat et tu regretterais bien vite les beaux jeunes gens et les discours des philosophes.

SALABACCHA. — Ah! cher Lycon, quelle erreur est dans toi, et si tu savais comme ce luxe me pèse, comme ces jeunes efféminés aux doigts chargés de bagues me sont odieux et comme les philosophes m'ennuient. Tandis que toi, tu es naïf et fort... tu as des épaules larges, et tu me troubles étrangement.

LYCON. — C'est vrai?

SALABACCHA. — Tu ne le vois donc pas, tu ne le sens donc pas.

Elle se câline contre lui.

LYCON. — Hé bien, hé bien, alors... viens!

SALABACCHA. — Hélas! je suis liée par mon serment. Ah! sans ça, nous aurions pu être si heureux ensemble. Et puis, je t'aurais appris des voluptés dont tu n'as jamais eu l'idée auprès de ta triste femme : tu sais, dans mon pays, les femmes sont ardentes et savantes... enfin ça ne se peut pas.

LYCON. — Si, si, il le faut.

Il la prend dans ses bras.

SALABACCHA. — Comme tu es fort!... est-ce que tu me battrais?

LYCON. — Oui, si tu le méritais.

SALABACCHA. — Tu veux donc que je t'adore. Ah! maudit serment. Voyons, Lycon, laisse-moi.

Elle se dégage.

LYCON. — Aïe!

SALABACCHA. — Tu t'es fait mal.

LYCON. — Par Castor, je me suis retourné un ongle... Il te faut donc une ceinture de fer pour soutenir ta gorge.

SALABACCHA. — Insolent! apprends que je n'ai pas de ceinture et que c'est contre ma gorge elle-même que tu t'es retourné un ongle.

LYCON. — Tu plaisantes.

SALABACCHA. — Regarde plutôt.

LYCON. — C'est pourtant vrai... par les dieux. Ah! ma belle amie, quelle fermeté et



Salabaccha. — A bas les mains...
Regarde, mais ne touche pas.

quelle douceur! Tes seins sont durs comme de jeunes coings.

SALABACCHA. — Tu me chatouilles... tu me tâtes comme on fait pour les victimes.

LYCON. — C'est moi la victime. Tu as des parfums qui me grisent... Ma femme n'en a pas de pareils.

SALABACCHA. — C'est que ta femme emploie des parfums de Rhodes, tandis que je n'emploie que des parfums de Syrie... Ils sont plus fins, mais ils coûtent plus cher.

LYCON. — Comme ces étoffes sont douces.

SALABACCHA. — Je ne porte que des tuniques de soie... c'est plus doux à la peau.

LYCON. — Ma femme n'a pas des dessous aussi élégants : elle porte de simples tuniques de lin. Heureux l'amant d'une créature telle que toi.

SALABACCHA. — Des tuniques de soie ne font pas le bonheur, cher Lycon, mieux vaut un cœur qui vous aime.

LYCON. — O Salabaccha, ainsi que les nuées qui s'élèvent des abîmes mugissants de l'Océan et qui voilent l'éclat du soleil, ainsi ta souple et fine tunique me voile l'éclat de ton corps divin et la splendeur de ta chair ardente ; mais de même que le soleil nous réchauffe à travers les nuées, ton corps me brûle à travers l'étoffe légère.

SALABACCHA. — A bas les mains... Regarde, mais ne touche pas.

LYCON. — Crois-tu donc que je sois comme Phidon qui ne demande qu'à jouir de ses yeux... J'entends bien jouir du reste.

SALABACCHA. — Et mon serment, tu veux donc que je me parjure ?

LYCON. — Je prends tout sur moi ; ne t'en inquiète pas

SALABACCHA. — Etends-toi sur ce lit et dors.

LYCON. — O divine reine de Cypre, de Paphos et de Cythère, vois mes souffrances, et toi, ma belle maîtresse aux cheveux de ténèbres, tu n'auras donc pas pitié de moi ?

SALABACCHA. — Je suis liée par un serment inviolable.

LYCON. — Prends garde ; par les déesses, je le jure, toi ou ton serment, l'un de vous deux sera violé tout à l'heure.

SALABACCHA. — Le rêve de ma vie ! Quoi, tu me violerais ?

LYCON. — Oui, par Cypris, si tu continues à m'enflammer de la sorte.

SALABACCHA. — Ah ! par Artémis, ne me tente pas.

Et rattachant le bandeau de son podéion, elle laisse voir sa jambe.

LYCON. — C'est donc toi qui l'auras voulu.

Il se jette sur elle.

SALABACCHA, *criant*. — Au secours... accourez tous mes amis... Ah ! ah !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, TOUS

Aux cris de Salabaccha, tous les convives : courtisanes, philosophes, guerriers accourent. Clysthène et Phidon séparent Lycon et Salabaccha.

CLYSTHÈNE. — Quels sont ces cris ? Qui égorge-t-on ?

SALABACCHA. — C'est cette brute qui s'est jetée tout à coup sur moi, comme un taureau furieux. Admirez le butor !

LYCON. — Par Hermès, mes amis, cette femme n'a que ce qu'elle mérite : voilà trois heures qu'elle me dit qu'elle m'adore, et qu'elle me parle de ses tuniques de soie, qu'elle me fait tâter sa gorge et me montre sa jambe.

PHIDON. — O malheureux Lycon, quelle infortune est la tienne ! Trompé dans ton ardeur, quelle flamme te dévore ! Ah ! tu me fais pitié et quel mortel pourrait résister à un pareil supplice ?

CYNÉSIAS. — Maudites femmes ! Ton histoire, Lycon, est la nôtre, et il est clair que ces coquines se moquent de nous.

LYCON. — O Salabaccha, infâme créature, femme sans loyauté.

SALABACCHA. — J'ai été loyale, j'en atteste les déesses. Je t'ai dit que tant qu'un bon traité avec les Lacédémoniens ne mettrait pas fin à cette stupide guerre...

LES COURTISANES. — Oui, oui, elle a raison. Faites la paix, faites la paix !

LYCON. — Mais qu'entends-je, mes amis ? Ces femmes prétendent se mêler de nos affaires et décider de la paix ou de la guerre.

ACESTOR. — Quelle audace !

LYCON. — Voilà qui est bouffon. Que je meure misérable plutôt que d'obéir à qui porte un voile.

SALABACCHA. — S'il n'y a que ça qui t'arrête, tiens, prends mon voile, dispose-le autour de ta tête et tais-toi.

CYNNAH. — Prends aussi ma ceinture.

GLYCÈRE. — Et mes chaussures persiques.

Elle lui lance son cothurne à la tête.

LYCON. — C'en est trop, mes amis... par Cérès, tant qu'il me restera un souffle de vie, je n'entends pas leur prêter à rire.

CYNÉSIAS. — Qu'on leur fasse sauter les dents hors des gencives, elles ne parleront plus tant.

PHILINNA. — Ne fanfaronne pas de la sorte, petit Cynésias, ou, par Pallas, quand tu rentreras chez toi, ta vieille mère elle-même ne saura te reconnaître.

LYCON. — Quel outrage! Châtions-les si nous sommes vraiment des hommes. Enlevons nos tuniques... il faut que l'homme sente l'homme et combattons nus des pieds à la tête.

PHILINNA. — Allons, mes amies, enlevons nos tuniques, il faut que la femme sente l'odeur de la femelle furieuse.

CYNNAH. — Si tu approches, je te jure que tu ne mangeras plus d'ail, ni de fèves noires.

Alors brusquement, Acestor saisit Cynnah et, aidé de Cynésias, veut l'emporter. Il y a une bagarre autour de Cynnah, ainsi enlevée à tour de bras.

LES SOLDATS. — Oui, oui... emmenons-la, emmenons-la... c'est elle qui n'aime pas faire l'amour... qu'elle paye pour toutes.

LES COURTISANES. — Brutes! lâches! barbares! satyres!... six contre une femme!... Ils vont la tuer... Doris, va chercher les Scythes.

CYNNAH, *échevelée*. — Au secours, mes amies, au secours... Ne me laissez pas emmener... j'ai très peur... ils sont trop!

Cependant, Phidon, Dracès, Clysthène, Sacas, Stilbonide sont intervenus. Les esclaves se sont précipitées sur la porte pour empêcher la sortie des soldats. Enfin, les courtisanes aidées de leurs amis, parviennent à reconquérir Cynnah... Il y a quelques instants de détente. Chacun reprend son souffle, ou échange encore des propos sans douceur.

THÉORUS. — Allons, Myrtale Crobylide, fais ton métier, sois bien friponne!

MYRTALE, *à Théorus*. — Si tu me touches seulement du bout du doigt, on va tout à l'heure te poser des ventouses.

DERCYLE, *à Glycère*. — Et toi, fille d'un ancien officier supérieur...

GLYCÈRE. — Si je n'avais pas peur de te montrer mon jardin, je t'allongerais un bon coup de pied.

DERCYLE. — Ne te gêne pas.

GLYCÈRE. — Tu serais trop content!

SALABACCHA. — Par Castor! mes chères amies, remettez vos tuniques.

PHIDON. — C'est dommage!

SALABACCHA. — Ne voyez-vous pas qu'ils sont ivres. (*Montrant Lycon.*) Regardez cette figure empourprée, cette couronne grotesque!

PHILINNA. — Allez-vous coucher, ivrognes!

CYNNAH. — Allez cuver votre vin.



CYNNAH. — SI TU APPROCHES, JE TE JURE QUE TU NE MANGERAS PLUS D'AIL, NI DE FÈVES NOIRES.

SALABACCHA. — Esclaves, qu'on apporte des torches et qu'on les reconduise chez eux, en les soutenant sous le bras, sans quoi ils vont choir comme des Silènes.

CLYSTHÈNE. — Ah! Circé, tu les as changés en pourceaux.

Les esclaves apportent les torches.

LYCON. — Allons! Acestor, Théorus, Dercyle, Cynésias, étranglons de nos propres mains ces chiennes immondes.

THÉORUS ET DERCYLE. — Oui, oui, étranglons-les.

CYNÉSIAS. — Egorgeons-les, comme des génisses destinées au sacrifice.

SALABACCHA. — Ecoutez-les... ils veulent nous égorger, tout simplement.

PHILINNA. — Si on se laisse faire.

CYNNAH. — Très peu pour moi.

MYRTALE. — On est là!

GLYCÈRE. — Et comment!

SALABACCHA. — Philinna, Cynnah, Glycère, Mystale, prenez chacune une torche, et, s'ils approchent, brûlons-les vifs.

PHILINNA. — C'est ça, mettons le feu à leurs tuniques.

LYCON. — As-tu fini de croasser, vieille corneille.

Philinna poursuit avec sa torche Lycon qui s'enfuit.

CYNNAH, *poursuivant Acestor.* — Oh! oh! tu n'aimes pas la chaleur.

MYRTALE, *poursuivant Théorus.* — Attends, toi, je vais te roussir les cheveux.

GLYCÈRE, *poursuivant Dercyle.* — Et toi, tu vas flamber comme un peuplier frappé par la foudre.

Et quand les soldats sont partis

SALABACCHA. — Assez, mes amies. Déjà, une odeur de bouc grillé me prend à la gorge. Epargnons-les, et qu'ils aillent dire aux autres Athéniens comment les courtisanes tiennent leur serment.





LYSISTRATA. — AH ! TU VOIS, LE CHATIMENT NE S'EST PAS FAIT LONGTEMPS ATTENDRE.

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au deuxième acte. — La nuit encore, mais le jour va paraître, les étoiles pâlissent. Au milieu du calme et du grand silence, on entend un bruit effroyable. Agathos et Lysistrata sortent du temple précipitamment.

SCÈNE PREMIÈRE

AGATHOS, LYSISTRATA

LYSISTRATA, *tout émue.* — Comment ça s'est-il fait?

AGATHOS. — Je ne sais pas.

LYSISTRATA. — C'est effroyable! Ah! tu vois, le châtiment ne s'est pas fait longtemps attendre.

AGATHOS. — Quel châtiment?

LYSISTRATA. — Mais cette statue qui, en tombant, a failli nous écraser! N'est-ce pas un signe manifeste du courroux de la déesse dont nous avons profané le temple?

AGATHOS, *très calme.* — Tu as une fâcheuse tendance, Lysistrata, à attribuer aux effets les plus simples des causes surnaturelles.

LYSISTRATA. — Tu trouves simple, toi, qu'Artémis se soit brisée en mille miettes sur le sol?

AGATHOS. — En mille miettes, tu exagères; elle a le bras et le nez cassés, voilà tout. La statue n'était pas solide, nous étions appuyés contre le socle et un mouvement trop brusque l'a fait choir. Artémis n'est pas habituée à des offrandes de ce genre.

LYSISTRATA. — Elle a bien failli nous écraser. Ah! j'ai eu tort de trahir mon serment : nous aurions pu en être cruellement punis.

AGATHOS. — Tu es étrange; mais si c'était, comme tu le dis, un signe de la colère d'Artémis, la statue en tombant nous eût broyés, tandis que c'est elle qui a le bras et le nez cassés : singulière façon, tu m'avoueras, pour une immortelle de prouver son mécontentement.

LYSISTRATA. — Oh! toi, tu as toujours une

façon d'arranger les choses. D'abord, tu ne crois à rien, c'est bien simple.

AGATHOS. — Moi, par Zeus, je crois à tout ce qu'on veut. Mais il y a deux façons d'interpréter l'événement et je choisis, sans hésiter, la plus avantageuse. Or, tu prétends qu'Artémis s'est vengée de ce que nous avons profané son temple, mais considère que ce temple était, il n'y a pas bien longtemps encore, consaré à Cypris, il est donc aussi logique de prétendre que Cypris prend possession de sa demeure, et alors l'accident, loin d'être néfaste, nous devient le plus favorable du monde. Calme ta conscience.

LYSISTRATA. — Comment raccommoder la statue et la remettre sur son socle?

AGATHOS. — Ne raccommodons rien, par les augustes déesses, ne raccommodons jamais! Mais achevons au contraire de briser Artémis et remplaçons-la froidement par la statue de Cypris qu'on a descendue dans les caves du temple... L'histoire est pleine de substitutions semblables.

LYSISTRATA. — C'est égal, dans un temple!...

AGATHOS, *simplement.* — Dans un temple, le phénomène prend le ton de miracle.

LYSISTRATA. — Et tu crois que les Athéniens?...

AGATHOS, *d'un ton dégagé.* — S'ils marcheront? Comme des prêtres! Qui ne connaît l'amour de ce peuple spirituel pour le merveilleux? Sois bien persuadée que ses plus solides croyances ont pour point de départ des petits faits aussi simples et aussi naturels; seulement il ne faut pas le dire, parce qu'alors la religion s'effondrerait (*Gravement.*) et il en faut pour le peuple..

LYSISTRATA. — Tu n'es qu'un impie et tu seras condamné à boire la ciguë.

AGATHOS. — Je ne suis pas un impie, mais un précurseur, et je ne boirai pas la ciguë, parce que j'aurai grand soin de garder mes opinions pour moi-même.

LYSISTRATA. — Mais comment remonter la statue de Cypris qui est dans les caves du temple?

AGATHOS. — Quoi de plus facile? N'est-ce pas la plus légère des déesses?

LYSISTRATA. — Oui, mais en marbre, elle est très lourde. Il est vrai que tu es fort, Agathos!

AGATHOS. — Je l'étais...

LYSISTRATA. — Voyons, tais-toi donc, imbécile!

AGATHOS. — Je vais toujours essayer.

LYSISTRATA. — Hâte-toi, car bientôt le jour va se lever... Déjà le coq chante; au ciel les étoiles pâlissent... Hâte-toi et remonte la déesse pendant que je vais faire le guet.

Agathos disparaît dans l'intérieur du temple.

SCÈNE II

LYSISTRATA, puis CALLYCE et NICOSTRATE, puis AGATHOS

LYSISTRATA. — J'entends des pas, un bruit de voix... Alerte! (*Surviennent Callyce et Nicostrate.*) Ah! c'est vous, mes chers enfants, vous m'avez fait peur.



CALLYCE. — AH CHÈRE LYSISTRATA, QUELLE NUIT DE JOIE ET DE DÉLICES!

CALLYCE. — Je ne suis pas en retard, ma tante... au premier chant du coq.

AGATHOS, *survenant*. — Qu'y a-t-il?

LYSISTRATA. — Ce n'est rien. C'est ma nièce Callyce qui vient se reconstituer prisonnière.

AGATHOS. — Et cet homme?

LYSISTRATA. — C'est Nicostrate, son époux.

AGATHOS. — Il arrive fort à propos. Je ne peux venir à bout de remonter tout seul la déesse. Descends avec moi, Nicostrate, tu vas m'aider : tu es fort?

NICOSTRATE, *regardant Callyce*. — Je l'étais.

CALLYCE, *minaudant*. — Ah! voyons, Nicostrate.

LYSISTRATA. — Allons, allons, mes amis, par Pallas, l'heure des enfantillages est passée. Toi, Nicostrate, va avec Agathos, et obéis sans comprendre. (*Agathos et Nicostrate disparaissent.*) Eh bien! ma chère Callyce, es-tu contente?

CALLYCE. — Ah! chère Lysistrata, quelle nuit de joie et de délices!

LYSISTRATA. — Nicostrate fut à la hauteur...

CALLYCE. — Ah! encore plus haut, ma tante. Comment te prouver ma reconnaissance?

LYSISTRATA. — En me jurant de ne pas dire un mot de ce que tu vois en ce moment.

CALLYCE. — Je le jure... d'autant plus que je ne vois rien.

LYSISTRATA. — Si tu veux que la nuit prochaine et les suivantes ressemblent à celle que tu viens de passer, il faut me seconder.

CALLYCE. — Je ne demande pas mieux. Parle, j'obéirai.

LYSISTRATA. — Ma chère Callyce, le moment est solennel : nous sommes en train de faire un miracle avec Agathos, pour assurer la paix... Dès que Nicostrate sera remonté, tu l'emmèneras chez toi et tu ne bougeras pas.

CALLYCE. — Mais on s'apercevra que je ne suis plus dans le temple... Que répondre si on me demande qui a ouvert la porte?

LYSISTRATA. — Tu diras que tu as entendu un bruit épouvantable, et que la porte s'est ouverte toute seule... par miracle.

CALLYCE. — Encore!

LYSISTRATA. — Pourquoi pas? Pendant que nous y sommes, un de plus, un de moins, ça n'a pas d'importance. Mais voilà nos hommes qui reviennent. Eh bien?

AGATHOS. — Avec l'aide de Nicostrate, j'ai mis Cypris à la place d'Artémis. La déesse de l'amour a remplacé la déesse de la chasteté.

LYSISTRATA. — Tout est pour le mieux. Rentrons dans nos maisons et tenons-nous tranquilles. Je me charge d'interpréter l'événement pour le plus grand bonheur d'Athènes et pour le salut de la République!

Chacun rentre chez soi.

SCÈNE III

PHIDON, CLYSTHENE, STRYMODORE, SACAS, STILBONIDE, LYCON, THEORUS, DERCYLE, CYNESIAS, ACESTOR ; puis SALABACCHA, PHILINNA, GLYCERE, CYNNAH, MYRTALE.

CLYSTHÈNE. — Mes amis, vous pouvez éteindre ces résines... il va faire jour, les premières lueurs du matin font déjà pâlir les feux de nos torches.

STRYMODORE. — Déjà l'aurore aux doigts de roses entr'ouvre les portes de l'Orient.

CLYSTHÈNE. — Moi qui fais ordinairement du jour la nuit et de la nuit le jour, je ne suis vraiment pas fâché de voir lever l'aurore une fois en ma courtisane de vie : c'est un beau spectacle! Regardez donc ce temple : les premiers rayons du soleil en le caressant semblent l'avoir fleuri de roses.

SALABACCHA, *survenant*. — Mes chers amis, pendant que vous passiez chez moi toute la nuit à courtiser mes compagnes, avez-vous réfléchi que les galants pouvaient fort bien en profiter pour s'introduire chez vos femmes?

CYNÉSIAS. — Mais, par Hermès, ce serait bien possible. Pourtant, étant donné les dispositions dans lesquelles nous les avons laissées.

SALABACCHA. — Sans doute, mais il arrive souvent que la porte qui se ferme devant le mari s'ouvre devant l'amant.

CYNÉSIAS. — Elle a raison... Courons nous en assurer.

Ils s'en vont en courant vers leurs maisons... à l'exception de Lycon.

PHILINNA, *riant*. — Ah! ah! ils détalent comme des lièvres.



GLYCÈRE. — Seul Lycon n'a pas bougé.

SALABACCHA. — C'est le mari de Lysistrata!

LYCON. — Oh! par Castor, je suis bien tranquille... Les dieux me préservent jamais d'être jaloux et de donner la comédie aux voisins. Je trouve qu'il n'est rien au monde de plus ridicule et de plus odieux. Toutes les femmes ne sont pas des coquines et, par Pallas, il y en a qui méritent qu'on ait confiance en elles... Je ne serais pas fâché pourtant de constater moi-même que Lysistrata est bien de ces femmes-là et je vais de ce pas...

Il va à la porte de sa maison et la secoue.

UNE VOIX DANS LA MAISON. — Qui est là? qui est là?

LYCON. — Ouvre Syra, c'est moi, c'est ton bon maître.

La porte s'ouvre, il entre dans la maison. Cependant les maris reviennent avec leurs femmes.

CYNÉSIAS. — J'ai trouvé ma belle Myrrhine dormant bien tranquille dans son grand lit et je tiens à lui rendre un public hommage.

ACESTOR. — Ma femme était déjà levée et occupée à laver le linge de la maison. Brave créature! elle ne pouvait fermer les yeux et, pour calmer la fièvre de ses sens, elle faisait la lessive.

THÉORUS. — Nous avons trouvé Hirondelle dormant avec Rosée... pas, Dercyle?

DERCYLE. — Oui, Théorus, telles deux nymphes. Ah! nous n'avons pas à craindre les galants. Quelle garantie pour l'avenir!

THÉORUS. — Quelle certitude!

DERCYLE. — Cultivons-la, cette précieuse amitié.

THÉORUS. — Cultivons-la jalousement.

SALABACCHA. — Et Lampito, qu'a-t-elle fait toute la nuit?

TARAXION. — Elle a veillé sur mon sommeil, et ne m'a pas quitté un instant, pas un seul instant.

CYNÉSIAS. — Repoussés par nos femmes et par les courtisanes, est-il une infortune plus grande que la nôtre?

MYRRHINE. — Crois-tu donc que notre sort soit préférable?... Nous souffrons autant que vous de cet état de choses.

ACESTOR. — Cette situation ne peut durer davantage.

LAMPITO. — Il est dur d'être privée des plaisirs de l'amour : quand il n'y a plus d'hommes, on se fait encore une raison, à la guerre comme à la guerre; mais quand les hommes sont là, ne pas s'en servir! C'est une chose effroyable et contre la nature même.

MYRRHINE. — Il faut que la guerre cesse.

CYNÉSIAS. — Allons trouver le Sénat et les prytanes.

SALABACCHA. — Mais voici Lysistrata. (*Lysistrata sort de sa maison, accompagnée de Lycon.*) Salut, la plus vertueuse des femmes... c'est maintenant qu'il faut faire appel à toute ton habileté, car la cité est en rut et les Athéniens ont grand besoin de tes conseils.

LYSISTRATA. — Je leur parlerai comme il convient.

DES VOIX. — Ecoutez... Ecoutez...

LYSISTRATA. — O Athéniens, pendant tout le temps qu'a duré la dernière guerre, nous avons supporté en silence tout ce que vous faisiez... Il le fallait bien, car vous ne nous permettiez pas de donner notre avis. Souvent, dans nos maisons, nous vous entendions raisonner, déraisonner plutôt, sur quelque affaire grave; alors le sourire sur les lèvres, mais avec quelle tristesse dans le cœur! nous vous demandions : « Eh bien, aujourd'hui, dans l'assemblée, a-t-on enfin voté la paix? » — Mais en nous regardant de travers, on nous répondait : « Carde ta laine, ou tes joues te cuiront longtemps : la guerre est l'affaire des hommes. »

TARAXION. — Bien dit, par les Divins Frères.

LAMPITO. — O Taraxion... Je t'en prie.

LYSISTRATA. — Oui, la guerre est l'affaire des hommes; mais elle ne fait pas l'affaire des femmes. C'est pourquoi nous nous sommes décidées, nous, les femmes, à faire toutes cause commune pour sauver la Grèce.

TOUTES. — Io! Io? C'est vrai, c'est vrai!

LYSISTRATA. — O Athéniens! faites la paix avec Lacédémone, cessez cette guerre criminelle avec les Laconiens. C'est le sage Homère qui a dit : « Il n'a ni patrie, ni lois, ni foyer celui qui se plaît aux horreurs de la guerre intestine... »

TOUS. — Io! Io!

LYSISTRATA. — Donc réconciliez-vous avec les Laconiens. Qui vous en empêche?

LYCON. — Nous le voulons bien, s'ils nous rendent notre rempart.

LYSISTRATA. — Quel rempart?

LYCON. — Mais Pylos, que nous demandons depuis si longtemps.

CYNÉSIAS. — Ils ne la rendront pas.

LYSISTRATA. — Qui dit cela?



Lampito. — Mais quand les hommes sont la, ne pas s'en servir !

CYNÉSIAS. — C'est Cynésias, fils de Péon.

LYSISTRATA. — S'ils ne veulent pas la rendre, abandonnez-la-leur.

LYCON. — Abandonner Pylos! mais c'est impossible, Lysistrata. Songe que nous l'assiégeons depuis sept grands mois et qu'elle



LAMPITO. — AH ! GRANDS DIEUX, C'EST HORRIBLE. LE DÉSIR ME DÉVORE COMME UNE IONIENNE.

nous a déjà coûté beaucoup d'hommes et beaucoup d'argent.

LYSISTRATA. — Demandez-leur une autre place en échange

LYCON. — Qu'ils nous donnent alors Echinos, le golfe Maliaque et les deux jambes de Mégare.

CYNÉSIAS. — Ils n'abandonneront pas les deux jambes.

LYSISTRATA. — Qui dit cela?

CYNÉSIAS. — C'est Cynésias, fils de Péon.

LYCON. — Et il a raison. Tu vois bien qu'il faut que la guerre continue.

LYSISTRATA. — Ah! Athéniens, peuple entêté, je vous le dis, je vous le dis, vous lasserez les dieux eux-mêmes par votre folie.

LYCON. — Que les dieux nous ordonnent de cesser la guerre et nous leur obéirons.

LYSISTRATA. — Nous continuerons donc à vous résister.

LAMPITO. — Alors, on ne fait pas la paix. Ah! grands dieux, c'est horrible. Le désir me dévore comme une Ionienne. Qu'on m'enferme dans le temple avec Callyce, chère Lysistrata, sans cela je ne réponds de rien. Je n'ai plus la force de tenir mon serment.

LYSISTRATA. — Oh! tiens, tu me dégoûtes.

SALABACCHA. — Pauvre Lampito, c'est touchant!

LYSISTRATA. — Conduisez-la donc auprès de Callyce.

PHILINNA. — Enfermons-la avec la vierge épouse.

MYRTALE. — Et nous, escortons-la en répétant : Pauvre Lampito.

Lampito et quelques femmes se dirigent vers le temple.

LAMPITO. — O prodige; la porte est ouverte et le temple est désert!

SALABACCHA. — Le temple est désert?

PHILINNA. — Et la porte est ouverte.

LAMPITO. —La statue d'Artémis est renversée et ses débris jonchent le sol.

SALABACCHA. — Ils jonchent le sol !

PHILINNA. — Et la statue est renversée.

CYNNAH. — Pulvérisée, en mille miettes, brisée :

LAMPITO. — O prodige, une autre statue, la statue de Cypris se dresse toute blanche à la place de l'ancienne.

PHIDON. — Cruelle énigme !

MYRRHINE. — Mais où est Callyce ?

NICODICE. — Elle doit être auprès de Nicostrate, son époux.

SALABACCHA. — Allez la chercher, amenez-la ici et nous l'interrogerons.

AGATHOS, *survenant*. — Qu'y a-t-il, mes amis?

CLYSTHÈNE. — Il y a un miracle.

AGATHOS, *sceptique*. — Il n'y a plus de miracle.

PHIDON. — Considère, Agathos, que nous sommes en Grèce et que rien n'est impossible aux dieux.

SALABACCHA. — Mais voici Callyce... interrogeons-la.

Les femmes entourent Callyce et Nicostrate.

PHILINNA. — Pourquoi la porte est-elle ouverte ?

CYNNAH. — Et le temple désert ?

MYRRHINE. — Qui a renversé la statue d'Artémis ?

CALONICE. — Dont les débris jonchent le sol.

LAMPITO. — Comment la statue de Cypris se trouve-t-elle là ?

PHILINNA. — Et se dresse-t-elle, toute blanche, dans l'ombre du lieu sacré ?

CALLYCE. — Est-ce que je sais ? Ce n'est pas moi qui l'y ai mise, cette statue, c'est certain.

LAMPITO. — Réponds, mais réponds donc.

CALLYCE. — Comment vous répondre ? Vous parlez toutes à la fois.

SALABACCHA. — Elle a raison : vous la troublez cette enfant. Laissez-la reprendre son souffle et ses esprits et parler posément.

CALLYCE. — Ce qui m'est arrivé, Athéniens, est étrange et vous aurez sans doute quelque peine à me croire ; néanmoins je ne dirai que la vérité. J'étais donc enfermée dans le temple d'Artémis, et je songeais que les guerriers étaient revenus, les durs guerriers, et parmi eux, mon Nicostrate aux yeux clairs, l'époux ignoré et combien désiré.

NICOSTRATE. — O Callyce.

Il l'étreint.

LAMPITO. — Ne l'interromps pas... c'est scandaleux. Continue.

CALLYCE. — Tout à coup, j'entends un bruit épouvantable, semblable au fracas du tonnerre. Folle de peur, je me jette à genoux, je cache mon visage dans mes mains... Combien de temps suis-je restée ainsi ? je l'ignore. Quand je revins à moi, le temple était inondé d'une lumière douce : la porte était ouverte et c'était le clair de lune qui entrait calmement.

MYRRHINE. — Avec qui ?

CALLYCE. — Tout seul.

LAMPITO. — Cependant, qui avait ouvert la porte ?

CALLYCE. — C'est l'Amour : je compris alors que Cypris exauçait mes vœux et que la bonne déesse ne voulait pas que je mourusse avant d'avoir connu ses mystères. Et naturellement, profitant de cette porte ouverte, je courus rejoindre Nicostrate qui m'attendait, le rejoindre nuptialement. Voilà tout ce que je sais.

LAMPITO. — Alors, tandis que moi, comme une imbécile, je tenais mon serment et repoussais l'ardeur d'un époux, toi tu te pâmais dans les bras de Nicostrate... Tu paieras cher cette trahison.

SALABACCHA. — O Lampito, femme au tempérament excessif, Callyce n'a pas prêté le serment ; elle n'est donc pas parjure, et elle n'a fait qu'obéir à des volontés supérieures puisque c'est Eros qui a ouvert la porte, c'est Artémis qui a tenu le flambeau d'hymen, tandis que Cypris reprenait possession du temple où nous l'avions injustement enfermée.

PHIDON. — Le fait est qu'on ne peut pas être mieux avec l'Olympe !

AGATHOS, *s'approchant de Lysistrata.* — Le peuple en demeure stupide... Une terreur religieuse pèse sur lui. O Lysistrata, tu vois comme ils marchent. Courage ! et que ton éloquence frappe le dernier coup.



LYSISTRATA. — O Athéniens, qui ne reconnaîtrait dans tous ces événements la juste main des dieux.

TOUS. — Nous la reconnaissons ! nous la reconnaissons !

LYSISTRATA. — Ah ! Lorsque tout à l'heure encore je vous disais que les dieux se lasseraient de vos folies, n'avais-je pas raison ? Ils viennent de manifester leur volonté d'une façon éclatante ; sachez le reconnaître, car trois fois insensés ceux qui veulent lutter avec les dieux. Obéissez-leur donc et faites la paix.

TOUS. — Io ! Io !

LYCON. — Oui, puissions-nous passer notre vie à caresser notre femme et à tisonner notre foyer.

CYNÉSIAS. — Que celui qui préférerait la guerre, ô Dionisos, soit condamné à arracher sans cesse de ses coudes des dards acérés.

ACESTOR. — S'il est un citoyen qui, avide d'honneurs militaires repousse tes bienfaits, ô divine Paix, qu'il se comporte sur le champ de bataille comme Cleonyme qui a jeté son bouclier.

THÉORUS. — Si un fabricant de lances ou un fournisseur d'équipements militaires désire la guerre pour mieux écouler sa marchandise, qu'il tombe entre les mains des pirates et jusqu'à sa mort ne mange que des pois frits.

LYSISTRATA. — O, mes amis, chantons la paix !

ACESTOR

Non, je n'ai pas l'amour de la gloire et des grades,
Mais ce que j'aime, c'est, avec des camarades
De boire au coin de l'âtre où la femme a jeté
Du bois bien sec coupé dans le cœur de l'été,
Et qui pétille et qui crépite et dont la flamme
En même temps que les jambes vous chauffe l'âme!

NICOSTRATE

Loin des guerres, amis, et des combats sanglants,
Ce que j'aime, c'est de faire cuire des glands
De hêtre ou des châtaignes brunes sous la cendre.
Mais voici qu'il fait soif : ma femme va descendre
A la cave; profitons-en... dépêchons-nous!
Je prends la Thrace aux yeux brillants sur mes genoux.
Chut!... on monte... Et, sur la peau fraîche de la Thrace
De mes rudes baisers, on voit encor la trace.

LYCON

Non, rien n'est plus charmant, après les longs hivers,
Et lorsque dans nos champs, la pluie aux cheveux verts
De ses pleurs bienfaisants féconde nos semences,
Que de causer avec des gens de connaissance,
D'échanger avec eux des propos bien portants.
Dis-moi, Comarchydès, comment passer le temps?
Lorsque la terre boit, ami, cela m'altère,
Buvons, pendant que le ciel arrose la terre
En l'honneur du dieu qui protège nos moissons,
Manès, fait cuire la grive et les deux pinsons,
Et, dans la sauce, mets du thym contre la fièvre!
Il y avait aussi quatre morceaux de lièvre;
Ils doivent être à la cave avec le caillé,
A moins que, cette nuit, le chat n'en ait volé...
Mais s'ils y sont tous les quatre, comme j'espère,
Esclave, sers-m'en trois; donne l'autre à mon père.

LYSISTRATA

O Paix, Déesse, qui nous donnes les raisins,
Tu sens le vin nouveau, les ruches, les essaims,
Les fruits lourds, les parfums légers, les douces flûtes,
Les chansons, les festins, les poétiques luttes;
Tu sens l'amour! Salut, Déesse aux seins charmants,
Tu es la source fraîche et le pain de froment.
Laboureurs, retournez à vos champs, sans épée;
Et cultivez la terre, et qu'elle soit trempée
De fécondes sueurs et non de sang cruel.
Chantez, chantez la Paix, et demandez au ciel
De ne pas être un peuple avide de conquêtes :
Soyez le peuple couronné de violettes.
Vos jeunes filles tout à l'heure vont danser,
Puis que chacun de vous, joyeux, aille embrasser,
En l'honneur de la bonne et fertile déesse,
Les oliviers qu'il a plantés dans sa jeunesse.

LA VRILLE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois le 26 mars 1895, sur le théâtre de la Bodinière.

PERSONNAGES

PAUL .... M. Camille Dumeny.

GOTTE .... M[me] Rosa Bruck.



Un cabinet de travail dans une garçonnière, au rez-de-chaussée, rue Fortuny. Porte à gauche conduisant à la chambre à coucher. Porte au fond donnant sur l'antichambre dont on peut apercevoir la porte d'entrée. — Au lever du rideau, Paul est en train de lire, assis devant une table couverte de livres et de papiers. Enfin on sonne : il se lève précipitamment et va ouvrir. — Une femme entre, c'est Gotte.

PAUL. — C'est toi... enfin!

Il l'embrasse.

GOTTE. — As-tu bien refermé la porte?

PAUL. — Mais oui.

GOTTE. — A clé?

PAUL. — A clé... deux tours.

GOTTE. — Et le verrou?

PAUL. — Le verrou est mis.

GOTTE. — Et la chaîne?

PAUL. — La chaîne aussi.

Gotte s'assied ou plutôt tombe accablée dans une bergère.

GOTTE. — Ah! mon Dieu! que j'ai peur!

PAUL. — Voyons, veux-tu me dire ce qu'il y a? Pourquoi cet affolé petit bleu que tu m'as envoyé ce matin?

GOTTE. — Ah! mon pauvre ami, j'ai une peur horrible d'avoir été suivie, en venant ici.

PAUL. — C'est absurde.

Il l'embrasse.

GOTTE, *se dégageant.* — Non, non, prends garde, tiens-toi bien... J'ai peur... Ah! mon Dieu! que j'ai peur!... Où sommes-nous, ici?

PAUL. — Comment, où nous sommes? Mais chez moi, chez toi, chez nous... chez ton amant qui t'adore.

Il s'agenouille aux pieds de Gotte.

GOTTE. — Tu es sûr?

PAUL, *d'un ton de doux reproche.* — Voyons, Gotte, voilà deux ans que tu y viens.

GOTTE. — C'est vrai... Je suis bouleversée, je suis folle, je suis certaine d'avoir été suivie en venant ici. Pourtant j'ai pris une voiture, je me suis fait conduire au Printemps; je suis entrée par la porte des gants et sortie par la porte des chapeaux... J'ai pris une autre voiture, je me suis fait conduire au Louvre, je suis entrée par la porte de la parfumerie et sortie par la porte des mouchoirs... Là, j'ai pris une autre voiture

et je me suis fait conduire ici : je pense qu'il n'y a pas de danger.

PAUL. — Il est difficile que l'on t'ait suivie, et puis, pourquoi ?

GOTTE. — Mon cher, je crois que Gaston se doute de quelque chose.

PAUL. — Ton mari ? mais pas du tout.

GOTTE. — Parfaitement... il se doute de quelque chose, ou alors, je ne sais pas, il faudrait qu'il soit... après la gaffe que tu as faite.

PAUL. — J'ai fait une gaffe, moi ?

GOTTE. — Oui, toi, et qui peut compter.

PAUL. — Par exemple, je voudrais bien savoir laquelle ?

GOTTE. — Tu as de l'aplomb ! Avant-hier, pendant le dîner, quand Gaston t'a raconté l'histoire du cheval emporté par lequel il avait failli être écrasé.

PAUL. — Eh bien ?

GOTTE. — Eh bien ! tu lui as dit : « Oui, oui, je sais. » Or tu le savais parce que c'est moi qui te l'avais raconté.

PAUL. — Est-ce ma faute si ton mari a la manie de me raconter le soir les histoires que tu m'as racontées dans la journée ?

GOTTE. — Il n'en sait rien, ce pauvre homme.

PAUL. — Parbleu, c'est ton mari, tu le défends. Encore, s'il racontait l'anecdote avec élégance ; mais il cherche ses mots, il n'en finit pas... il est filandreux.

GOTTE. — Je te défends...

PAUL, *très monté.* — Oui, filandreux... alors ça m'agace, et, l'autre soir, j'ai dit : — Oui, oui, je sais — parce qu'il y avait déjà un grand quart d'heure qu'il m'assommait avec cette histoire de cheval emporté qui n'avait d'ailleurs aucun intérêt, du moment qu'il n'avait que failli être écrasé. D'ailleurs, je me suis rattrapé, puisque j'ai dit que c'était Bouchon qui m'avait raconté la chose.

GOTTE. — Tu appelles ça te rattraper ?

PAUL, *content de lui.* — Mais ça n'était déjà pas si bête et pas invraisemblable du tout.

GOTTE. — Evidemment, à cela près que Bouchon était censé être parti pour Blois depuis deux jours.

PAUL. — Je n'en savais rien.

GOTTE. — Mais si, tu sais bien que chaque fois qu'il doit voir Germaine, il annonce bruyamment qu'il part pour Blois... à cause de son mari.

PAUL. — Gustave n'est pas jaloux.

GOTTE. — C'est possible, mais il tique sur Bouchon. Alors comme, ce jo[...]-là, Germaine avait justement dit qu'elle déjeunait avec moi chez Yvonne, Gustave est allé voir le mari d'Yvonne qui, naturellement, n'avait vu ni Germaine ni moi ; et comme, de mon côté, j'avais dit à Gaston que je déjeunais avec Germaine chez Yvonne, ça a fait un tas d'histoires.

PAUL, *atterré.* — Ah !... Est-ce que je savais, moi ?

GOTTE. — Est-ce que je savais ?... Est-ce que je savais ? Il faut toujours faire très attention.

PAUL. — Que veux-tu ? On ne pense pas toujours à tout. Si tu crois que c'est commode avec vous ! Il faut se rappeler un tas de combinaisons ; je t'assure qu'il faut une mémoire et une présence d'esprit pas ordinaires.

GOTTE. — Tu peux bien en avoir pour nos affaires... c'est bien le moins.

PAUL. — Si ça n'était que pour nos affaires, ça serait facile ; mais il faut encore penser aux affaires de tes amies et des amies de tes amies, et ne pas les compromettre, elles ni leurs amants... C'est tout un monde à connaître et quel monde ! Toute la bourgeoisie... c'est effrayant !

GOTTE. — Nous avons besoin les unes des autres...

PAUL. — Sans doute ; mais il m'est bien permis d'oublier l'heure exacte à laquelle Germaine et Bouchon... Enfin, comment ça s'est-il arrangé ?

GOTTE. — Très bien : il a bien fallu que je trouve quelque chose, n'est-ce pas ?

PAUL. — Je m'en rapporte à toi.

GOTTE. — J'ai dit que nous avions déjeuné ensemble, Germaine et moi, chez Colin, dans son atelier ; mais que nous n'avions pas voulu le dire, parce que nous devions rencontrer là une ancienne amie de pension à nous qui a mal tourné, qui fait la fête...

PAUL, *avec admiration.* — Oh !

GOTTE. — Qui est la maîtresse de Colin...

PAUL. — Oh !

GOTTE. — Et que, naturellement, nos maris ne voulant pas que nous voyions des *femmes comme ça*, ils auraient fait de la musique. Alors, tu entends, si Gaston t'interroge, tu lui diras bien que Colin a pour maîtresse une ancienne femme du monde qui s'appelle Suzanne de Barancy.

PAUL. — Elle n'existe pas, cette Suzanne ?

GOTTE. — Tu es bête ! Bien sûr qu'elle n'existe pas ; mais elle est brune, teinte au

henné, elle a des yeux d'un violet foncé et un petit accent anglais.

PAUL. — Alors, pour ton mari, je la connais.

GOTTE. — Naturellement. A propos, n'oublie pas non plus que tu étais invité l'autre jour à ce déjeuner chez Colin; mais tu n'y es pas venu.

PAUL. — Ah! je ne suis pas venu?

GOTTE, *brusque.* — Non.

PAUL. — Bien... il suffit d'être prévenu.

GOTTE. — Maintenant, il faut absolument que tu dînes ce soir à la maison.

PAUL. — Tu ne crois pas qu'avec toutes ces histoires, il vaudrait mieux que je restasse quelque temps?...

GOTTE. — Ah! oui, c'est une riche idée... Pour confirmer tous les soupçons, on ne peut pas trouver mieux. Il ne faut rien changer à nos habitudes, au contraire. Non, non, il faut que tu viennes. D'ailleurs, j'ai dit à Gaston que je t'avais écrit.

PAUL. — Alors, j'ai reçu une lettre où tu m'invites.

GOTTE, *impatientée.* — Oui! pas de gaffe, surtout.

PAUL. — Sois tranquille. Comment l'appelles-tu déjà, la bonne femme?

GOTTE. — Quelle bonne femme?

PAUL. — La maîtresse de Colin.

GOTTE. — Suzanne de Barancy.

PAUL. — Ah! oui... Suzanne de Barancy.

GOTTE. — Je suis sûre que tu vas encore...

PAUL. — Mais non, mais non: Suzanne de Barancy, amie de pension, noceuse, teinte au henné, léger accent anglais... reçu une lettre de toi... Bouchon parti pour Blois. Ah! mon Dieu. Que c'est donc compliqué! Ça me fait l'effet de la guerre de Cent ans quand je préparais mon baccalauréat.

GOTTE. — Maintenant, dis-moi vite adieu, parce qu'il faut que j'aille chez ma vieille tante qui est malade... J'ai dit que je passerais la journée auprès d'elle.

PAUL. — Tu ne vas pas t'en aller comme ça?... C'est absurde: il n'y a aucun danger. J'ai fait une gaffe, c'est vrai, mais tu l'as très habilement réparée et ça me paraît très bien comme ça, et si jamais ton mari a eu le moindre doute, à l'heure qu'il est, il est complètement rassuré.

GOTTE. — Non, non, il faut que j'aille chez ma vieille tante; Gaston n'aurait qu'à y aller. Il m'a regardée d'une si étrange façon, lorsque je lui ai dit au revoir.

PAUL. — Ça t'a semblé...

GOTTE. — Et pendant le déjeuner, il n'a cessé de me parler de ce drame de la rue de la Fidélité.

PAUL. — Quel drame?

GOTTE. — Tu n'as donc pas lu les journaux?

PAUL. — Pas encore.

GOTTE. — Eh bien! voilà: c'est une femme mariée, Mme Dunouveau, qui avait un amant très jaloux.

PAUL. — C'est qu'il l'aimait.

GOTTE. — Et cette Mme Dunouveau avait dit à son amant que son mari la négligeait, que d'ailleurs il lui faisait horreur, qu'elle



PAUL. — ALORS, POUR TON MARI, JE LA CONNAIS.

avait sa chambre à elle, et que jamais, jamais, tu entends bien...

PAUL. — Oui, enfin, ce que vous dites toutes en pareil cas...

GOTTE. — Dis donc...

PAUL. — Je ne parle pas pour toi... toi, je sais que c'est vrai!

GOTTE. — Laisse-moi te raconter... Avant-hier, l'amant est parti en voyage.

PAUL. — L'amant? Le mari?

GOTTE. — Non, non, je dis bien, l'amant... Attends, tu vas voir; l'amant part donc en voyage, ou du moins il fait semblant; il annonce qu'il sera probablement absent huit jours. Le lendemain il se présente rue de la Fidélité, à neuf heures du soir: il va sans

le dire que l'amant était très bien reçu dans la maison, qu'il était devenu l'ami intime du mari, qu'il pouvait venir à n'importe quelle heure. Bref, il arrive à neuf heures et la femme de chambre lui dit que monsieur et madame sont déjà couchés, et elle ajoute avec un clignement d'yeux : « comme de nouveaux mariés ».

PAUL. — Diable !

GOTTE. — Alors, furieux, il se précipite dans la chambre de Mme Dunouveau ; il la trouve à côté de son mari et pan ! pan ! il



GOTTE — J'AI MOINS PEUR.

lui colle deux balles dans la tête. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

PAUL. — Et toi ?... Et elle ?

GOTTE. — Elle n'a eu le temps de rien dire : elle est morte.

PAUL. — En somme, c'est un amant qui a surpris sa maîtresse en flagrant délit avec son mari. Et le mari, dans tout ça, qu'est-il devenu ?

GOTTE. — Il n'a rien eu : il en a été quitte pour la peur. L'autre lui a dit : « Mon cher, j'ai tué ta femme parce qu'elle nous trompait, car elle était ma maîtresse et m'avait juré qu'elle n'avait plus de relations avec toi. »

PAUL. — C'était un noble langage. Et alors ?...

GOTTE. — Les deux hommes se sont serré la main, et l'amant est allé se constituer prisonnier. Eh bien ! Gustave n'a cessé de me parler de cette histoire-là pendant tout le temps du déjeuner.

PAUL. — Ah ! que disait-il ?

GOTTE. — Il flétrissait Mme Dunouveau ; il exaltait la conduite de l'amant atteint dans son honneur et, à un moment, il m'a regardée fixement dans les yeux en disant : « Si seulement ça pouvait leur servir d'exemple, à toutes ces... » Je ne te répéterai pas le mot qu'il a prononcé.

PAUL. — Ça commençait par un *v* ?

GOTTE. — Non, par un *p*.

PAUL. — Péronnelles ?

GOTTE. — Non, ce n'est pas un nom comme ça.

PAUL. — Pimbêches ?

GOTTE. — Non plus.

PAUL. — Ah ! j'y suis... (*Rêveur.*) L'exemple ! S'il croit que ce qui est arrivé à Mme Dunouveau empêchera une seule des dix mille femmes mariées qui, à Paris, entre cinq et sept, ôtent un corset quotidien... car, as-tu remarqué que c'est toujours entre cinq et sept ?

GOTTE. — Oui, c'est pour ça que l'on dîne si tard dans les familles.

PAUL. — Et toi-même, toi qui es une sensitive et une pressentimentale, traqueuse au delà de toute expression, n'es-tu pas venue aujourd'hui même toute frissonnante d'émotion et glacée d'effroi ?

GOTTE. — Oui, c'est étrange, et c'est pour moi une sorte de volupté douloureuse de venir ici avec le cœur qui bat à se rompre et la pensée du danger... Car, je te le répète, en disant ces mots : « Si ça pouvait leur servir d'exemple », Gaston m'a regardée d'une singulière façon.

PAUL. — Ça te semble ainsi parce que tu es coupable... et puis, je ne le crois pas bien dangereux, Gaston.

GOTTE. — Il ne faudrait pas s'y fier.

PAUL. — S'il savait, qu'est-ce qu'il ferait ?

GOTTE. — Il me tuerait, mon trésor ; mais ça ne fait rien.

PAUL, *ému*. — O Gotte, meine Gotte, c'est sublime ce que tu viens de dire là ! Mais sois sans crainte, il n'y a pas de danger, et si ton mari voulait nous surprendre, il ne t'aurait pas parlé de ce drame pour t'alarmer et te mettre en défiance.



PAUL. — MIGNONNE, VOICI LA VRILLE,
LE SOLEIL REVIENT D'EXILLE.

GOTTE. — C'est vrai.

PAUL. — Alors, ôte ton chapeau, tu as l'air d'être en visite.

Il l'aide à enlever son chapeau.

GOTTE. — Tu as dû trouver un petit peigne en écaille que j'ai laissé ici l'autre jour.

PAUL. — Oui... je te le donnerai tout à l'heure.

GOTTE. — Où était-il? Je l'ai assez cherché.

PAUL. — Il était sous la bergère.

GOTTE. — Ah! oui, je me rappelle.

PAUL. — Maintenant, il faut être très gentille.

GOTTE. — Il faut d'abord que je sache si vous m'aimez.

PAUL. — Mais tu le sais bien.

GOTTE. — Alors, vous l'aimez bien, votre fée?

PAUL. — Je l'adore; quand je pense que tu ne m'as pas seulement dit bonjour?

GOTTE. — C'est vrai... j'avais si peur!

Ils s'étreignent longuement.

PAUL. — Et maintenant?

GOTTE, *se serrant contre lui.* — J'ai moins peur. Dis donc, mon chéri, as-tu pensé à acheter ce que je t'ai dit?... T'es-tu procuré une vrille?

PAUL. — Mais oui, ô Gotte, meine Gotte, j'en ai acheté une.

GOTTE. — C'est vrai? Montre-la, montre-la.

PAUL, *prenant une petite vrille, dans un tiroir de sa table.* — La voici.

Il chante.

Mignonne, voici la vrille,
Le soleil revient d'exille.

Elle m'a coûté treize sous; tu vois, on peut mettre l'article en main : c'est curieux et bien fait.

GOTTE. — Tu n'es pas sérieux; mais ça n'est pas tout; maintenant il faut percer deux trous dans la porte d'entrée, afin que, si l'on sonne, nous puissions voir...

PAUL. — Sans être vus.

GOTTE. — J'allais te le dire.

Ils vont dans l'antichambre et s'apprêtent à percer des trous dans la porte.

PAUL. — A quelle hauteur faut-il les percer?

GOTTE. — A la hauteur de ton œil!

Elle chante.

Ma Jeanne a levé son verre,
A la hauteur de son œil.

PAUL, *perçant les trous.* — A la bonne heure! Toi, tu es gaie, tu es la dernière grisette, ou l'avant-dernière, parce que la dernière c'est moi. Tu as une âme de gigolette et c'est ce que j'aime en toi. Qui croirait, à t'entendre, que ton mari est dans l'instruction publique? Nul ne le croirait!... Ça y est! les trous sont percés.

GOTTE. — Chouette! Maintenant, va dehors pour voir que je voie si on voit.

Paul va dehors.

PAUL, *de l'autre côté de la porte.* — Combien y a-t-il de doigts?

GOTTE. — Deux mille!

PAUL, *rentrant.* — Est-ce qu'on voit?

GOTTE. — Rien du tout... et pourtant je suis plus tranquille : je t'assure que je ne serais pas restée une seconde de plus, s'il n'y avait pas eu de trous dans la porte.

PAUL. — Je comprends ça.

GOTTE. — Pourquoi?

PAUL. — Je ne sais pas.

GOTTE. — Tu m'aimes?

PAUL, *à genoux devant elle.* — O ma chère petite Gotte, tu le sais bien que je t'adore. Tu compliques ma vie d'une façon tyrannique et charmante; je ne sais jamais le lendemain si je te retrouverai comme je t'ai quittée la veille; chaque fois que je te vois, c'est comme une première fois... j'ai à te reconquérir tout entière et lorsque je t'attends, à chaque voiture qui passe dans la rue, j'ai une émotion terrible, une émotion de joueur. Depuis que je te connais, j'ai lâché mes parents et mes amis, car ton amour est exclusif et despotique, et je mène une sage vie de famille dans ta famille! Aussi bien, en même temps que tu m'as aimé, les tiens m'ont adopté, ton mari comme un jeune frère, tes enfants comme un oncle, tes parents comme un fils et, de mon côté, je suis à la disposition de tes parents, de tes enfants et de ton mari, car c'est notre sort, à nous autres amants, de nous tenir toujours à la disposition du mari, au théâtre, à dîner, au bridge et sur le terrain... à moins qu'ils désirent nous tuer, auquel cas ils tirent les premiers, encore qu'ils ne soient pas Anglais ni à Fontenoy. Et tu me demandes si je

t'aime! O ma chère petite Gotte, pourquoi donc ferais-je tout ça, si je ne t'aimais pas?

On sonne à la porte d'entrée.

PAUL, *se relevant.* — Allons, bon! il n'y a pas moyen d'être tranquille.

GOTTE. — Ah! mon Dieu! pourvu que ça ne soit pas mon mari!

PAUL. — Mais non, mais non... Attends, ne bouge pas.

Ils restent sans mouvement, sans voix, et si pâles! prêtant l'oreille, anxieux. On sonne à nouveau.

GOTTE. — Entends-tu? C'est un coup de sonnette impatient, autoritaire. Ah! mon Dieu, que j'ai peur!... Sens-tu mon cœur comme il bat?

Coup de sonnette.

PAUL. — C'est idiot, puisqu'on ne lui répond pas, il devrait bien comprendre qu'il n'y a personne ou qu'on ne veut pas lui ouvrir.

GOTTE, *soudain illuminée.* — Les trous?

PAUL, *ahuri.* — Quoi, les trous?

GOTTE. — Les trous que tu-as percés dans la porte tout à l'heure, afin de voir...

PAUL. — Sans être vus. C'est vrai, au fait, je suis bête... je n'y pensais plus. Attends, ne bouge pas, j'y vais.

GOTTE. — Fais bien attention surtout... Sois bien prudent.

PAUL. — Mais n'aie donc pas peur.

Sur la pointe des pieds, Paul disparaît et revient deux minutes après.

GOTTE. — Eh bien?

PAUL. — Il est parti : c'était un de mes amis, Sapir, Alfred Sapir... je l'ai vu s'en aller.

GOTTE. — Tu vois que c'est précieux, ces trous.

PAUL. — Ils valent leur pesant d'or... le pesant d'un trou! Ce qu'on arrive à dire tout de même, quand on est troublé!

GOTTE. — C'est égal, c'est assommant un rez-de-chaussée : on est dans la rue, on n'est pas chez soi.

PAUL. — Oui, mais c'est humide! Alors, on reprend d'où l'on en était... Qu'est-ce que je disais?

GOTTE. — Tu disais que je compliquais ta vie; mais crois-tu que la mienne soit simple? Elle est terriblement tourmentée, au contraire. Outre l'hypocrisie, la ruse et le mensonge dont je suis obligée de me servir et qui sont choses basses et dont je souffre, j'ai des craintes, d'affreux doutes, lorsque je ne suis pas près de toi. Je me demande où tu es, ce que tu fais et bien souvent, au milieu de la nuit, je me réveille avec des visions atroces. Tandis que, toi, tu es bien certain que je suis à la maison, auprès de mon mari. Ah! si tu me trompais, vois-tu, ça serait lâche!

PAUL. — Mais pourquoi veux-tu que je te trompe? Je t'aime, tu le sais bien.

GOTTE. — Oui, je sais. Tu me dois bien ça, car tu ne t'imagines pas ce qu'une femme dans ma situation risque en faisant ce que je fais. Et puis ce sont des alertes de tous les instants : il y a certaines paroles, certains regards de Gaston qui me font pâlir, rougir, comme s'il me prenait sur le fait. Heureusement que je ne perds pas la tête au milieu



PAUL. — ATTENDS, NE BOUGE PAS, J'Y VAIS.

de tout ça, car il lui prend des accès de jalousie subits.

PAUL. — Pauvre chérie, à cause de moi?

GOTTE. — Non, jamais à cause de toi; ça, c'est une justice à lui rendre. Il est toujours jaloux à faux et j'aime mieux ça : je me sens plus forte, étant dans mon droit. Ainsi, l'autre jour, il ne voulait pas croire que je fusse restée trois heures chez mon coiffeur,

chez Léonard : il a voulu me faire jurer sur la tombe de ma mère... mais je n'ai rien voulu savoir. Alors tu ne sais pas ce qu'il a fait? Il a téléphoné à Léonard : « Mme Plotter me prie de vous demander si elle n'a pas oublié tantôt chez vous sa quincaillerie? »

PAUL. — Ce n'était déjà pas si bête.

GOTTE. — Mais non, j'en étais moi-même surprise. Enfin il a su que j'étais bien allée chez Léonard.

PAUL. — Mais, puisque c'était vrai, pourquoi n'as-tu pas voulu jurer?

GOTTE, *très digne.* — Sur la tombe de ma mère! Il y a certains serments qu'on ne profane pas à propos de Léonard. Et puis, du moment que c'était vrai, je n'avais pas besoin de jurer : il n'avait qu'à se renseigner. J'ai préféré garder ce serment-là pour le jour où nous en aurions besoin.

PAUL. — Oui, et alors il te croira pour cette piété filiale dont tu as fait preuve à propos de Léonard. C'est très fort.

GOTTE. — Il faut bien se défendre.

PAUL. — Je t'admire.

GOTTE. — Je ne t'ai pas raconté ça pour que tu m'admires, mais pour que tu te rendes compte que ma vie n'est qu'une perpétuelle angoisse. Vois-tu, l'homme qui nous a le mieux comprises, c'est le Dieu qui a dit : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. » Il avait deviné que la vie que nous menons n'est pas toujours rigolo.

PAUL. — Je doute qu'en prononçant ces paroles il ait obéi à un sentiment de ce genre. Tu es dans un de tes jours de philosophie...

GOTTE. — Enfin ai-je raison? Et qu'as-tu à répondre à cela?

PAUL. — Je sais bien comment ça va finir.

GOTTE. — Tu ne sais rien du tout.

PAUL, *persuasif.* — Viens!

GOTTE, *très décidée.* — Certainement.

Et l'enlaçant doucement, il l'entraîne vers sa chambre; soudain, un grand coup de sonnette.

PAUL. — Ah! cette sonnette est agaçante comme celle d'un serpent.

GOTTE. — Va voir qui c'est.

Il va regarder par les trous de la porte et revient tout pâle.

PAUL. — C'est un gendarme!

GOTTE. — Un gendarme? Mais c'est effrayant ce que tu me dis là.

PAUL. — Oui, un gendarme.

GOTTE. — Comment faire? Tu ne te trompes pas?

PAUL. — Mais non, j'ai bien vu un uniforme.

GOTTE. — C'est peut-être un employé du Printemps.

PAUL. — Mais non, je n'ai rien acheté au Printemps.

GOTTE. — Un garçon de banque.

PAUL. — Mais non, c'est un gendarme : j'ai bien vu le pantalon bleu à bandes noires et la veste à boutons blancs... c'est un gendarme en petite tenue.

GOTTE. — En petite tenue... il sera peut-être moins méchant.

PAUL. — Peut-être.

Coup de sonnette.

GOTTE. — Ne bougeons pas, ne bougeons pas.

On entend heurter une porte.

PAUL. — Ecoute donc. Voilà qu'on frappe à la porte de service maintenant.

GOTTE. — Ce n'est pas drôle du tout.

On frappe plus fort.

PAUL. — Il faut absolument que j'aille voir ce que c'est.

GOTTE. — Paul, n'y vas pas! Je te défends d'y aller! S'il te fait du mal, s'il te tue?...

PAUL. — Mais ce n'est pas un voleur... c'est un gendarme. Il le faut... il le faut... reste là.

GOTTE, *affolée.* — Paul, n'y va pas... je ne veux pas que tu y ailles. Si l'on t'arrête? Ah! mon Dieu, c'est horrible!

Elle s'accroche à lui.

PAUL, *se dégageant.* — Mais laisse-moi, ma chérie, laisse-moi, c'est ridicule.

GOTTE. — Alors je veux aller avec toi.

PAUL. — C'est folie!

GOTTE. — Mais que puis-je faire?

PAUL, *dramatique.* — Prier!

Il disparaît. Gotte se jette à genoux; quelques secondes se passent. Paul revient.

GOTTE. — Eh bien? Qu'était-ce?

PAUL. — Rien du tout : c'était pour mon livret.

GOTTE. — Quel livret?

PAUL. — Mon livret militaire.

GOTTE. — Mais je croyais que tu n'avais plus rien à faire?

PAUL. — On a toujours quelque chose à faire.

GOTTE. — Mais qui frappait à la porte de service?

PAUL. — C'était Mme Ravin, ma con-

cierge : quand elle a vu ce gendarme, elle a été affolée, cette digne femme...

GOTTE. — Et que serait-il arrivé, si tu n'avais pas donné ton livret?

PAUL. — Je serais allé en prison.

GOTTE, *bêtifiant.* — En prison! Oh! mon pauvre rat... voyez-vous ce chien en prison, madame! J'aurais mieux aimé mourir.

PAUL, *reconnaissant.* — Comme tu es gentille! Et pourtant, nous savons bien que les gendarmes à Paris ne viennent pas constater ces sortes de délits; mais le commissaire de police avec deux gardiens de la paix.

GOTTE. — C'est vrai, mais on ne réfléchit pas.

PAUL. — Tu ne m'en veux pas?

GOTTE. — Tu es fou? Je sais bien que ça n'est pas de ta faute.

PAUL. — Alors on reprend d'où l'on en était?

GOTTE. — Il vaut mieux recommencer.

Ils disparaissent dans la chambre voisine; à peine y sont-ils entrés, que retentit un coup de sonnette.

PAUL, *furieux.* — Ah! ça commence à m'embêter.

GOTTE, *dans la chambre à côté.* — Moi aussi. Je sens que je vais avoir une attaque de nerfs.

PAUL, *dans l'antichambre et criant derrière la porte d'entrée.* — Je n'y suis pas, je n'y suis pas, je n'y suis pour personne. Est-ce clair?

UNE VOIX, *dehors.* — Ah! vous n'y êtes pas? Eh bien! on le dit.

PAUL. — C'est ce que je fais... je vous le crie depuis une heure... Bonsoir. (*Il revient dans le cabinet de travail et trouve Gotte en train de remettre son chapeau.*) Eh bien! qu'est-ce que tu fais?

GOTTE, *fraîche.* — Tu le vois bien.

PAUL, *stupide.* — Pourquoi remets-tu ton chapeau?

GOTTE. — Parce que je ne vais pas sortir en le tenant à la main.

PAUL. — Alors tu t'en vas?

GOTTE. — Oui.

PAUL. — Tu es fâchée.

GOTTE. — Je ne suis pas du tout fâchée... seulement j'en ai assez.

PAUL. — De quoi?

GOTTE. — Des rez-de-chaussée... Tu comprends, c'est insupportable; on est dans la rue... on n'est pas chez soi.

PAUL, *voulant tout de même la faire au moins sourire.* — Oui, mais c'est humide.

GOTTE. — Ah! mon cher, ne faites pas d'esprit, vous vous rendez odieux. En tout cas, si vous voulez me revoir, ce ne sera pas ici.

PAUL. — C'est vous qui avez voulu un rez-de-chaussée... avant le concierge, pour qu'on ne vous voie pas entrer... J'ai déménagé à cause de vous, moi qui ai horreur des déménagements, et vous venez maintenant me le reprocher! Vous n'êtes guère gentille.

GOTTE. — Je ne peux pourtant pas trou-



PAUL. — JE N'Y SUIS PAS, JE N'Y SUIS PAS, JE N'Y SUIS POUR PERSONNE.

ver que c'est charmant! J'arrive ici, je me compromets, je risque le déshonneur, la mort peut-être, pour passer une heure auprès de vous, et c'est cette heure-là que vous choisissez pour donner rendez-vous à vos fournisseurs!

PAUL. — Mes fournisseurs! Vous savez bien que c'était un gendarme... vous êtes de mauvaise foi.

GOTTE. — Peu importe! quand on a vraiment le respect de la femme qu'on aime, on s'arrange pour lui éviter de semblables humiliations... on prévient son concierge.

PAUL. — Je ne savais pas que ce gendarme



Gotte. — Tu le vois bien.

viendrait... et puis il fallait bien donner mon livret... Sans ça je serais allé en prison.

GOTTE. — Que voulez-vous que je vous dise? Quand on aime vraiment, on va en prison.

PAUL. — Il n'y a rien à répondre... Je n'insiste pas... j'espère que vous serez plus aimable et plus juste quand je vous reverrai.

GOTTE. — Ce ne sera pas demain, ni après-demain, je vous le jure.

PAUL. — Ah! Gotte, vous me faites beaucoup de peine et vous êtes une méchante fée.

GOTTE. — Vieille sorcière? Vous m'appelez vieille sorcière, maintenant?

PAUL. — Je n'ai pas dit ça... j'ai dit que vous étiez une méchante fée, c'est tout différent.

GOTTE. — Vieille sorcière... c'est trop fort. Adieu!

Elle s'en va en coup de vent, claquant les portes.

PAUL, *resté seul.* — Charmant! Enfin je vais probablement recevoir un petit bleu de réconciliation dans une heure. C'est toujours ainsi que ça finit... ou plutôt que ça recommence. « Mon cher amour, j'ai été injuste et méchante... etc. » En attendant, voici une après-midi entièrement perdue... tout à fait blanche... et j'ai négligé pour ça des affaires très importantes. (*Il ouvre un livre et lit :*) « André avait enfin le calme dont un artiste a tant besoin : il pouvait travailler depuis qu'il avait une liaison avec une femme du monde. » Ah! ces psychologues! Ils en ont de gaies.



EUX

SAYNÈTE



Achille. — Oh ! je vous aime !!!



ACHILLE. — Quoi, vous partez déjà ?

Un salon japonais à l'Hôtel Cosmopolite. Etoffes claires richement brodées d'attributs fantastiques. Lanternes de soie où sont peints des animaux et des fleurs de rêve. Au premier plan, à droite, un canapé bas et un peu long. Derrière, un massif de chrysanthèmes multicolores et échevelés. Portes à droite, à gauche et au fond.

HÉLÈNE, *toilette de mariée. Bouquet. Elle entre par la porte de droite et parle à son mari, resté dans la coulisse.* — Non, je vous en prie, laissez-moi seule. Je ne veux personne... pas même vous... Ce n'est qu'une migraine... et il ne me faut qu'un quart d'heure de repos, mais de repos absolu. (*Geste d'au revoir. Elle s'assied sur le canapé.*) Enfin! Ici, du moins, l'on peut se ressaisir. Quelle journée énervante, et qu'un mariage est une chose banale! A l'église d'abord, le supplice de la sacristie, le lunch ensuite; et, ce soir, à l'Hôtel Cosmopolite, naturellement, après le dîner pour les parents, le bal pour les amis. Hélas! de tout ce bruit et de tout ce monde je ne me soucie guère, et combien je suis loin du roman rêvé! La messe de minuit discrète dans la chapelle familiale; le discours intime et réchauffant du vieux prêtre qui vous a vue toute petite; puis s'en aller au bras de son seigneur, sans autres témoins de son bonheur que les arbres du vieux parc, tandis que le clair de lune vous accompagne comme une princesse de féerie.

ACHILLE, *surgissant derrière les chrysanthèmes qui le cachaient.* — Et moi aussi, madame, j'avais rêvé des noces moins banales; esprit fortement nourri par l'antiquité, j'aurais voulu parcourir Paris ensoleillé comme une cité de l'Attique, sous un ciel implacablement bleu! Des éphèbes courts vêtus et long chevelés nous auraient précédés en agitant des flambeaux symboliques (oh! rassurez-vous, je ne suis pas un voleur ; moi aussi j'ai une jeune femme qui m'attend à

côté), et, derrière nous, une longue théorie d'hommes et de femmes, en des vêtements couleur de lys, de rose et d'hyacinthe, auraient crié : Hymen ! Hyménée ! !

HÉLÈNE, *interdite.* — Adieu, monsieur.

Elle se lève et se dirige vers la porte de droite, en laissant son bouquet sur le canapé.

ACHILLE. — Quoi, vous partez déjà ? Restez un peu... vous avez bien le temps. (*Quand Hélène est sortie.*) Hélas ! les femmes sont bien toutes les mêmes. Moi, j'ai écouté son rêve... tout du long... avec la chapelle familiale, le vieux prêtre et le clair de lune... je n'ai pas interrompu, moi !... j'ai été poli, moi... j'ai attendu que ce soit fini, et lorsque je veux lui raconter mon rêve, qui est incomparablement plus antique : Adieu, monsieur ! oui, adieu. (*Apercevant le bouquet oublié sur le divan.*) Tiens ! elle a oublié... un pareil soir... Quelle étourderie !

Il va mettre le bouquet dans un vase.

HÉLÈNE, *revenant.* — Pardon, monsieur, je crois que j'ai laissé ici ?...

ACHILLE, *prenant le bouquet.* — Le voici, madame. Ne sachant pas au juste quand vous viendriez le chercher, j'ai pris la liberté de le mettre dans l'eau.

HÉLÈNE. — Vraiment, je ne sais comment vous remercier. Adieu, monsieur.

ACHILLE. — Croyez bien, madame, que votre départ précipité est un mauvais moyen de me remercier... Au surplus, je vous comprends : j'ai dû tout à l'heure vous paraître un personnage fou ?

HÉLÈNE. — Je ne dis pas cela.

ACHILLE. — Grossier, peut-être ?

HÉLÈNE. — Encore moins.

ACHILLE. — Charmant alors ?

HÉLÈNE. — Non plus... Extraordinaire, voilà tout.

ACHILLE. — Ah ! je l'attendais... je l'attendais. Oui, extraordinaire ! Et tenez, après ce qui s'est passé, vous êtes en droit d'exiger mon histoire.

HÉLÈNE. — Mais, monsieur, je ne crois pas du tout...

ACHILLE. — Oh ! n'y mettez pas de discrétion, c'est inutile : je vous la raconterai tout de même, PARCE QUE J'Y TIENS. (*Hélène fait mine de s'en aller, il la retient.*) Ah ! c'est que, voyez-vous, aux dernières paroles que vous avez prononcées en entrant ici, j'ai compris que vous étiez une victime... (*Elle soupire.*) Vous voyez bien, vous souffrez... Racontez-moi vos peines : à dire son mal, on souffre moins ; je veux vous confesser.

HÉLÈNE. — Mais, monsieur, je n'ai rien à vous raconter... Vous abusez étrangement d'un hasard. . que... que je n'ai certainement pas cherché. Si j'ai pu dire devant vous certaines choses très... personnelles, c'est que je ne me savais pas écoutée, et de là à vous prendre pour confident !...

ACHILLE. — Mais, madame, je n'étais pas venu ici pour vous écouter. J'étais là, madame, avant vous, pour fuir ma noce, qui est là, à deux pas, comme la vôtre, et qui m'assommait, comme la vôtre. Ce n'est pas la curiosité qui m'attire vers vous : c'est une sympathie très grande, très subite et un véritable intérêt. Les présentations sont inutiles entre nous : vous êtes la mariée d'à côté, je suis le marié d'à côté ; vous souffrez, moi aussi, et nous nous rapprochons ce soir, comme deux blessés sur le champ de bataille. Ainsi, vous épousez un homme que vous détestez...

HÉLÈNE. — Oh ! que je déteste, c'est peut-être beaucoup dire... nous ne sympathiserons pas, voilà tout.

ACHILLE. — C'est la même chose.

HÉLÈNE. — Mon mari, M. Desbarres...

ACHILLE. — Comment ! vous épousez Desbarres ?

HÉLÈNE. — Oui, vous le connaissez ?

ACHILLE. — Moi ? pas du tout ; mais puisque vous me le dites, je le crois.

HÉLÈNE. — Mon mari, M. Desbarres, est un homme comme il y en a tant, hélas ! de nos jours, horriblement matériel, sans un grain d'idéal ; et vous jugez combien je serai malheureuse, moi qui suis une personne très romanesque et très sentimentale. Je vous avoue ces choses à vous parce que vous me comprendrez... mais je suis poétique au delà de toute mesure ; c'est une maladie... Je suis atteinte de poésie.

ACHILLE. — Oui, une poésie galopante.

HÉLÈNE. — C'est cela... C'en est au point que, les matins de printemps, à la campagne, j'ouvre mes fenêtres toutes grandes, pour que les oiseaux, dans les arbres, chantent avec moi et m'accompagnent.

ACHILLE. — Joli... cela manque même à la vitrine d'un éditeur de musique : *Rêves roses et Lilas blancs*, transcription facile pour piano et chardonneret.

HÉLÈNE. — N'est-ce pas ? Oh ! vous êtes bon. Je suis la femme d'automne ; tout ce qui est indécis, vague, irréel, m'attire et m'enchante : les demi-teintes, les crépuscules, les tons mineurs. Aussi ne soyez pas étonné de me voir si triste ; j'aurais aimé un subtil poète, j'épouse un négociant grossier. Toute

ma vie est brisée comme ce célèbre vase...

ACHILLE. — Où meurt cette fameuse verveine. Ah! madame! C'est une verveine (*Se reprenant.*) c'est une vraie veine de vous avoir rencontrée. J'avais déjà deviné tout ce que vous venez de me raconter.

HÉLÈNE. — Dites tout de suite que c'est banal.

ACHILLE. — Non, pas banal... prévu seulement. Je suis heureux de ce qui vous arrive.

HÉLÈNE. — Vous n'êtes pas charitable.

ACHILLE. — Oui, bien heureux, madame, car je trouve en vous l'âme sœur de la mienne. Depuis longtemps je criais dans mon amère solitude : Ame, ma sœur âme, enfin vas-tu venir? Et vous voilà, vous êtes venue.

HÉLÈNE. — Et je m'en vais.

ACHILLE. — Non... vous ne ferez pas ça.

HÉLÈNE. — Il le faut. Songez donc... ma noce qui m'attend à côté; mon mari doit être inquiet.

ACHILLE. — Desbarres n'est pas un homme à s'inquiéter, et d'ailleurs il ne partira pas sans vous.

HÉLÈNE. — Et puis, si l'on nous voyait!...

ACHILLE. — Eh bien! on pourrait se vanter d'avoir vu une chose peu ordinaire.

HÉLÈNE. — Croyez bien, monsieur, que cette raison ne me paraît pas suffisante.

ACHILLE. — D'ailleurs, il n'y a pas de danger. Remarquez que dans une solennité de ce genre il y a toujours deux sortes d'invités : les invités du côté du marié qui ne connaissent pas la mariée, et les invités du côté de la mariée qui ne connaissent pas le marié ; de sorte que si un invité à moi nous aperçoit il vous prendra pour ma mariée, et si c'est un invité à vous, il me prendra pour votre marié.

HÉLÈNE. — Non, ma mariée.

ACHILLE. — Oui, mon marié. Non, au fait, je disais bien, votre marié.

HÉLÈNE. — Ah! oui, mon marié.

ACHILLE. — C'est clair.

HÉLÈNE. — Adieu.

ACHILLE. — Non, madame, vous ne pouvez pas partir ainsi. Vous m'avez raconté votre histoire, je vous dois la mienne.

HÉLÈNE. — Je vous en tiens quitte.

ACHILLE. — Non, non, madame. Je ne veux pas que les gens qui me verront un jour passer dans la rue puissent dire : C'est ce monsieur, vous savez bien ce *monsieur* auquel on a raconté une histoire et qui ne l'a seulement pas rendue.

HÉLÈNE. — Soyez sans crainte... tout ceci ne sortira pas d'entre nous.

ACHILLE. — Cette solution est inadmissible. Au surplus, ça ne sera pas long.

HÉLÈNE, *fermement.* — Je vous assure que c'est inutile.

ACHILLE. — Soit, partez, je vous suis, et, puisque vous refusez de m'écouter ici, je vous dirai ce que je veux vous dire au beau milieu de votre bal. Ah! vous ne me connaissez pas.

HÉLÈNE. — Eh bien! racontez; mais faites vite.

ACHILLE, *invitant Hélène à s'asseoir.* — Tel que vous me voyez, madame, je suis sorti



HÉLÈNE. — J'AURAIS AIMÉ UN SUBTIL POÈTE...

le premier de l'Ecole polytechnique.

HÉLÈNE, *doucement ironique.* — Naturellement.

ACHILLE. — Pourquoi naturellement?

HÉLÈNE. — Sans doute... tout le monde sait que l'Ecole polytechnique est une école d'où, chaque année, deux cents jeunes gens sortent le premier : il suffit d'avoir lu quelques romans pour cela.

ACHILLE. — Quand je dis que j'en suis sorti le premier, je veux dire que j'en suis sorti avant les autres, longtemps même avant les autres... m'étant fait renvoyer deux mois après que j'y étais entré. D'après ces détails que je vous donne, n'allez pas surtout me juger comme un fruit qui se vante de sa sécheresse; et, si je me suis ainsi montré réfractaire aux études abstraites et positives, ce n'est pas incapacité de ma part.

HÉLÈNE, *très aimable*. — Je n'en doute pas un seul instant... vous faites tout ce que vous voulez.

ACHILLE. — Absolument; mais je suis comme vous, l'homme des rêves et des nuages: en un mot, madame, je suis poète.

HÉLÈNE, *défaillante*. — Un poète!...

ACHILLE. — Bien triste de vous avoir rencontrée trop tard.

HÉLÈNE. — Je comprends : vous n'épousez pas la femme rêvée.

ACHILLE. — Certes.

HÉLÈNE. — Pourtant, vous étiez le maître de votre destinée, vous. Vous n'étiez pas, comme une jeune fille, emprisonné dans une foule de préjugés mondains et de conventions de famille. Lorsque nous donnons notre main, la plupart du temps on nous l'a forcée, cette main... mais les hommes! Et puis vous avez l'expérience, l'initiative même, tandis que nous...

ACHILLE. — Hélas! comme vous, madame, j'ai été emprisonné dans ces préjugés mondains et ces conventions de famille. Sans doute, plus que vous, je pouvais distinguer où j'allais; mais bast... tant que l'on fait sa cour, on ne voit pas l'imminence du danger, tout l'horrible de la situation. Et puis l'on se berce de l'espérance que le jour fatal n'arrivera jamais; mais tout arrive, et devant l'inéluctable réalité qui surgit brutale et sans mystère, comme le bocage, on reste sans voix...

HÉLÈNE, *pensive*. — Comme le rossignol. Oui... monsieur le maire remplit ici-bas des fonctions gratuites, mais terribles : au contraire du dentiste, c'est en arrivant devant lui que l'on s'aperçoit combien on a mal aux dents.

ACHILLE, *rêveur*. — Mal de dents, mal d'amour...

HÉLÈNE. — Je vous plains, monsieur, atrocement... (*Se levant*), et je me sauve, parce que ma noce m'attend à côté; mais croyez bien qu'à présent je vous quitte avec regret.

Elle se rassied.

ACHILLE. — Et sans espoir?

Il lui prend la main.

HÉLÈNE. — Hélas!

Petit silence.

ACHILLE. — Je crois rêver : il me semble que vous êtes ma femme, que c'est vous que j'ai eue à mes côtés, toute la journée. Comme vous, elle était tout en blanc.

HÉLÈNE. — Je crois rêver, il me semble que vous êtes mon mari, que c'est vous que j'ai eu près de moi, toute la journée. Comme vous, il était tout en noir.

ACHILLE. — Il me semble que c'est à côté de vous que j'entends ma messe de mariage, à la Trinité! Talazac chante le *O salutaris*, Johannès Wolff joue du violon... puis nous partons, l'orgue joue la *Marche nuptiale*.

HÉLÈNE. — De Mendelssohn... C'est absolument comme moi. Il me semble que c'est à côté de vous que j'entends ma messe de mariage. Talazac chante le *O salutaris*, Johannès Wolff joue du violon.

ACHILLE. — A quelle église?

HÉLÈNE. — Notre-Dame-de-Lorette.

ACHILLE. — C'est bien cela... les mêmes artistes... c'est à deux pas: avec Gare de l'Est-Trocadéro, ils y étaient tout de suite.

HÉLÈNE. — C'est étrange... Après la messe, le lunch chez ma mère.

ACHILLE. — Chez ma belle-mère, le lunch après la messe. Et ce soir, ce soir à l'Hôtel Cosmopolite.

HÉLÈNE. — Le rêve continue... le festin nuptial.

ACHILLE. — Même menu sans doute? (*Tous deux tirent des menus de leurs poches et lisent.*) Bisque renaissance.

HÉLÈNE. — Truite saumonée.

ACHILLE. — Sauce vénitienne?

HÉLÈNE. — Vénitienne.

ACHILLE. — Quartier de marcassin à la Nesselrode. Poulardes...

HÉLÈNE. — A la Wagram?

ACHILLE. — Wagram. Marquise au kirsch.

HÉLÈNE. — Bombe Dame-Blanche.

ACHILLE. — Gâteau Trois-Frères.

ACHILLE ET HÉLÈNE, *ensemble et très vite*. — Corbeilles de fruits, bonbons, petits fours!

ACHILLE, *se jetant aux pieds d'Hélène*. — Oh! je vous aime!!!

Il lui prend les mains.

HÉLÈNE. — Que faites-vous?

ACHILLE. — Je vous prends pour ma femme. Oui, je vous aime... Ah! soyez charitable... Le rêve continue; je vous retrouve ce soir; comme elle, vous êtes tout en blanc.

HÉLÈNE. — Comme lui, vous êtes tout en noir.

ACHILLE. — Hélas! deux mariages se ressemblent...

HÉLÈNE. — Comme deux enterrements...

ACHILLE. — Comme deux douches d'eau! Ah! si vous m'aviez épousé, comme nous aurions été heureux! Nous nous serions envolés bien loin dans une petite maison blanche, sous les bois. Oh! les longues promenades,



Achille. — Peu importe !

les douces causeries, l'amour constant, la vie rêvée, le rêve vécu...

Il déclame.

Viens, nous serons très bleus, très fous, très [japonais!
Ce bonheur intime et doux que tu méconnais,
Enfant, tu l'apprendrais en des leçons subtiles,
Dans la troublance et la neigeur que tu distilles.
Viens! je t'emmènerais sans dot et sans trousseau.
O rêve! ce serait très Jean-Jacques-Rousseau!

Elle se lève.

Nous boirions du lait pur, nous ferions des au [mônes.
Et nous serions les protecteurs des anémones.
Le soir, il est mauvais de se coucher trop tôt :
Sans détour devant Dieu, nous jouerions au loto.
Quelquefois, avec un sourire qui taquine,
Sans que cela soit vrai, je dirais que j'ai quine...
Et ce seraient alors des contestations
Sous le regard tremblant des constellations :
Tandis que moi, tout fier de t'avoir attrapée,
Je ferais là-dessus des vers à la Coppée,
O ma fleur de lotus, à tes genoux blotti.
Puis, après le loto, nous lirions du Loti,
Tout près de la lampe aux clartés familiales,
Et je mettrais mes mains dans tes mains liliales.
Ainsi nous coulerions des jours délicieux,
Et de notre âme pure ascendrait vers les cieux
Un parfum de vertu pour le mouchoir des anges!

HÉLÈNE, *très émue.* — Ah!... C'est des vers!

ACHILLE. — Certes.

HÉLÈNE. — Français?

ACHILLE. — Sans doute.

HÉLÈNE. — C'est si beau qu'on ne le croirait pas!

ACHILLE. — Oui... et au lieu de cela une existence incolore vous attend... vous êtes enterrée vivante.

HÉLÈNE. — Vous ne me consolez pas.

ACHILLE. — Et quelles consolations pourrais-je vous offrir? Condoléances superflues! Devant les grandes douleurs, nous devons être muets comme elles, et nous ne pouvons que nous serrer la main en nous disant :

ACHILLE ET HÉLÈNE, *ensemble et se prenant les mains.* — Pauvre amie! Pauvre ami!

ACHILLE. — Nous nous sommes mariés trop vite.

HÉLÈNE. — Et pourtant nous n'étions pas pressés; à présent, le mal est sans remède.

ACHILLE. — Sans remède, non. Cette rencontre à deux pas de nos noces respectives ne vous semble-t-elle pas providentielle?

HÉLÈNE. — Elle me semble ironique. Ah! si elle avait eu lieu vingt-quatre heures plus tôt. A quoi tient le bonheur pourtant!

ACHILLE. — Mais il ne tient qu'à nous.

HÉLÈNE. — Que voulez-vous dire?

ACHILLE. — Partons ..

HÉLÈNE. — Ensemble?

ACHILLE. — Sans doute... C'est toujours les idées les plus simples auxquelles on songe en dernier.

HÉLÈNE. — Mais devenez-vous fou? Vous?... m'enlever?

ACHILLE. — Parfaitement.

HÉLÈNE. — Le jour de mon mariage? Ça ne se fait pas.

ACHILLE. — Alors quand ça se fera-t-il?

HÉLÈNE. — Jamais... Adieu!

ACHILLE. — Non, je ne peux pas vous laisser ainsi courir au malheur, au désespoir, au suicide peut-être, et vous livrer sans défense à ce Desbarres que je ne connais pas, mais que je déteste déjà... et que vous n'aimez pas, vous.

HÉLÈNE. — Mais il m'aime... lui! Oh! non, ce serait indigne... le tromper ainsi.

ACHILLE. — Vous ne le trompez pas: il saura parfaitement à quoi s'en tenir... Au surplus, pour qu'il n'ait pas une minute de doute, vous n'avez qu'à lui laisser un mot, un petit mot : « Je ne vous aime pas, et je pars. » C'est simple comme bonsoir.

HÉLÈNE. — Oh! ce n'est pas si simple que cela. Tout s'y oppose: mon honneur, mon âme droite, le monde!

ACHILLE. — Balançoires, tout cela! en fait de bonheur, l'âme droite n'est pas le plus court chemin d'un point à un autre. Aimez-vous mieux que je tue Desbarres?

HÉLÈNE. — Ciel!

ACHILLE. — Aimez-vous mieux vivre toute une vie à ses côtés, avec l'image d'un autre dans la tête et dans le cœur? (*Sarcastique.*) Evidemment ça ne se fait plus, et ça ne choquerait pas ce que vous appelez le monde.

HÉLÈNE. — Vous êtes effrayant!!!

ACHILLE. — Savez-vous comment les choses se seraient passées, il y a cinq mille ans?

HÉLÈNE, *perdant la tête.* — Non, je ne sais pas, j'étais trop jeune...

ACHILLE. — Eh bien! je serais venu, moi, l'homme primitif, sans vêtements...

HÉLÈNE. — Oh! monsieur, j'espère que pour me parler vous auriez passé au moins une peau de tigre.

ACHILLE. — C'est possible... Je n'en sais rien... Donc, je serais venu près de vous, la femme primitive, j'aurais lu l'amour dans vos yeux prometteurs, et je vous aurais emmenée.

HÉLÈNE. — Mais vous n'êtes pas l'homme primitif.

ACHILLE. — Peu importe! que nous font

en effet les civilisations, les progrès, les lois?... Nous ne devons être conduits que par notre rêve qui, lui, est éternel, hors des temps, hors des lieux. Viens!

HÉLÈNE, *avec accablement.* — Je ne peux pas... ça m'est tout à fait impossible.

ACHILLE. — Adieu donc la petite maison blanche sous les bois, les longues promenades, les douces causeries, l'éternel duo d'amour, la vie rêvée...

HÉLÈNE. — Le rêve vécu...

ACHILLE. — Le loto...

HÉLÈNE. — Le Loti. Oui, adieu tout cela. Ah! c'est horrible... Et mon mari qui est là, à côté... Il va venir me chercher...

ACHILLE, *tragique.* — Oui, le tigre est en bas qui hurle et veut sa proie.

HÉLÈNE, *à mi-voix.* — Nous avons l'air de jouer *Hernani.* (*Accord.*) Entendez-vous?

ACHILLE. — Quoi donc?

HÉLÈNE. — Le cor.

ACHILLE. — Non, c'est le dernier accord d'une valse bruyante, ou le cri lugubre de quelque tramway de nuit.

Roulement de voiture au dehors.

HÉLÈNE. — Ecoutez... on vient.

ACHILLE. — Non, c'est une voiture qui s'arrête à la porte... elle nous emmènera loin, loin, loin. Viens comme tu es, peu importe, je t'emporte.

HÉLÈNE. — C'est insensé!

ACHILLE. — C'est charmant! Choisis... Ici la vie heureuse, l'amour, l'adoration, l'idolâtrie. (*Montrant la porte de gauche.*) Là, la vie bourgeoise, l'enterrement de ta poésie, de ta jeunesse, de ta beauté.

HÉLÈNE, *après un long silence.* — Comment vous appelez-vous?

ACHILLE. — C'est trop juste... mon nom... le voici.

Il lui tend sa carte.

HÉLÈNE, *lisant la carte avec peine.* — Αχιλλεῦς ???

ACHILLE. — Αχιλλεῦς... oui, élève de Leconte de Lisle; Αχιλλεῦς en grec, en français Achille. Comment vous appelez-vous?

HÉLÈNE. — Hélène.

ACHILLE, *rayonnant.* — O joie! l'enlèvement d'Hélène par Achille; c'est parisien, c'est grec, c'est antique, c'est moderne. Partons... ils viennent... Ton mari... Ma femme.

HÉLÈNE. — Mais qu'est-ce qu'ils vont faire, eux?

ACHILLE. — Eux, ils en feront autant!

Ils sortent par la porte du fond : au même moment, leurs deux noces apparaissent, l'une à la porte de droite, l'autre à la porte de gauche et poussent un cri prolongé.

LES DEUX NOCES, *les bras au ciel.* — Aaaaah!



MODERN-THÉATRE

Pour paraître le 15 Mars 1914 :

HENRY BERNSTEIN

Après Moi — Le Bercail

Illustrations de RENEFER

Un volume broché : 0 fr. 95 — Relié : 1 fr. 50

Volumes déjà parus :

Henry BATAILLE

N° 6. — Maman Colibri. — L'Enchantement.
N° 14. — La Femme nue. — Poliche.
N° 29. — Le Masque. — L'Enfant de l'Amour.
N° 38. — Le Scandale. — Le Songe d'un soir d'amour.

Henry BERNSTEIN

N° 8. — La Rafale. — Samson.
N° 17. — La Griffe. — Le Marché.
N° 26. — Le Détour. — Israël.
N° 33. — Le Voleur. — Joujou.

G. de CAILLAVET et R. DE FLERS

N° 34. — Papa. — Le Sire de Vergy.

Alfred CAPUS

N° 5. — La Veine. — Brignol et sa Fille.
N° 18. — La Petite Fonctionnaire. — Petites Folles.
N° 31. — Les Deux Ecoles. — Les Maris de Léontine.
N° 39. — Notre Jeunesse. — Le Beau jeune homme.

Romain COOLUS

N° 21. — Les Bleus de l'Amour. — Une Femme passa...

Georges COURTELINE

N° 7. — Boubouroche. — L'Article 330. — Lidoire. — Les Balances. — Gros Chagrins. — Les Boulingrin. — La Conversion d'Alceste.
N° 20. — Un Client sérieux. — Le Gendarme est sans pitié. — La Voiture versée. — La Paix chez soi. — Hortense, couche-toi ! — La Peur des Coups. — Le Droit aux Etrennes. — Une Lettre chargée.
N° 30. — Les Gaietés de l'Escadron. — Le Commissaire est bon enfant. — Monsieur Badin. — Théodore cherche des allumettes.

Francis de CROISSET

N° 15. — Le Bonheur Mesdames ! — La Bonne Intention.

Maurice DONNAY

N° 3. — Amants. — La Douloureuse.
N° 16. — Education de Prince. — L'Affranchie.
N° 28. — L'Autre Danger. — Le Torrent.

Emile FABRE

N° 27. — César Birotteau. — L'Argent.

R. de FLERS et G. de CAILLAVET

N° 11. — Miquette et sa mère. — Les Sentiers de la Vertu.
N° 22. — Le Roi. — L'Ange du Foyer.

Abel HERMANT

N° 40. — La Meute. — Sylvie.

Paul HERVIEU

N° 1. — Les Tenailles. — Point de lendemain. — Les Paroles restent.
N° 13. — La Course du Flambeau. — La Loi de l'Homme.
N° 25. — L'Enigme. — Théroigne de Méricourt.
N° 37. — Le Dédale. — Modestie.

Henri LAVEDAN

N° 2. — Le Marquis de Priola. — Viveurs.
N° 36. — Le Vieux Marcheur. — Catherine.

Octave MIRBEAU

N° 4. — Les Affaires sont les Affaires. — Le Portefeuille.
N° 19. — Les Mauvais Bergers. — Vieux Ménages.

Octave MIRBEAU et Thadée NATANSON

N° 32. — Le Foyer. — L'Epidémie.

Georges de PORTO-RICHE

N° 9. — Amoureuse. — L'Infidèle.
N° 23. — Le Passé. — Bonheur manqué.

Jules RENARD

N° 12. — Poil de Carotte. — Monsieur Vernot. — Le Plaisir de rompre. — Le Pain de ménage. — La Bigote.

Pierre VEBER

N° 35. — Que Suzanne n'en sache rien. — Monsieur Mésian. — Gonzague. — Son pied quelque part. — Julien n'est pas un ingrat.

Pierre WOLFF

N° 10. — Le Ruisseau. — Le Boulet.
N° 24. — Le Béguin. — L'Age d'aimer.